

Commissaire de l'Université de Moravie

ILLYRINE,

OU

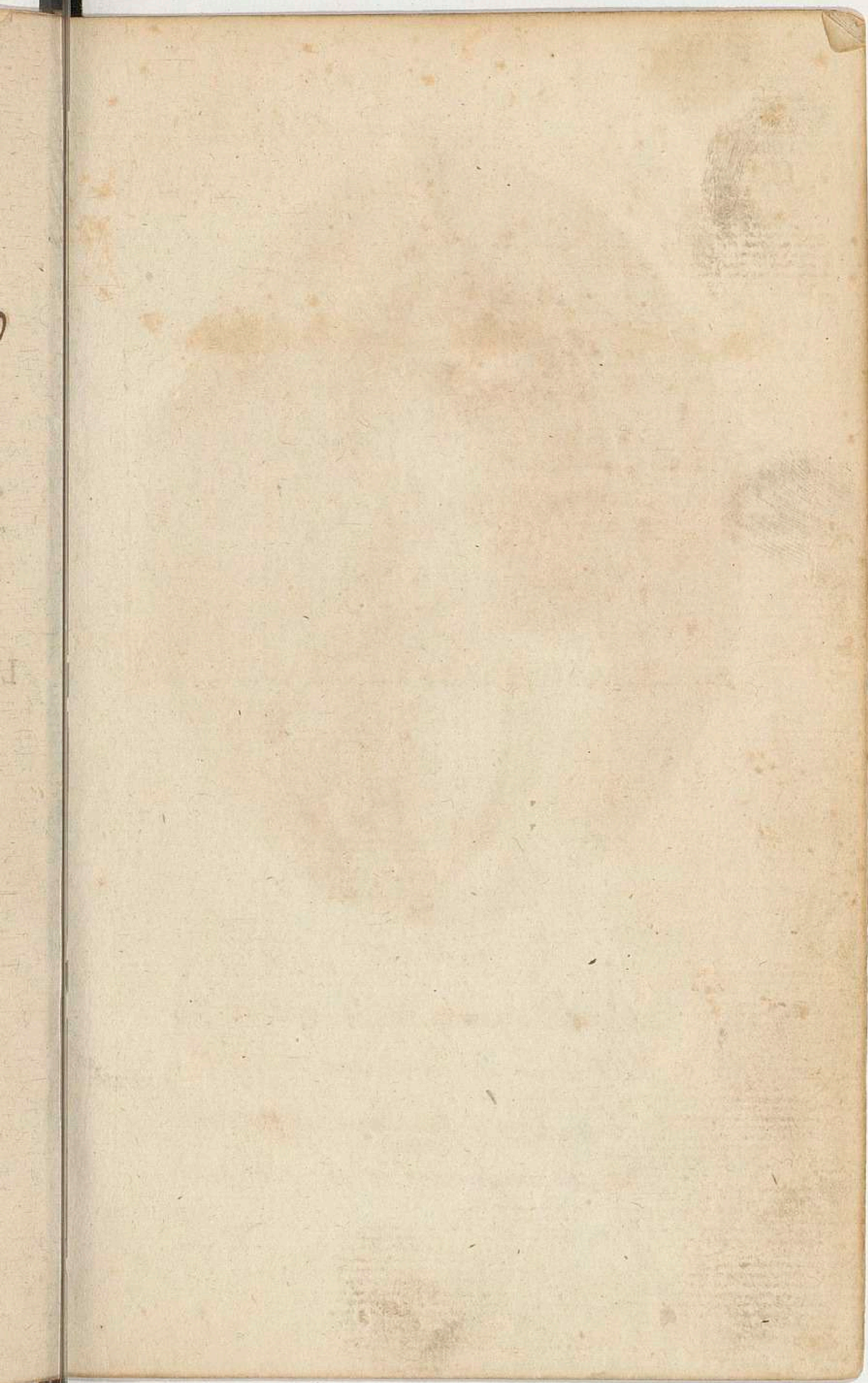
L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

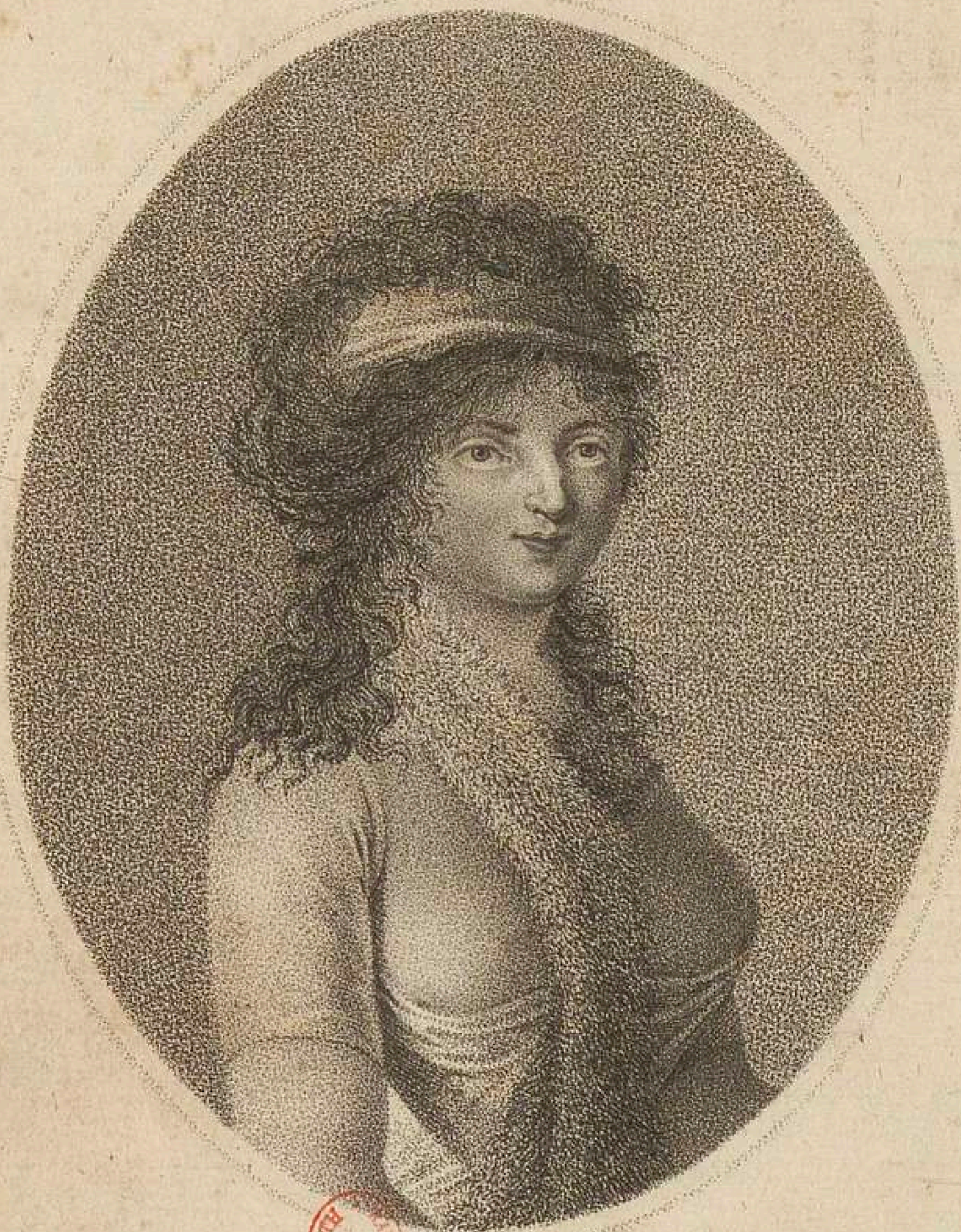
(Par la cite Giroult de Morency.)

ILLIYRINE

OU

L'ECUEIL DE L'INEXPERIENCE.





*Docile enfant de la nature,
L'Amour dirigea ses desirs,
De ce Dieu la douce imposture
Fit ses malheurs et ses plaisirs.*

ILLYRINE,

O U

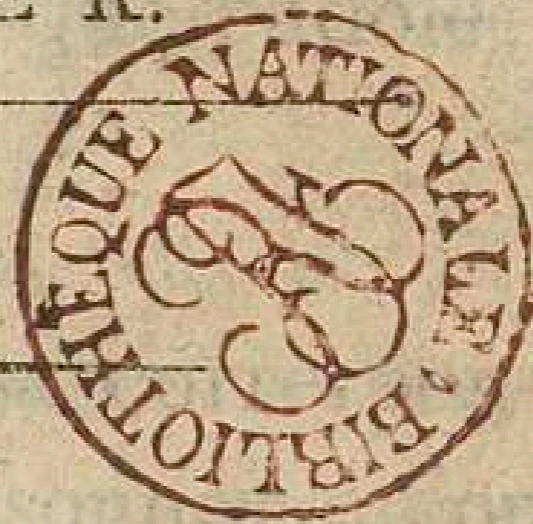
L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

Ce monde est une comédie,
Où chaque acteur vient à son tour
Amuser les hommes du jour
Des aventures de sa vie.

Épître à Sophie, par le cit. ALIBERT.

Par G..... DE MORENCY.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { L'Auteur, rue neuve St.-Roch, n°. 111.
RAINVILLE, Editeur, rue Férou, n°. 99.
Mile. DURAND, Libraire, palais Egalité.
FAVRE, libraire, palais Egalité.
Tous les marchands de nouveautés.

AN VII.

Y2

1713

ILLYRIE

LECOUVEUR

Paris chez la Citoyenne Lesclapart
au Salon de Peinture
à l'Académie de Peinture
à l'Académie de Sculpture
à l'Académie de Musique
à l'Académie de Poésie et de Eloquence
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts

Par G. L. L. L.

ROBERT LECOUVEUR



A PARIS

Chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National
à l'Académie de Peinture
à l'Académie de Sculpture
à l'Académie de Musique
à l'Académie de Poésie et de Eloquence
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts
à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts

AN-VII

AVANT-PROPOS.

C E recueil de folies auxquelles l'auteur n'attache point de prétention, puisqu'elle ne parle jamais qu'à ses amis, et que des amis sont toujours supposés indulgens, est d'un stile simple et naturel. Les faits sont vrais, et les personnages qui y jouent les principaux rôles sont très-connus.

Le premier volume est divisé par chapitres, et ne contient que l'adolescence de notre héroïne.

Le second contiendra sa correspondance avec plusieurs personnes qu'on reconnaîtra sans peine par les lettres initiales de leurs noms, et avec Lise, qui avait autant d'expérience qu'Illyrine en avait peu. Celle-ci, élevée dans une espèce de désert, était encore enfant; elle fut mariée à un homme

blâsé en tout genre : il ne sut pas profiter de la délicatesse de ses sentimens et de l'ardeur de ses passions, et négligea les heureuses dispositions dont elle était douée par la nature. Son imagination exaltée l'a fait donner dans tous les extrêmes, sans cependant que la pureté du sentiment s'éteigne jamais dans son cœur. La philosophie lui apprit à supporter le malheur, et à céder avec courage aux circonstances impérieuses de l'infortune. Ayant reconnu que Plutus et l'Amour étaient rarement d'accord, elle sacrifia l'un pour se livrer entièrement aux douceurs de l'autre. La sensibilité d'Ilyrine, son attrait au plaisir, son originalité lui font espérer de n'être pas sans intérêt pour tout lecteur qui connaît le cœur humain.

Le dernier volume renfermera sa captivité en Autriche, son incarceration

tion à Lille en Flandres et à Paris, et une série d'événemens qui lui sont arrivés dans le cours de ses voyages, et depuis son retour à Paris; et on verra enfin, Illyrine devenir l'heureuse compagne d'un solitaire aimable qui sait fixer son cœur et trouver dans ses bras l'asyle du vrai bonheur. Ce n'est que dans ce volume qu'elle prend le nom d'Illyrine qu'elle gardera toujours: quoiqu'elle en ait souvent changé, on la reconnaîtra sans peine à son caractère prononcé.

Quelques épisodes rapportées par Lise, l'enjouement de son caractère, la franchise de ses aveux, la peinture de ses plaisirs; par fois, la solidité de son raisonnement, ses moyens pour se choisir un époux et le rendre heureux, mériteront sans doute quelques suffrages à cette beauté tout-à-la-fois douce et fière. Toutes les femmes sen-

sibles et franches se reconnaîtront dans
cet ouvrage ; et quelques hommes du
jour y verront leur ressemblance par-
faite.

ILLYRINE,

OU

L'ÉCUEIL DE L'INEXPÉRIENCE.

Jeudi, cinq heures du soir, ce 15 mai 1799, à Paris.

JE me rends à votre amitié, ma bonne amie : je vais tâcher d'esquisser le tissu d'une vie orageuse, remplie d'amertume, et cependant quelquefois parsemée de plaisirs bien vifs.

Quel jour plus favorable que le *Jeudi*, pour me rappeler des évènements qui, presque tous, sont arrivés ; ou ce jour-là, où le *Dimanche* ! ces jours me sont toujours propices (il n'y a que les malheureux qui puissent faire de telles remarques). D'ailleurs, ma chère, quel moment plus heureux pour entrer en scène, que la suite d'un déjeuner charmant, puisque j'y ai réuni tous mes amis ! Que ce quatuor était aimable ! il ennivrait mon ame, il plaisait à mon cœur..... Depuis si long-tems le bonheur m'est inconnu..... Hélas ! je ne le

vois encore qu'en perspective ; mais que le cercle de ce matin reste uni , et je réponds de le fixer.

C'est à vous que je parle , mon amie , c'est dans votre sein que je dépose mes infortunes : je compte sur votre indulgente amitié. Ces Mémoires n'auroient rien d'intéressant pour qui ne m'aimerait pas , et je crains trop le jugement sévère du public , pour jamais m'ériger en auteur ; le plaisir de l'être ne vaut pas la peine de le devenir.

Mardi , cinq heures du soir.

Il y a presque huit jours que j'ai commencé d'essayer de répondre à votre amitié pour moi , mon aimable amie ; je vais vous tracer les évènements agréables et cruels de mon existence ; je desire qu'un jour , s'il est possible , ma fille unique profite de l'expérience que j'ai payée si cher. Puisse - t - elle lui être utile , et je ne me plaindrai plus du sort ! Je n'ai pu , dis je , depuis huit jours , m'occuper de ces doux loisirs , et pourtant je crains d'être

forcée d'attendre que je soie totale-
tranquille pour pouvoir donner à cet ou-
vrage une suite agréable; car, ô mon amie!
vous qui connoissez si bien ce cœur.... vous
le savez, il n'est pas encore au port, il s'en
faut....!

J'ai toujours eu l'habitude d'aimer et
d'être aimée; et puis, l'unique confidente de
mes pensées les plus secrètes, vous savez...
vous connoissez.. mais chut.. Néanmoins, je
commence toujours; redoublez seulement,
je vous prie, d'indulgence, jusqu'à ce que
plus stable, je puisse toute entière, me
livrer au souvenir du passé; alors peut-être
aussi pourrai-je y conduire agréablement
votre pensée! sur-tout la mêler avec la cer-
titude d'un bonheur présent: jusques-là
ne soyez pas étonnée de me voir agir et
marcher par sauts et par bonds.

 CHAPITRE PREMIER.

Mon origine.

JE suis née à Paris ; j'appartiens à de riches négocians. Ma respectable, mon excellente mère, était la fille du président R.... Elle épousa à trente ans en secondes n^oces M. G..., négociant. Comme elle étoit d'une rare beauté, cependant aussi vertueuse qu'elle avoit d'attraits, mon père la confina dans un bien qu'il acheta au milieu d'une contrée presque aussi sauvage que les déserts de l'Arabie. Peu de tems après ma naissance, mes père et mère allèrent peupler le désert dont ils s'étaient rendus propriétaires. Je dis *peupler*, cela est exact, car ils y eurent treize enfans. J'étais à douze ans l'aînée de douze tous vivans, la seule née à Paris, et annonçant une constitution délicate. On m'envoya aussitôt ma naissance en nourrice dans une campagne qu'habitait mon aieule maternelle. Le troisième enfant dont ma mère

de l'empire
 en talon

l'empire
 en talon

accoucha fut un garçon qui fixa tous les soins des auteurs de ses jours. Bientôt on oublia mon frère individu. Ma mère, cependant, avait le cœur excellent et assez tendre pour ne pas condamner à un entier oubli un seul rejeton de sa nombreuse famille. Quant à mon père, une fille qui avait quatre frères était bien peu de chose pour lui. Quoiqu'il en soit, j'étais chérie de ma digne aieule et élevée avec soin sous ses yeux. Je m'attachai très-vivement à elle, quand, tout-à-coup, il prit fantaisie à mon père de me rappeler au sein de sa famille. Je touchais à ma douzième année, je promettais déjà beaucoup, la suite prouvera si j'ai réalisé ces promesses. Dans bien des campagnes, et j'ose même dire aussi bien des villes du voisinage, je passais pour la plus intéressante petite personne du canton. Mais, pour mon malheur, la nature s'était plu à douer mes soeurs des mêmes avantages que l'on admirait en moi, peut-être même avaient-elles plus de beauté ?

J'entre donc dans la maison paternelle, non pas pour y tenir le premier rang à

titre d'aînée ; car bientôt mes frères et soeurs , accoutumés à vivre entre eux , me regardèrent comme une intruse ; d'un autre côté , mon père et ma mère étaient habitués à porter leur tendresse journalière sur les enfans qu'ils avaient élevés eux-mêmes ; je n'y avais donc qu'une légère part , dont mon petit orgueil se fatigua bientôt. Je regrettais vivement l'habitation de ma grand maman , où j'étais seule la maîtresse ; de là mon aversion pour la maison paternelle , où continuellement il fallait que je cédasse aux fantaisies des plus jeunes de mes frères ou soeurs , ma qualité d'aînée devant , disoit-on , me supposer plus de raison.

Je crois avoir dit que mes soeurs étaient extrêmement jolies ; et mon père , qui n'aimait ses enfans qu'autant qu'ils flattaient son amour-propre , me faisait sentir mon infériorité vis-à-vis de mes soeurs d'une manière cruelle. Je crois , ô mon amie , que les pères et mères ne peuvent jamais apporter assez de soins pour éviter ces petites rivalités , ces comparaisons humi-

liantes d'un enfant avec un autre ; elles établissent presque toujours des animosités très-difficiles à effacer.

Je passe légèrement sur mon enfance, pour m'arrêter à cet âge heureux et intéressant qui la suit. La mauvaise intelligence qui régnait entre mes frères et sœurs et moi, fit prendre le parti de m'éloigner de la maison paternelle : un couvent fut l'asyle que l'on me choisit. J'aurais mieux aimé retourner chez ma bonne aïeule ; mais comme on trouvait, disait-on, qu'elle m'avait gâtée, on ne jugea pas à propos de me renvoyer chez elle. J'entrai donc au couvent des Ursulines de **** ; j'avais douze ans et demi ; j'étais grande, et j'ose dire gentille. On me caressa beaucoup les premiers jours, ainsi qu'il est d'usage. Mon caractère, naturellement aimant, trouva de quoi s'occuper, puisque le devoir parmi ces étrangères ne me forçait de m'attacher à personne. Mon choix était libre, et mon cœur se donna au premier qui sympatisait le plus avec mon ame. N'oubliez pas qu'à peine je sus penser et

sentir, qu'il a fallu que j'aimasse; et que le moment où je cesserai d'aimer et d'être aimée, finira mon existence. Oui, mon amie, alors je cesserai de vivre. Au couvent donc j'aimai les femmes, puisqu'il n'y avait point d'autre sexe qui pût partager mes affections. Je ne pouvais aimer qu'innocemment, puisque mon âge ne connaissait encore ni le délire, ni le but des passions.

Je me liai étroitement avec deux de mes compagnes, et même les plus jolies. (car quoique femme, je raffole de celles que la nature a douées de ses plus beaux présens.) Mon petit cœur s'épanouissait déjà dans une douce union avec mes deux amies; mais sur-tout j'eus un sentiment si vif pour ma première maîtresse de classe, que même aujourd'hui j'avoue que je ne peux encore expliquer parfaitement de quelle nature il était.

Madame St.-B... avait une figure à la romaine, je ne dirai pas régulièrement belle, mais noble; un air languissant, sentimental,

sentimental, air qui, toute ma vie, m'a séduit dans tel sexe que je l'aie trouvé. Nos goûts, mon amie, se prononcent dès l'âge le plus tendre. Cette femme adorable prit pour moi de l'affection ; et en très-peu de tems, je fis des progrès très-étendus par ses soins ; jamais elle ne m'a punie ; elle ne se servait que du seul empire que l'on ait jamais pu avoir sur moi, celui de l'amitié ; sans ce sentiment, que l'on m'a porté et que l'on m'a inspiré, on n'a pu en aucune occasion rien obtenir de moi. Si j'ai acquis quelque mérite, je ne le dois qu'à l'amitié ; si j'ai eu quelques vertus, je ne les dois qu'à l'amour : voilà mes dieux ; à eux seuls j'ai sacrifié et rendu des hommages.

En très-peu de tems, sous les yeux de mon aimable précepteur, je devins, de toutes les pensionnaires, la plus savante. La nature m'avait douée de gentillesse, de pénétration, et de la mémoire la plus heureuse. Comme je ne cherchais pas à m'enorgueillir de ces avantages, ils ne me firent point d'ennemies. Les six mois passés dans

ma nombreuse famille , m'avaient déjà donné assez de politique pour plier mon caractère à celui des autres ; et un sentiment de commisération m'avait tellement rendue tolérante , que toujours je prenais le parti des plus faibles et des absens. Chérie de mes maîtresses , aimée de mes compagnes , j'ai passé deux ans de couvent qui furent peut-être les plus agréables , ou au moins les plus calmes de ma vie. Je touchais à ma quatorzième année ; je desirais connaître le monde par curiosité. J'étais nubile , et puis certains desirs dont j'ignorais la cause m'indiquaient confusément que mon être était fait pour une toute autre destination que le couvent. Mes parens m'en tirèrent ; je le quittai avec peine et plaisir... Si je laissai moitié de mon cœur à mes amies du couvent , avec combien de joie je portai l'autre à ma famille ; car j'avais oublié tous les torts qu'elle avait eus avec moi.

Mon entrée dans la maison paternelle fut un triomphe pour moi. On me trouva très-formée , et que j'avais beaucoup acquis ;

mais que mes soeurs étaient belles !..... que mon orgueil fut affligé !..... Au couvent, je n'avais rien qui me fût supérieur ; mais maintenant quelle différence ! mon père sur-tout prenait toujours plaisir à me faire sentir leur supériorité : à son exemple, les domestiques et même les étrangers qui venaient chez lui, me donnaient souvent de pareilles mortifications : cependant mes soeurs étant de quelques années plus jeunes que moi, je me servais adroitement de cette distance d'âge pour envisager comme sans conséquence les hommages qu'on leur portait. Je confesse que j'ai toujours eu du penchant à la jalousie ; mais aujourd'hui, si le grand usage du monde ne m'a pas totalement guérie de cette funeste passion, du moins je la maîtrise ; et j'ose dire plus, mon amie, maintenant je raisonne toutes mes passions.

Je ne tardai pas à être vengée de la préférence qu'on donnait à mes soeurs : la petite vérole arriva dans notre canton ; je l'avais eu il y avait cinq à six ans, et n'en avait été nullement endommagée : mes

soeurs, au contraire, n'avaient pas encore payé ce cruel tribut à la nature. Cette affreuse maladie les cribla horriblement; mes barbares vœux furent exaucés; elles étaient hideuses quand elles en sortirent, il ne me fut pas difficile alors d'être la plus jolie. A ce titre, et comme l'aînée, je fus celle à qui l'on adressa uniquement les hommages. Déjà j'étais regardée comme la fille à marier; mais la coquetterie était le seul sentiment qui m'animât: j'étais flatée des vœux que l'on m'adressait sans en être touchée: enfin, j'aimais tout le monde sans aimer personne, et j'étais à la veille de donner ma main, sans savoir que j'avais un coeur qui devait la diriger.

Mon père, sans m'en prévenir, avait arrangé mon mariage avec M. C..... Quand il vint me l'annoncer et m'ordonner de remplir sa volonté, je reçus cette nouvelle sans peine; je ne voyais que le plaisir d'être appelée madame, de n'avoir plus une mère qui me dit: *tenez-vous droite, mademoiselle*, de venir habiter la ville, d'être élégante, de porter une montre,

des bijoux , c'étaient-là les seuls attrait
qui m'eussent conduite à l'autel ; je de-
venais la femme d'un homme qui n'avait
d'autre mérite que d'être riche et d'un
haut rang. La répugnance même que sa
personne devait m'inspirer ne s'était pas
encore fait sentir chez moi. Il avait la
structure d'Esopé , sans en avoir l'esprit :
tel était l'époux que l'on m'avait destiné
par arrangement de famille. Victime inno-
cente sans murmurer , je me laissai con-
duire au sacrifice ! Mais ma destinée me
réservait une autre carrière : oui , ma des-
tinée , car puis-je n'y pas croire ? La suite
de ces Mémoires ne fera que trop voir que
si l'homme propose , le destin dispose.

Je touchais , dis-je , à ma quatorzième
année , élevée dans la retraite la plus so-
litaire , j'ignorais presque jusqu'au nom
d'amour.

Une cousine venait quelquefois me voir ;
elle était plus âgée que moi de six ans ,
et nourrissait la plus tendre passion : je
voyais cela sans y rien comprendre ;

seulement comme mon coeur est naturellement sensible, je la plaignais; mais que j'étais loin d'imaginer que bientôt je serais moi-même maîtrisée par la plus forte des passions; car le moment où je devins sensible fut un coup de foudre pour moi.

Je vous l'avoue, mon amie, que si la connaissance que j'ai des hommes m'a appris à traiter l'amour cavalièrement, au milieu de tout ce cahos, je serai sentimentale jusqu'à la mort. A cet âge de l'innocence, je n'étais parée que des grâces de la nature; je ne connaissais que des arbres et des fleurs; une chèvre, son chevreau, mon chien, des oiseaux, étaient les seuls êtres animés qui fissent palpiter mon coeur. Oh! que l'instant où je sortis de cette indifférence et de cette ingénuité fut terrible; car dès que je vins à connaître l'amour et son empire, ce fut pour me donner au plus aimable, mais au plus perfide des mortels, à celui, mon amie, qui a fait tout le charme et l'amertume de ma vie: ce jour, je ne l'ai jamais oublié, était un *Dimanche*: le printems avait déjà paré

la nature de tous ses dons , et depuis six semaines une langueur mortelle circulait dans mes veines. Cependant , à peine le sommeil fermait-il ma paupière , des desirs inintelligibles pour moi , le je ne sais quoi de mes quinze ans , semblaient présager mon éternel destin , d'être le jouet de l'enfant de Cythère ; et même , mon amie , (puisque c'est ma confession générale que je vous fais) , au moment où j'écris , je crains encore ce séduisant enfant , quoique je sois maintenant très-familière avec lui ; mais quelques coups de tonnerre que j'entends gronder dans le lointain , paraissent m'annoncer que mon cœur n'est pas encore invincible ; car si j'étais à l'abri d'une nouvelle blessure , une ancienne ne pourrait-elle pas se r'ouvrir , si celui qui a eu mon premier soupir méritait mon dernier ? mais , non , loin de moi cette chimérique idée , il me déteste... Pour un instant , franchissons l'immense distance de ce premier Dimanche , pour me reporter toute entière à ce trop heureux et encore plus funeste jour !

Vous savez qu'entre mes soeurs et moi ,

il y a trois frères ; j'étais sur-tout plus aimée de l'aîné ; nous nous ressemblions le plus de figure et de caractère ; et tous deux nous étions doués d'une même conformité de goûts : enfant comme mes frères, je partageais leurs jeux , leurs espiégleries ; je polissonnais comme eux ; tirer à l'arc étoit ma passion dominante ; mais depuis les six semaines de mélancolie dont j'étais atteinte, leurs jeux n'avaient plus de charmes pour moi : mon frère aîné qui m'aimait à la folie , cherchait dans sa petite tête ce qui pouvait m'amuser de nouveau : il avait découvert un nid de chardonnerets dans le jardin du curé de notre village ; il me communiqua cette découverte ; il ne fallait pas moins qu'escalader le mur du jardin du pasteur pour arriver au sommet du cerisier où étaient les oiseaux. Tout-à-coup distraite de ma rêverie, pour augmenter ma petite volière , je cours à l'habitation du pasteur, aussi leste que mon frère , je me trouve bientôt au haut de l'arbre.

Au moment de me rendre maîtresse du joli nid de ces innocens habitans des airs ,
la

La porte du verger s'ouvre et fait paraître à nos yeux le curé et mon père. Mon frère, prompt comme l'éclair, fut bientôt au pied de l'arbre; mais moi, agitée par la surprise et la peur, je m'embarrassai dans mes jupons et je tombai dans un monceau d'orties qui exercèrent le plus grand ravage sur certaine partie de mon corps qui se trouvait alors découverte : cette position ne faisait qu'ajouter à ma douleur. Après le premier éclat de rire, tout naturel en pareil cas, mon père et le personnage qui l'accompagnait, témoignant leur surprise, reprirent leur gravité et nous firent une semonce, dont le résultat fut que, pour punition, nous resterions enfermés toute la journée dans notre chambre; que ni moi, ni mon frère, n'irions dîner chez un ami de papa, à une demi-lieue de notre habitation (cette maison et celle de papa se voyoient tous les dimanches et fêtes : on dînait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre). J'éprouvai un véritable chagrin en entendant prononcer cet arrêt.

Bourgeois
de l'épave

CHAPITRE II.

Mon entrée dans le monde.

DÉJÀ l'instant du dîner était arrivé, la famille de M. G... attendue ne paraissait point : si M. B... s'impatientait de ce retard, il était désespérant pour une autre personne. Enfin, des chevaux annoncent l'arrivée des voisins tant désirés ; mais peignez vous l'espérance déçue de M. Q..., (c'était le nom de ce parent de M. de B...) lorsqu'il ne vit qu'un respectable vieillard et son épouse, avec quatre de ses plus jeunes enfans ; à l'instant, tout le monde demanda les deux aînés. Alors M. de G... prenant son sérieux, s'assit dans le salon, conte l'anecdote du matin (du nid d'oiseau) dans le jardin du curé, la chute dans les orties, et l'attitude dans laquelle ils m'avaient trouvée, attitude qui, pour lui, était sans conséquence, mais qui déjà avait fait prêter une oreille attentive à M. Q..... et qui avait peint à son imagination de feu

les charmes les plus délicieux : ensuite, l'arrêt sévère de ne pas sortir de la journée ; cette punition , dont M. Q..... était pénétré , lui fit demander avec tant d'instance la grace des coupables , que mon père ne pouvant la refuser , l'accorda à ses sollicitations.

La grace obtenue, M. Q..... voulait être lui-même le messenger , mais M. G... modérant son ardeur , dépêcha un domestique à qui M. Q..... ordonna de prendre son cheval , et de le mener à toute bride pour délivrer et amener les prisonniers.

Laissons un moment la compagnie s'occuper un peu d'elle et de la chute dans les orties. Voyons ce que je faisais chez mon père pour me consoler du chagrin de n'avoir pu le suivre.

Oh , mon amie ! que souvent le présent donne de mérite au passé. Je m'étais retirée dans ma petite chambre ; elle donnait sur un parterre de fleurs qui , hélas , cessait déjà d'avoir des charmes pour moi ;

mon frère, mon frère bien-aimé (pardon, mon amie, mes larmes coulent encore à la mémoire de ce frère qui n'est plus... Sans doute du céleste séjour qu'il habite, il plane parmi les mortels; il a contemplé toutes les infortunes de sa sœur chérie: oh non! il serait venu à son secours..... mais que sais-je, si ce n'est pas sa main invisible qui m'a soutenue dans bien des circonstances de ma vie; et vous-même, mon amie, n'avez-vous pas trouvé du surnaturel dans ma conservation, si ce frère n'était pas mon ange tutélaire ?) mais je n'égare.... Eh bien donc! mon frère cheri cherchait à me consoler, et moi je cherchais à découvrir le je ne sais quoi qui se passait en moi depuis les six semaines que mes yeux seuls expliquaient ce que mon cœur ne pouvait encore comprendre: ma petite conversation avec mon frère, qui avait deux ans moins que moi, était: vas, je n'irai plus dénicher des ciseaux; je ne les aime plus, ni mes fleurs, ni ma chèvre, ni mon chien, ne sont plus beaux: tout cela m'ennuie.... Il cherchait à me persuader que rien de ces objets n'avait perdu

ses charmes ; que c'était seulement parce que j'avais du chagrin ; que demain je retrouverais ce même bonheur avec mes bons amis ; c'est ainsi que je nommais ma petite ménagerie. Des larmes involontaires coulerent de mes yeux ; il s'empressait de les essuyer , quand tout-à-coup nous entendons le cri des chiens. Un cheval arrive au galop : notre bonne vient nous dire qu'un domestique envoyé par papa venait apporter notre grâce , et que l'on nous attendait pour goûter chez M. B.... Le domestique suivait de près la bonne , et ajouta : « Oui, « mademoiselle : il y a un beau monsieur « chez M. B.... qui m'a fait prendre son « cheval , et qui m'a donné pour boire, « afin que je me dépêche bien vite de vous « conduire , car il a bien envie de vous « voir. Oh ! mademoiselle, il est bien beau, « ce monsieur là ». Ce discours me fit rougir ; je sentis palpiter mon cœur d'une manière toute nouvelle pour moi. Je me hâtai de m'habiller : pour la première fois , je me sentis de la coquetterie ; je mis un fourreau blanc ; un ruban rose qui serrait mes cheveux , que j'avais alors blonds cendrés et

Prunelle

en quantité , n'était jamais assez bien mis à mon gré. Combien je desirais être belle ! toutes les fleurs de mon parterre furent impitoyablement ravagées pour faire un bouquet.

Parée de ces fleurs , et j'ose dire plus encore , des mains de la nature , je brûlais de me rendre chez M. B... et de rejoindre sa compagnie. Mon frère prit le cheval amené par le domestique, et moi je m'en fis sceller un autre : nous partîmes enfin. A moitié chemin se trouvait un petit bois ou garenne qu'il fallait traverser : au milieu était une source ombragée par un gros tilleul ; j'entre dans la source , ou pour mieux dire , mon cheval altéré s'y plonge avec rapidité , quand tout-à-coup je fis un cris perçant et faillis tomber de dessus. Mon frère qui me suivait me retint à tems : et à demi-évanouie , je me trouvai dans les bras , je crois , d'un demi-dieu : non , ma plume ne pourrait rendre ce moment , chère amie , vous pouvez le sentir , et je ne saurais le décrire que trop faiblement.

Quérrette

(23)

Quel est donc ce demi - dieu ? Eh ! ne l'avez-vous pas deviné ? L'impatient M. Q..... était sorti furtivement de table pour venir à ma rencontre. Ce bois , ce tilleul , cette source , lui avaient paru favorables pour attendre l'adolescente. Couché négligement sur le gazon , il écoutait que les pas des chevaux lui indiquassent la présence de celle qu'il désirait sans la connaître ; et c'est au moment où mon cheval emporté se plongeait dans cette fontaine , que j'apperçois le plus beau jeune homme que j'eusse jamais vu. Ses grands yeux noirs fixés sur les miens , ses bras tendus pour me recevoir , il semblait en me donnant son cœur , attirer le mien : le trouble inconnu qui se passa en moi m'arracha un cri aigu qui fit précipiter mon frère pour parer le danger ; mais hélas ! il était déjà sans remède (1) , car M. Q....., que je ne

(1) Quoique M. Q..... eut pour le moins trente ans , il ne les paraissait pas : comme il était fort grand et mince , la meilleure tournure lui donnait un air de jeunesse , et il avait encore beaucoup de fraîcheur , les cheveux du plus beau noir , les sourcils sur-tout de la plus rare beauté , l'œil superbe , la bouche à l'autri-

nommerai plus désormais que mon amant ,
 puis qu'il le fut dès ce moment , avait pro-
 fité de l'éminence où il était pour me re-
 tenir dans ses bras , dont le doux serrement
 m'avait plongée dans l'évanouissement le
 plus délicieux. Mon frère était obligé de
 tenir nos chevaux , que les mouches ne
 laissaient pas tranquilles. Mon amant était
 seul occupé de me tirer de l'anéantisse-
 ment délectable où j'étais. Il fallut qu'il
 arrachât ce joli bouquet , qu'il délassât
 mon fourreau pour me faire respirer l'air ,
 et qu'à force d'essence qu'il avait sur lui ,
 il me rappellât à une vie qu'il me rendit si
 délicieuse et si amère.

Il chargea mon frère de l'embaras des

chienne , les lèvres les plus délicieuses ; l'ensemble de
 la physionomie la plus charmante. Dans le costume le
 plus élégant ; et pour lui donner plus de ressemblance
 avec l'amour , il tenait à sa main une flûte dont sa
 bouche divine tirait les sons les plus mélodieux. Au
 moment où nous entrâmes dans le petit bois , nous
 fûmes arrêtés pour prêter l'oreille à l'air le plus tendre :
 est-il étonnant que mon faible individu ait succombé à
 tant de charmes ?

chevaux

chevaux , pour tenir précieusement son cher fardeau sur ses bras ; il me porta jusqu'à l'habitation de M. B... Il rajusta mon aimable désordre : nous convînmes de l'histoire que l'on ferait de la chute à la fontaine , et du trouble qu'elle avait laissé dans tout mon être , et des soins que je devais à M. Q..... qui , par bonheur , s'était trouvé à ma rencontre.

Tout ceci fut reçu par mes parens , par M. et madame B..... comme très-naturel. Ces bons personnages étaient si loin de l'amour , qu'ils n'en soupçonnaient pas même les effets dans tout ce voyage : puis la disproportion de l'âge de M. Q..... au mien ; ils applaudirent au petit manège que nous employâmes pour passer ce jour et huit autres qui l'ont suivi. Nous fûmes toujours ensemble , mon amant et moi , tant chez M. B.... que chez papa , où le lendemain toute la famille B.... vint dîner avec son aimable parent.

Bon Dieu ! que huit jours en apprennent en amour ! Ces huit jours me firent voir

que j'étais , de toutes les femmes , la plus tendre , la plus sensible , la plus passionnée : ces huit jours décidèrent de tout le destin de ma vie. Je n'avais pour Mentor que mon frère , âgé de treize ans ; ignorant les effets du Dieu qui m'avait subjuguée , il ne pouvait , par conséquent , me garantir du précipice où je me plongeais. Inondée de ses délices , pouvais-je me distraire d'un présent aussi délectable pour porter mes pensées sur l'avenir ?

Au bout des huit jours , mon amant devait retourner chez lui. Que le moment de notre séparation fut cruel ! Si je n'ai pu vous peindre le premier moment qui m'apprit que j'avais un cœur , comment entreprendrai-je de rendre celui qui me séparait de l'être qui m'avait fait faire cette découverte , et à qui je l'avais donné comme un bien que je ne tenais que de lui : non , je n'entreprendrai pas l'impossible.

Mon amant ne fut pas plutôt parti , que toute la nature était pour moi un deuil.

Tout me déplaisait. Ma petite ménagerie fut négligée ; mes fleurs périrent faute de culture ; je devins le fléau de mes parens , et eux furent mes tirans.

Ma santé s'altérait ; les roses de mon teint se ternissaient ; mes yeux perdaient leur vivacité : j'errais dans la campagne ; je cherchais la solitude ; je m'enfonçais dans les bois : à tous les échos d'alentour, je demandais la mort ou mon amant.

Déjà huit mortels jours s'étaient écoulés depuis son départ, lorsque son domestique travesti me remit une lettre en sortant de l'église. Je me sauvai ; je fus dans un lieu secret y dévorer la première lettre d'amour qui m'eût été adressée. Je la lis ; je la baise mille fois , et dans l'instant , je me sens un nouvel être.

Cette correspondance, qui dura six mois, produirait un grand intérêt dans ces mémoires ; mais il est bon que ceux qui me liront sachent que j'ai été cinq ans femme légitime de cet amant idolâtré , et que

maintenant divorcée, ces lettres, si elles existent encore, ne peuvent être qu'entre les mains du plus aimable des perfides.

Je reviens à cette première lettre : j'y répondis en style de feu. Je lui donnai des moyens pour établir la célérité et la sûreté de cette correspondance nécessaire à mon existence. Je courus déposer ma joie dans le sein de mon frère ; et comme elle absorbait toute mon ame, elle s'y manifestait sur tous les traits de ma physionomie.

Ma mère, cette digne femme, me félicita sur le recouvrement de ma santé ; elle me dit qu'elle en était d'autant plus flatée, que l'on n'attendait que ce moment pour mon établissement. Toute occupée de mon amour, de mon amant, je n'avais plus pensé qu'il devait être question du mariage projeté avec le fils d'une riche amie de ma mère dont j'ai déjà parlé ; mais ce qu'elle me dit me tira de ma léthargie.

L'idée affreuse de devenir l'épouse d'un autre homme que de mon amant, me

plongea dans le désespoir. Je pris le parti de me confier à ma mère ; elle reçut cet aveu avec surprise et bonté. La beauté ravissante, l'esprit supérieur, et enfin tout le charme de M. Q..... avait porté ma mère à l'indulgence pour une fille que l'innocence avait guidée, et par le plus violent amour, conduite dans les filets d'un amant digne de la fixer.

La grande question était de savoir comment mon père recevrait cette nouvelle. A l'instant, je fus frappée d'une réflexion qui ne m'était pas encore venue : c'est que papa, inconséquemment, avait plusieurs fois conté devant nous ses amours : je ne m'imaginai pas qu'il pût condamner dans ses enfans des sentimens qui, comme lui, les avaient maîtrisés. Mais hélas ! quelle en fut l'issue, ma mère se chargea de cette tâche délicate : il éclata en invectives contre M. Q..... et son ami qui l'avait innocemment introduit dans notre maison. Il jura que jamais un homme aussi dépravé n'entrerait dans sa famille, et qu'à l'instant, il allait m'enfermer dans un

couvent ; qu'il ne se serait jamais douté de cela : que me regardant comme un enfant, il avait vu M. Q..... sans conséquence me carresser ; mais que puisque l'on avait abusé de sa confiance , il en tirerait vengeance.

J'écoutais à la porte où papa et maman discutaient une cause qui devait fixer ma destinée : les dernières paroles de mon père m'avaient glacée d'effroi , et je venais de me sauver dans ma chambre , où je tombai évanouie , lorsque ma toute bonne mère entra : l'état où elle me vit l'attendrit jusqu'aux larmes. Elle me consola et me dit qu'il fallait profiter de mon âge pour persuader à papa de rompre le mariage de fortune qu'il avait en vue pour moi , et qu'en gagnant du tems , nous aviserions ou de me guérir d'une malheureuse passion , ou de le déterminer à y être propice.

Quelques mois se passèrent avec assez de calme. Mais j'alimentais en secret ma passion , quoique je ne pusse parler de

l'objet que j'idolâtrais qu'avec mon frère ;
ce qui me l'avait rendu plus cher encore ;
mais j'avais trouvé le moyen de recevoir
de ses lettres , qui faisaient tout le charme
de ma vie.

CHAPITRE III.

Premier Faux-Pas.

LE char de l'aurore est encore loin des portes du jour : Morphée me refuse ses pavots bienfaisans ; je profite, ma bonne amie, de cette insomnie pour reprendre mon récit que depuis huit jours, plus distraite qu'amusée, j'ai totalement interrompu.

Vous saurez qu'hier j'ai passé la journée avec mes amis ordinaires : nous fîmes un excellent dîner aux Champs - Elisées. En revenant par les tuileries, l'air avait été rafraîchi par l'orage, et la nuit commençait à tendre ses voiles ; le tems m'invita à laisser errer mes pensées : je fus bientôt rejointe par ma société, qui se trouvait augmentée d'un être très-aimable (vous connaissez, mon amie, quel est mon genre d'amabilité). On proposa de prendre des glaces à Cythère (1).

(1) Café de Vénus nouvellement établi à Paris : c'est positivement l'île de Cythère.

J'en

J'en rapporte ma délicieuse mélancolie qui éloigne le sommeil de mes paupières ; je dois y dîner aujourd'hui avec la même société ; s'il s'y passe quelque chose de nouveau, je vous l'apprendrai ; mais calmez votre impatience, c'est assez s'occuper du présent ; il faut se reporter vers les premiers momens de mon existence.

Ma correspondance bien établie, je repris de la sécurité ; je cherchai à amuser mon père par un goût supposé pour le célibat. Par ma trop grande jeunesse, je me croyais à l'abri de toutes ses hostilités : mais ces raisons étaient trop fragiles ; quelque peu de figure, la fortune de mon père, l'heureuse réputation dont il jouissait, eurent bientôt attirés d'autres prétendans à ma main ; et sûrement il fallait toute mon aveugle prévention, et être blessée pour la première fois d'une manière incurable, pour refuser les vœux qui me furent offerts.

Enfin, M. Q..... apprit par la voie publique combien mon père était sollicité

pour donner ma main ; cette crainte ajoutée à son amour , lui fit faire un dernier effort pour obtenir de moi un rendez-vous qui l'assurât de toute ma personne : en conséquence , il écrivit une lettre pour m'apprendre qu'étant obligé de faire un voyage à Paris , il profiterait de cette circonstance pour m'apporter son portrait et tous les bijoux qui devaient servir à notre mariage , qu'il regardait comme certain , si je persistais à l'aimer , puisqu'il me demandait un rendez-vous pour recevoir de moi ce nouveau serment d'être toute à lui. Mais quel stratagème employer pour me faire parvenir cette lettre ; il se trouvait alors à V... petite ville distante de deux lieues de chez nous : nos moyens ordinaires de communications lui manquaient ; l'amour vint le tirer de cet embarras ; mes sœurs et moi faisons faire nos robes à V... et le mari de notre couturière accommodait les perruques de papa , il parut très-plaisant à mon amant , qui savait cela , de rendre la boîte à perruques de mon père dépositaire de nos plus chers secrets , et celui-ci le Mercure galant de sa fille. Pour cette

Vic

expédition , comptant sur le Dieu qui favorise les amans , et aussi sur l'intelligence de ma couturière , sa lettre écrite , il coupa toutes les lignes après les avoir numérotées , puis les introduisant dans un paquet de plumes par petits rouleaux dans chacune d'elles , il la pria d'insérer ce paquet de plumes dans la boîte à perruque , et de dire que , comme la semaine dernière j'avais été chez elle essayer une robe , que maman m'avait donné la commission d'acheter , j'avais oublié ce paquet de plumes qu'elle m'envoyait.

Toutes ces mesures prises , mon amant comptant sur le succès de ses soins , gagnaiement la capitale. Le lendemain de son départ de V... , mon père y fut : il prit la boîte contenant sa perruque , ignorant le précieux et fatal trésor qu'elle renfermait pour sa fille encore innocente , mais qui cessera bientôt de l'être.

La boîte arriva saine et sauve chez papa. Aussi-tôt il m'appelle pour me donner ce subtil poison , et prenant un air courroucé :

« Mademoiselle, me dit-il, voilà comme
 « vous êtes étourdie ; vous ne pensez à
 « rien, depuis que ce polisson de Q.....
 « vous a tourné la cervelle. » Il ajouta que
 ma mère m'avait dit de l'acheter lorsque
 nous fûmes ensemble à V.... ; que je l'avais
 oublié chez ma couturière, qui le lui
 avait donné pour me l'apporter ; il y joi-
 gnit toutes les invectives possibles : moi
 de nier que l'on m'avait chargée de cette
 commission, ma mère de même ; ce qui
 mit mon père dans une furieuse colère ; il
 lui reprocha de trop prendre mon parti
 envers et contre tous : j'étais demeurée
 stupéfaite d'une scène aussi peu méritée
 pour ma mère et pour moi.

Mon père me tira de ma stupeur en me
 jettant le paquet de plumes à la tête (ainsi,
 mon père, si jamais ces mémoires de votre
 infortunée fille vous parviennent, vous
 saurez que l'amour se servit de vous pour
 me décocher ses traits sous la forme de
 ces plumes ; et que c'est par vos innocentes
 mains que mon cœur reçut sa plus mortelle
 blessure) ; je ne les eus pas plutôt ramassées,

qu'elles me firent éprouver un délicieux frissonnement que votre colère vous empêcha de remarquer. Vous saurez que je me sauvai dans ma chambre en serrant involontairement ce précieux dépôt, et que comme elles étaient d'une rare beauté, je conçus le projet de me les approprier. Tandis que vous disputiez encore avec ma mère sur cet innocent oubli, je courus appeler mon frère bien-aimé pour le prier de venir me tailler une de ces plumes, elles nous parurent si grosses, qu'elles attirèrent notre attention à tous deux. A peine mon frère y eût-il donné un coup de canif, qu'il en fit tomber comme des petites devises roulées; mais, ô ciel! c'est l'écriture de mon amant; ces rouleaux sont numérotés, à l'instant toutes les plumes sont pourfendues. Vous étiez dans la pièce voisine, toutes les portes étaient ouvertes, mais je n'appréhendais rien. Baisant et recueillant précieusement tous ces petits rouleaux, je les déposai dans mon sein; je courus dans l'endroit le plus solitaire du jardin; là, ayant déroulé et ajusté toutes ces lignes suivant leurs

numéros et à l'aide de mon confident, je parvins à lire l'épître la plus tendre, la plus passionnée qui fût jamais. Oui ; cher papa, c'est vous qui fûtes le galant Mercure du premier rendez-vous qui me fut donné par mon premier amant, et qui a fixé à jamais ma destinée.

Le rendez-vous était demandé pour le huitième jour suivant : mon amant devait se rendre au déclin du jour dans les bosquets de H. F., lieu qu'habitait ma grand-mère. *Haute fontaine* Connaissant la bonté de cette excellente femme, mon amant m'engageait à la mettre dans nos filets : nous devions souper chez elle et y coucher (cependant en tout bien et en tout honneur). Pendant cette huitaine, tout fut mis en usage pour plaire à mon aïeule, et pour obtenir de passer quelques jours chez elle ; son habitation étant très-voisine de celle de papa, il fallait des raisons spéciales pour y coucher. Enfin, j'étais inspirée par l'amour ; il me communiqua son air séduisant pour captiver l'esprit de mon aïeule, et le suffrage de maman, afin d'obtenir la

permission de papa de passer trois jours sans revenir à la maison paternelle. Cette grace insigne fut méritée par l'obéissance la plus aveugle.

La veille, je me rendis chez madame R... ma grand'-maman ; le lendemain, au moment où le soleil ne dorait plus que faiblement les délicieux côteaux qui couronnaient une partie de l'habitation de ma toute bonne aieule, je m'en échappai, je m'acheminai par un sentier étroit et couvert ; bientôt je me trouvai dans une allée de tilleuls très-sombre, le milieu était coupé par une grotte de mousse et un ruisseau qui murmure tendrement. Diane éclairait faiblement ce réduit charmant. Mon amant ne se fit pas attendre longtemps ; ce fut dans cette grotte délicieuse qu'il me donna sa foi et qu'il reçut la mienne.

Après nous être livrés aux plus doux transports, anéantis dans la plus délicieuse ivresse, nous gardions le silence. Ah ! qu'il est éloquent, ce silence où deux

ames tendres et pures , confondent leur existence. Non, il n'entre rien de matériel dans cette délectable extâse ; le sentiment est épuré au feu de l'amour ; l'ame est tout , et les sens ne sont pour rien ; voilà ces célestes jouissances qui mettent l'homme au niveau de la divinité ; ce bonheur ineffable n'est pas à la portée de toutes les ames ; de telles sensations ne sont pas faites pour le vulgaire. Ces momens heureux que deux amans m'ont fait éprouver au même degré et dans le même lieu ; ces momens , dis-je, ont trop payé toutes mes infortunes. Charmant réduit , asile de deux sensibles amans , te reverrais-je encore !

Ce fut-là que mon amant me donna son portrait et une bague de ses cheveux et des miens qu'il s'était adroitement procurés les huit premiers jours qu'il passa avec moi chez papa ; ses cheveux et les miens mis en gerbe et noués avec un jonc brillant , formaient la plus jolie petite bague possible ; il en avait fait faire une pareille pour lui. Son portrait, qui était
très-

trés - ressemblant était caché dans une boëte à double fond. Le sujet du médaillon était deux colombes qui venaient d'enchaîner un papillon dans une guirlande de mirthe, ce papillon attiré par l'amoureux baiser des colombes, s'était rendu leur prisonnier : nous nous fîmes, nous nous répétâmes mille fois le serment de n'être jamais que l'un à l'autre, nous prîmes pour témoins Diane et les étoiles qui nous éclairaient, les arbres, les fleurs, les ruisseaux qui nous environnaient, toute la nature ensevelie dans le calme le plus profond, semblait approuver par son silence ce lien si charmant. Un tendre zéphir nous rafraichissait de son haleine ; non, jamais la nature ne fut si belle.

Etroitement unis, nous nous rendîmes à l'habitation de mon excellente aïeule, qui déjà était inquiète de mon absence ; elle vit notre embarras ; mais ce délicieux petit voyage avait répandu sur la phisionomie de M. Q..... et sur la mienne une sérénité, une beauté presque céleste. Que nous étions loin d'être coupables ! Le crime

rend hideux , et nous étions beaux comme des anges. Aussi, ma bonne mère (qui avait alors soixante-dix ans) ne nous fit nulle observation ; elle ordonna de nous servir un souper frugal et de disposer deux appartemens.

Après un souper dont la gaieté assaisonna les mets, elle voulut nous conduire elle-même dans nos appartemens. M. Q..... entre dans le sien ; elle m'accompagna chez moi ; mais gardant le plus profond silence sur ce qui s'étoit passé, après m'avoir demandé si je n'avois besoin de rien, elle m'embrassa bien tendrement ; je voulus la reconduire, elle me fit une légère résistance : enfin, je ne la quittai que lorsque je la vis mettre au lit.

Je rentrai dans mon appartement et je me déshabillai. Je baisais le portrait de mon amant, quand je le vis en personne ; ma porte que je croyais avoir fermée, était entr'ouverte ; son appartement était au bout du même corridor : il avait apperçu ma lumière, il venait me dire bon soir, et

nous causâmes une grande partie de la nuit.

Elle commençait même à faire place au jour, que nous n'avions pas encore pensé à rompre notre entretien. Cependant nous ne nous en tîmes pas aux seules paroles : il prit et nous nous donnâmes tous les plaisirs : toutefois, je l'avoue, il respecta assez mon innocence, pour que dans le cas où nous ne parviendrions pas à vaincre la résolution de mon père, je pusse passer intacte dans les bras de mon époux, si j'étais obligée d'en accepter un à son choix. La journée qui suivit cette délicieuse nuit fut charmante ; mais après une nuit encore heureuse, il fallut nous séparer.

Je regagnai tristement l'habitation de mon père, et je retombai dans la plus sombre mélancolie. Ma bague, le charmant portrait de mon amant, me consolèrent un peu : mais la solitude plaisait seule à mon cœur : je n'étais heureuse que lorsque je pouvais me retrouver dans les bosquets de H. F.

Des lettres fréquentes de mon amant vinrent encore charmer mes ennuis. Quelques mois s'écoulèrent, lorsque comblée des cadeaux de mon amant, je voulus aussi lui en faire à mon tour. Les bourses à filets en bouffantes étaient alors à la mode, je lui en fis une nuancée de toutes les couleurs allégoriques : je joignis à cela un bouquet des fleurs qu'il aimait, et je me disposai à la lui envoyer le jour de sa fête.

C H A P I T R E I V.

Découverte de mon intrigue, et fuite de la maison paternelle.

Pour le coup, mon amie, voici une lacune immense. Trois semaines se sont passées depuis que je ne vous ai dit un mot. Trop occupée du présent pour vous retracer le passé, vous connaissez ma philosophie, c'est de m'occuper du passé, lorsque le présent n'emploie pas toutes mes facultés : l'avenir est encore un objet sur lequel je ne veux pas m'appesantir : eh bien ! depuis trois semaines, toute entière au présent, le passé et l'avenir ont été nuls pour moi ; mais pour tenir avec vous mon engagement, et reprendre le fil de ma narration à l'endroit où je l'ai laissé, permettez que je glisse légèrement sur ces trois semaines.

Vous savez que je vous ai fait part d'un dîner qui devait avoir lieu à Cythère ; que

ma société était augmentée d'un être aimable et sentimental; qu'il avait toutes les qualités requises pour votre amie. J'ai le coup-d'œil juste. J'avais bien prévu que cet homme se trouvait au moment de prendre un engagement; j'avais même jugé que j'étais l'objet auquel il désirait adresser ses vœux. Il en saisit bientôt l'occasion; car si j'avais lu dans ses yeux, il avait remarqué dans les miens un suffrage favorable à son sentiment: il ne tarda pas à le manifester avec toute la délicatesse et les procédés toujours inséparables du véritable amour dans une ame bien née. Il fut accueilli, et depuis ce temps, toute occupée des plaisirs que m'a procuré mon nouvel amant, je n'ai pu reprendre le cours de mes anciens événemens.

Je me nomme maintenant Elise. Je crois ne vous avoir pas encore fait mention dans ces mémoires de cette originalité. Lorsque je fais un nouvel amant, je me régénère sous un nouveau nom: de cette manière, je ne suis jamais infidèle, et je me rapproche le plus possible de mon véritable

caractère , qui est la constance. Hélas ! je l'eusse toujours été , si mon époux n'eût pas été le premier parjure. La vengeance est le plaisir des Dieux ! comment mon cœur n'y aurait-il pas trouvé des charmes ? Mon premier amant devint aussi coupable que mon mari : je m'en consolai par un autre. Le premier pas fait , sait-on où l'on s'arrêtera ?

Il ne me restait plus qu'un moyen , celui de m'ennoblir par mes choix : je puis me les rappeler tous sans rougir , et je puis ajouter en toute vérité que si j'ai été si loin , c'est la faute de ma famille ; elle usa de sévérité pour me ramener à elle ; mais mon caractère était trop altier pour me soumettre à la subordination : la persuasion , la délicatesse , des procédés doux , eussent été les seuls moyens : aigrie par mon père , je lui donne un rendez-vous dans la vallée de Josaphat , et me précipite dans les bras d'un homme qui m'idolâtrait qui , par conséquent , sut triompher de toute ma famille , quand ce sentiment , qui se consumait par son essai même , fut à son

terme. Mais où m'égarai-je ? Ce que c'est qu'une imagination trop ardente !

Dans ce moment, mon amie, seule dans mon manoir, je me retrouve tout à-la-fois avec tout ce que j'ai aimé. J'ai beaucoup de peine à mettre de la suite et de l'ordre dans mon récit.

Je reprends le fil de ma narration. Le domestique chargé de ce message devait se trouver dans la cour du château vers les trois heures du matin (c'était au mois de Juillet) ; je devais à cette heure lui remettre une boîte et une lettre. Ce domestique, qui était bien payé, ne manqua pas au rendez vous : moi, que l'amour tenait éveillée, je ne me fis pas attendre. Il fallait que je passasse sous les fenêtres de l'appartement de mon père ; il ne dormait pas, la chaleur lui ayant fait ouvrir ses croisées, il y respirait le frais. Mon père, à demi penché sur le balcon, à peine aurait pu m'appercevoir, mais une de mes pantoufles en tombant me trahit. Je ne me retournai pas, continuant toujours mon chemin,

chemin , un pied chaussé , l'autre nud , je joignis mon confident , et je lui donnai la boëte et la lettre ; mais en me retournant , j'apperçus mon père qui , se saisissant du bras du domestique , exigea qu'il lui remit la boëte et la lettre. Plus morte que vive , je restai immobile sur la place. Dans cette lettre , je ne ménageais point mon père , je nommais tous ceux qui nous servaient : cette lettre mettait à découvert notre commerce secret ; elle renversait totalement nos amours , et me mettait en butte à la haine de mon père qui ne m'aimait déjà pas trop. Cet instant fut le sinistre présage de tous mes malheurs.

Pour le moment , je ne trouvai mon salut que dans la fuite : j'aurais voulu que la terre ouvrît son sein pour m'engloutir. Je me réfugiai dans une vieille tourelle du château ; j'étais là inaccessible à tous les yeux. J'entendais mon père , et je frémissais de la rage qu'il faisait éclater d'être joué par un enfant de mon âge. Le domestique fut renvoyé de la maison ; mais bientôt il trouva le moyen de prévenir mon

frère de ma cachette , et il vint m'y apporter les besoins indispensables de la vie.

J'étais née avec des passions ardentes : combien la contrariété y ajouta encore ! Ma mère était bonne , elle m'aimait ; mais elle était pusillanime ; la crainte qu'elle avait de son mari l'emportait sur la tendresse maternelle. On fit une faible recherche pour me découvrir ; mais tout fut d'accord que je m'étais sauvée chez mon aieule : cependant je n'avais pas pris cette direction. Mon aieule , bientôt instruite de mon aventure avec M. Q..... , aurait eu une trop grande terreur de son gendre pour me prêter son ministère.

Je profitai de la nuit pour me rendre chez ma nourrice , à peu de distance de la maison de mon père. Je connaissais tout le dévouement d'un de ses fils , mon frère de lait : avec l'espoir d'être récompensé par M. Q..... , je n'eus pas de peine à le déterminer à partir sur-le-champ pour lui porter une lettre qui l'instruisait de tout ce qui s'était passé , et l'invitait à venir

tout de suite conférer avec moi sur les mesures que nous avions à prendre pour me conserver toute à lui. Il se rendit aussitôt chez ma bonne nourrice, et nous passâmes sous un berceau de noisetiers, où nous jurâmes de vaincre tous les obstacles pour être à jamais l'un à l'autre; le baiser le plus tendre scellait ce serment qui, déjà nous avait fait oublier tous nos maux, lorsque tout-à-coup un cri perçant que fit ma nourrice vint nous tirer de l'abandon le plus délicieux.

C'était mon père qui lui faisait violence pour entrer dans le jardin. M'ayant cherchée chez mon aieule et ne m'ayant pas trouvée, on n'eut aucun doute que je ne fusse réfugiée chez ma nourrice; et mon père voulait, de son autorité, faire perquisition chez elle. Elle avait fait une résistance modérée jusqu'à ce qu'il en fût venu au jardin; mais alors le danger lui avait inspiré des forces, et elle s'opposa vigoureusement à ce que mon père y pénétrât.

La voix de ce dernier, que nous recon-

nûmes , nous présentait un péril si imminent , que mon amant ne balança pas à en affronter un autre (le petit village qu'habitait ma bonne nourrice est pratiqué dans le roc ; les maisons sont des espèces de carrières , les jardins en font la plate-forme , de manière que le dedans des murs des jardins n'a point d'appui , mais est en dehors à plus de six pieds d'élévation) : mon amant , dis-je , comptant sur la protection du Dieu d'amour , franchit lestement la hauteur du mur en dedans , et la plaine , puis un petit bois voisin lui servit de refuge.

Le saut que j'avais vu faire à mon amant , l'arrivée subite de mon père , me firent évanouir , et ma nourrice était occupée à me donner des secours , tandis que mon père faisait des perquisitions dans le jardin pour trouver celui qui déjà était loin de lui. Enfin , il ne put être convaincu que M. Q..... était avec moi ; mais les violens soupçons qu'il en avait , firent qu'il ne trouva point d'autre moyen pour me soustraire aux recherches de ce der-

nier, que de me séquestrer dans un cou-
vent. Il envoya chercher une voiture et
des chevaux de poste, et encore à demi
morte, il me fit conduire, sans faire mes
adieux à personne, à l'abbaye de ***, où,
disait-il, j'allais passer le reste de mes
jours.

C H A P I T R E V.

Ma rentrée au couvent.

MON arrivée et mon entrée au couvent furent plus promptes que je ne puis le décrire. Je n'y étais point malheureuse, sinon que je n'envisageais point le terme de ma captivité ; que je ne connaissais personne à qui je pusse m'adresser pour avoir des nouvelles de celui que j'adorais. Les ordres les plus exprès étaient donnés pour que, sous tel prétexte que ce pût être, je n'eusse la facilité de parler à qui que ce fût.

L'abbesse avait l'espoir d'une dot considérable, si on pouvait m'engager à prendre le voile. J'étais bien sûre de ne me pas laisser séduire ; mais qui pouvait me répondre de la constance de mon amant ? Jeune, beau comme le jour, il était l'Adonis de toutes les belles ; il avait passé dix ans à la cour de Louis XV, et

possédait tout le raffinement de la plus exquise séduction. Quel moyen de compter sur la constance d'un tel homme, si ma captivité durait long-tems? Mille objets se présentaient à lui pour m'effacer de son souvenir : il n'était pas riche ; une union de fortune ne pourrait-elle pas , en améliorant son sort, lui donner des prétextes trop légitimes d'oublier un enfant qui , malgré les auteurs de ses jours , voulait se précipiter dans ses bras? Hélas! je ne sentais que trop que des sermens d'amour étaient bien peu suffisans pour calmer toutes mes alarmes.

Deux mois s'étaient déjà écoulés dans ma solitude , le portrait de mon amant , ses lettres que j'avais conservées (car je les portais toujours cousues dans les plis de ma robe), alimentaient ma passion encore accrue par la solitude. J'étais oubliée de tous les miens , et je pensais bien que ma disparition avait déjà produit mille traits sur mon compte , et que si M. Q..... renonçait à ma main , personne n'en voudrait plus.

Par cette réclusion, mon père m'obligeait à être la femme de M. Q....., ou me condamnait à un éternel célibat : ce dernier parti était celui qu'il voulait que je prisse : mais me sentant plus que jamais de l'aversion pour la vie monastique, je me déterminai plutôt à mettre le feu au couvent que d'y finir mes jours, et j'étais dans cette dernière disposition, quoiqu'elle répugnât à mon cœur.

Comme l'ennui me dévorait, et qu'une lugubre mélancolie se répandait sur tous mes traits, j'intéressais toutes les religieuses, tant soit peu sensibles, à mon affliction ; puis, on savait que je n'étais renfermée que parce que je nourrissais une passion malheureuse, ce qui a toujours accès auprès des femmes, ne fut-ce même que par curiosité.

J'étais étroitement liée avec une jeune novice qui devait prendre le voile blanc ; quoique son goût ne fût pas très-prononcé. Elle s'y était déterminée, sollicitée par sa famille : ayant encore dix-huit mois jusqu'à

la

la prononciation de ses vœux , elle avait , disait-elle , encore le tems d'y réfléchir ; mais n'ayant point de fortune , et sans passion , que pouvait-elle faire de mieux que de s'assurer une existence tranquille dans une communauté où son nom était révéré ? Sa famille avait rendu de grands services à cette maison. Mélanie , avec laquelle j'étais très-liée , me dit : « je veux que vous venez dîner dans la salle du dehors , avec toute ma famille , le jour que je prendrai le voile ». Elle obtint facilement de l'abbesse cette permission. Depuis deux mois , personne n'avait fait mention de moi , et mon intimité avec Mélanie , faisait espérer aux religieuses que j'imiterais son exemple ; ainsi que risquait-on de me laisser cette innocente satisfaction ?

A l'issue d'une grande messe en musique , venait la cérémonie de la prise d'habit , puis les grilles du cœur s'ouvrent , et la novice est embrassée de toute sa famille ; les père et mère , puis les frères et sœurs et ensuite les cousins. Dieu ! quelle fut ma surprise , lorsqu'un grand jeune

homme , avec toutes les graces possibles , s'approche de la grille contre laquelle j'étais appuyée : mettant le doigt sur sa bouche , il me lance le coup-d'œil le plus expressif et dit : « Suzanne ! oh , ma cousine ! » Il l'embrassa tendrement ; puis , me serrant la main , il se retira précipitamment. Mon trouble était inexprimable. Heureusement tout l'intérieur du couvent avait les yeux sur la famille de mon amie , et j'échappai aux regards.

Tandis que l'on chantait le *Te Deum* , le jeune homme disparut ; il revint ensuite au moment où l'on fermait la grille : il s'approcha de moi et me remit un billet sans être apperçu : il était conçu à peu près en ces termes :

« Je vous retrouve , ma chère Suzanne ;
 » je suis toujours votre fidèle époux ! Vous
 » savez que je puis vous donner ce titre...
 » Indiquez - moi le moyen d'être à vous ,
 » et je saurai tout braver... Le tems presse ,
 » n'en perdons pas. Ma cousine , tendre
 » Suzanne , a-t-elle votre confiance ? »

Transportée au plus haut période du bonheur, je cachai ce cher billet dans mon sein; puis, tâchant de relever l'abattement de mes charmes, je passai dans ma petite cellule.

Après une toilette simple, je me rendis au dîner avec Mélanie, munie du billet suivant :

« Quoi! depuis deux mois de la plus
» cruelle absence, je vous suis encore
» chère? Oh! si votre cœur est encore à
» moi, je suis déterminée à être votre
» femme, ne fut-ce qu'une heure, et mou-
» rir après, s'il le faut. Trouvez les moyens
» de m'arracher d'ici, et Suzanne est toute
» à vous. Personne n'a mon secret; Méla-
» nie, sitôt sa profession, sera sacristine,
» elle pourra nous servir. Je vous livre
» cette pensée. Adieu, je meurs d'être
» à toi. »

Je me rendis au dîner avec la novice : je ne pus que dire à mon amant qu'il fallait gagner à prix d'argent le garçon sa-

cristain. Cependant, sitôt notre confiance donnée, il fallait précipiter l'instant de mon évation; car c'était jouer quitte ou double, si nous étions découverts.

Après cette journée, pleine de crainte et d'espérance, je ne pus fermer l'œil de la nuit. A peine avait-elle fait place au jour, que je fus trouver Mélanie; je lui ouvris mon cœur, et nous convînmes que je feindraï d'avoir de la vocation, pour me faire partager avec elle les fonctions de sacristine, et par-là me faciliter les moyens de m'évader, lorsque mon amant aurait pris toutes ses mesures pour le faire avec sûreté.

Comme nous étions à la veille de la Notre-Dame de Septembre, et que les fêtes de Vierges, on paroît les églises et les autels (les tours de la sacristie sont de hauteur d'homme pour pouvoir passer des devants d'autels), mon amant, à la faveur d'un déguisement de garçon sacristain, trouva le moyen de s'introduire jusqu'à moi : il me dit qu'une voiture m'attendait

au moment où la nuit pourrait nous envelopper de ses ombres , et un déguisement semblable au sien devait me soustraire à tous les yeux ; que la nuit nous donnant le tems de nous éloigner , et personne de la maison n'ayant intérêt de nous poursuivre , lorsque l'on s'appercevrait de mon évacion , nous pourrions déjà être en lieu de sûreté avant que la nouvelle en parvînt à mon père.

Pour ne pas compromettre Mélanie , je profitai du moment où , étant officière au chœur , elle ne pouvait être complice de ma fuite. Je m'étais chargée de parer l'autel de la vierge en dehors ; les rideaux des grilles en dedans étaient fermés : je pris mes habits de garçon sacristain , et je passai de l'église dans la cour des tourrières : la nuit commençait à étendre ses voiles , et à la faveur de mon déguisement , j'atteignis la porte de la ville où mon amant m'attendait avec une voiture qui , bientôt , nous en mit à perte de vue. Heureusement qu'à cette époque on n'avait pas besoin de cartes de sûreté ni de passe-ports pour voyager.

Après avoir fait trois postes, nous nous arrêtâmes dans une auberge auprès d'une forêt; nous y passâmes le reste de la nuit; et je le confesse encore, mon amie, ce fut moi qui dit à M. Q....., crainte encore de mésaventure, provisoirement pour cette nuit nous sommes époux, après, nous aviserons à avoir le consentement de mon père; car je suis trop jeune pour attendre de profiter de certain âge qui permet à une demoiselle de disposer de sa main contre le vœu de sa famille: nous convînmes ensuite qu'il fallait avoir des procédés; qu'il était convenable d'écrire à mon père; mais je m'adressai à ma mère pour lui faire part que j'étais au pouvoir de mon amant, ajoutant qu'elle devait ignorer le lieu de ma retraite jusqu'à ce qu'elle pût m'envoyer le consentement de mon père à mon hymen avec M. Q.....: que ce bienfait que j'attendais d'elle, me prouverait qu'elle était doublement ma mère, puisque outre la vie, elle m'aurait donné le bonheur.

Ma mère se servit de tout son pouvoir, guidée par sa tendresse maternelle, pour

engager mon père à consentir à mon mariage. « Non, dit-il, je veux obtenir un » ordre pour la faire enfermer ». Mais la question était de savoir sur quoi serait fondé cet ordre ; il n'y avait point entre M. Q..... et sa fille de mésalliance ; seulement il n'était pas riche. Cet obstacle n'était point valable ; puis, mon amant avait du crédit plus que mon père pour obtenir de ces sortes d'actes de pouvoir abusif. Et tout bien considéré, que pouvais-je devenir ? J'étais à la merci de mon ravisseur ; j'avais bien une fois surpris la vigilance des religieuses à qui j'étais confiée, cela ne pouvait-il pas encore arriver ? Ne pouvais-je pas aussi porter dans mon sein les marques de mon amour ? Un innocent, enfin, devait-il être couvert d'opprobre même avant de voir le jour ? Puis, cette tache ne pouvait-elle pas rejaillir sur mes sœurs et nuire à leur établissement ? Il était bien plus court, si mon amant voulait bien m'épouser avec une dot modique, de se débarrasser ainsi d'un enfant qui ne pouvoit être que le déshonneur d'une famille respectable.

Ma mère , après avoir donné à ce raisonnement toute la force qu'y ajoute la tendresse maternelle , obtint de mon père le consentement à mon hymen. En conséquence , elle m'écrivit de me rendre , sans délai , chez mon père , et que M. Q..... pouvait , s'il m'estimait encore assez après mon infamie , devenir mon époux.

Devenir mon époux ! cette dernière phrase nous transporta de joie ; il me donna de nouvelles preuves qu'il l'étoit... Nous nous rendîmes en toute diligence chez mon père : cependant nous nous arrêtâmes chez ma bonne nourrice , et mon frère de lait courut chercher mon frère , pour connaître les dispositions de mon père , puis aussi , pour n'arriver qu'à la nuit close ; car son ombre est toujours favorable aux amans , et influe beaucoup , en pareil cas , sur les esprits. Mon frère nous quitta pour nous devancer près de ma mère , et disposa mon père à une réception dans laquelle il faisait de nécessité vertu.

Enfin , à onze heures du soir (c'était un
jeudi),

jeudi), nous arrivâmes , plus morts que vifs , chez papa. L'air suppliant répandu dans tout le maintien des deux coupables , inspira à mon père , qui est naturellement bon et très-sensible , de la clémence. Le plus morne silence régnait dans le salon , où il ne se trouvait que mon père , ma mère , un frère de ma mère , et mes deux frères. Mon amant fit un profond salut aux auteurs de mes jours : moi , je fus me cacher dans le sein de ma mère. Heureusement ma bonne aieule entra , qui , la première , rompit le silence et l'embarras d'une scène aussi nouvelle que bizarre , et même cruelle pour moi.

Enfin , mon amant tombe dans un long évanouissement : moi , j'avais aussi perdu l'usage de mes sens , et ma mère me tenait immobile sur ses genoux. Ce spectacle attendrissant toucha le cœur de mon père ; et les instantes prières de tous ceux qui m'aimaient et qui l'entouraient , obtinrent le consentement désiré. Les secours nous furent long-tems prodigués avant de nous rappeler à la vie , et nous ne consentîmes

à la conserver , qu'à condition d'être désormais l'un à l'autre.

Tout-à-coup il vint dans la pensée de mon père de profiter de cette circonstance pour se débarrasser de moi sans dégarnir sa bourse ; il demanda à mon amant s'il m'épouserait sans dot ; et à la réponse qu'il fit qu'il ne desirait que ma possession et de légitimer ce que l'on nommait bien gratuitement mon infamie, mon père n'eut plus rien à objecter, et ma mère obtint que l'on me donnerait seulement dix mille francs pour m'assurer un douaire ; et dès le même soir, les articles du contrat de mariage furent dressés.

Dans ce moment, nous étions tellement tout à l'amour, que l'intérêt et l'ambition n'avaient point d'accès sur nos cœurs ; et cette orageuse soirée fut suivie d'une nuit calme. Mais la célébration du mariage avait été remise à six semaines, parce que mon père voulait que le contrat fût passé à la capitale, pour quelques dispositions, disait-il, indispensables, tant pour lui que

pour son gendre futur. Il exigea encore de mon amant que jusqu'à cette époque, il ne viendrait point chez lui, voulant que ce qui venait de se passer demeurât secret. Quoique je ne pusse pénétrer les intentions de mon père, elles ne me paraissaient pas pures (mais ce n'est pas la seule fois que je l'ai trouvé indéfinissable).

Le sommeil fut long - tems sans fermer ma paupière. Seule dans ma petite chambre, lorsque je comparais cet isolement avec la nuit précédente que j'avais passée dans les bras de mon amant, mille souvenirs délicieux agitaient mon sein... puis, mille pensées alarmantes venaient en troubler tout le charme. Si j'étais la victime de ma confiance, mon père ne pouvait-il pas n'avoir que par politique de circonstance consenti à mon hymen ? Je restais en son pouvoir, ne pouvait-il pas me séquestrer pour le reste de mes jours ?..... Quel moyen d'échapper à une seconde réclusion ? Et mon amant satisfait, ne pouvait-il pas pendant six semaines renoncer à devenir l'époux d'une personne qui ne lui

apportait pas de fortune, et qui n'avait plus rien de nouveau à lui offrir? Ses sermens étaient-ils suffisans pour me rassurer?

Déjà mes remords me faisaient payer cher les momens exquis de la nuit précédente... Cependant, si je portais dans mon sein le gage de ma faiblesse! cette idée parvenait à me calmer un peu. Je serai mère, me disais-je, je nourrirai moi-même ce précieux enfant; il me consolera de l'infidélité de son trop aimable père. Encore une fois, mon imagination ardente me présenta ce dernier avec tous ses charmes, et Morphée vint me délivrer de tous ces tableaux en fermant ma paupière.

Le matin, ma tendre mère entra la première dans mon appartement. Nous gardions un pénible silence toutes les deux: je vis qu'elle avait pleuré, et moi, mes larmes me suffoquant, je me précipitai sur son sein; et elle mêla les siennes aux miennes. Après ce doux et douloureux épanchement de la nature, j'ouvris la bouche pour m'écrier: où est-il, maman?

— Il est parti , ma fille : votre père a exigé qu'il partît sans vous voir ; et pour être sûr qu'il n'est pas resté dans le village , il l'a fait conduire par son fidèle domestique , et lui-même les a suivis à peu de distance ; il n'est pas même encore de retour : il lui a , en outre , fait promettre , sous peine de se dégager de sa parole , qu'il ne reparaitrait pas ici avant les six semaines , époque fixée pour votre mariage.

— Mais , maman , à quoi bon cette précaution ? — Ma fille , respectez les vues de votre père : sûrement il a des motifs pour en agir ainsi.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de mon père : il paraissait de très-mauvaise humeur ; il criait après ses chiens et ses gens. Lorsque l'heure du dîner fut venue , nous nous mîmes tous à table ; mais il affecta de ne pas m'adresser une seule parole.

Huit mortels jours s'étaient déjà écoulés , sans que mon père eût rompu le silence

avec moi ; et son air sombre m'annonçait les plus sinistres présages.

Un jour que nous étions à la messe (1), un grand pauvre qui avait une perruque rousse, un bras en écharpe, une emplâtre sur l'œil gauche, au moment de l'élévation, s'approcha du banc seigneurial ; il profita de l'instant où ma mère, pieusement courbée, les yeux baissés sur ses mains jointes, élevait son ame fervente vers le créateur, le vieux pauvre, dis-je, me tirant fortement par le bras, me dit : « Suzanne, reconnaissez celui qui vous adore ! » et tirant de dessous ses guenilles une jolie main blanche, il me remit un petit billet ; ma mère qui se relevait en cet instant, apperçut le pauvre vieillard et lui donna une pièce de monnaie : le bonhomme la salua profondément, et elle lui dit de venir manger la soupe à la ferme (2). Il la remercia, et tout en clopinant il s'éloigna de nous.

(1) C'était encore un Dimanche.

(2) On donnait la soupe aux pauvres les Dimanches.

Le billet qu'il me donna était à-peu-près en ces termes :

« Mon adorable Suzanne , je ne puis vivre sans toi , et depuis huit jours je n'ai osé me confier à personne. Ton père a exigé de moi que d'ici à six semaines que je dois être légalement ton époux , ta vue me fût interdite , et que je ne te fisse pas même passer de mes nouvelles ; et ce n'est qu'à ces rigoureuses conditions que j'ai pu obtenir ta main. Ton père est vindicatif ; je frémis toujours dans la crainte que tu ne sois sa victime. Mon ange , il faut que je te voye , fut - ce même au dépens de ma vie. Oh ! ma délicieuse amante ! l'amour que tu as senti et donné ne t'inspirera-t-il pas les moyens de passer ensemble encore une nuit ? Mon ange ! tu es fertile en expédiens.... J'attends ta réponse et suis tout à toi .. »

Combien de desirs ce billet fit naître dans mon sein !... Déjà je connaissais l'amour ; les deux nuits passées avec mon amant avaient développé mon tempéram-

ment..... et mille morts n'auraient pu , en ce moment , imposer silence à ce maître qui m'avait subjugué. Il fallait la candeur de ma mere pour ne pas lire sur tous mes traits mon agitation. Vingt fois je voulus suivre les pas du vieux bonhomme ; mais enfin , le danger m'arrêta. Que le reste de la messe me parut long ! Enfin , nous en sortîmes : nous nous entretenions du mendiant , et ma mère me disait : « Il m'a fait » une impression bien douloureuse , cet » homme ; il a l'air bien malheureux. Ma » fille , faites-lui donner à dîner ». — Oh ! oui , maman ; oui , il est fort à plaindre ; j'en aurai grand soin. Nous nous rendîmes chez nous ; et je mis toute ma petite intelligence à la torture pour trouver le moyen de passer la nuit avec celui qui s'enr endait si digne à mes yeux.

De quoi l'amour n'est-il pas capable ? Il donne aux femmes , outre la ruse , la force d'esprit. A l'instant , je pris des tenailles , un marteau ; je descelle un barreau de ma croisée donnant sur le jardin , et avec une corde que j'attachai à un arbre près du mur ,

mur ; je pouvais faciliter à mon amant de l'escalader , et par l'ouverture de mon barreau , il pouvait pénétrer dans ma chambre à la faveur de la nuit , sans être aperçu. Ce projet conçu , je fus trouver les pauvres (1), et m'approchant du plus infortuné , en apparence , je lui remis un petit billet conçu en ces termes :

« Comment te peindre ma reconnais-
 « sance , Dieu de mon ame ! elle égale
 « seule mon amour ; ce soir je t'en donne-
 « rai des preuves incontestables : trouve-
 « toi à minuit au pied du mur du jardin ,
 « près un gros prunier , une corde t'aide-
 « ra à le franchir , et l'ouverture d'un de
 « mes barreaux te facilitera l'entrée de ma
 « chambre. Viens , viens.... Suzanne pour
 « la vie est à toi..... »

J'aurais voulu pouvoir précipiter la course du soleil ; je comptais toutes les heures , jusqu'à ce que la nuit eût enveloppé toute

(1) Qui mangeaient la soupe vis-à-vis la porte de la cuisine sur une table de pierre.

la nature. Elle était belle et calme. Chaque feuillage qui était agité par le zéphir me présentait mon amant. Il parut enfin : nous rentrâmes ensemble dans ma petite chambre bien fermée en dedans : nous étions oubliés de l'univers , que nous oubliâmes bientôt aussi.

Délicieux instans , où l'on cesse de sentir dans l'ivresse du parfait bonheur ! Qu'il serait doux de ne pouvoir vous survivre !... Mais, épuisés de bonheur , le sommeil vint s'emparer de notre existence. Le soleil nous surprit encore dans les bras l'un de l'autre... que devenir en pareil cas ? il fallait attendre la nuit suivante pour pouvoir sortir sans être vu de la maison. Je pris le parti d'ôter des planches qui étaient dans une armoire de garde-robe , et d'y enfermer mon amant. Pour comble de malheur , il plut presque toute la journée ; ce qui empêcha mon père de chasser et le retint à la maison. Je me pourvus de vivre pour mon prisonnier ; et comme j'avais les clefs de la cave , je ne manquai pas de lui donner du meilleur vin. La nuit nous ramena

tous les charmes de l'amour; mais nous eûmes soin de ne pas nous oublier comme la veille.

A quatre heures du matin, je conduisis mon cher prisonnier à l'arbre; nous rattachâmes la corde pour lui faciliter la descente du mur. Après les plus tendres protestations et la promesse d'être le samedi suivant à minuit au pied du même arbre, où je devais y rattacher la précieuse corde, nous nous séparâmes tristement. Mais comme je remontais à ma fenêtre, ayant aperçu le jardinier qui entrait dans le jardin, mon embarras fut extrême. S'il m'avait vue, je devais tâcher de le gagner; mais s'il ne m'avait pas vue, quelle imprudence de lui donner ma confiance! Je balançai long-tems dans cette embarrassante irrésolution, lorsque mon père me tira de mes réflexions, en me disant: « Mademoi-
» selle, il se passe ici des choses étranges;
» craignez ma vengeance. » Je fis l'igno-
rante; mais mon barreau, quoique remis,
et artistement caché avec des feuilles de
vignes, ne dévoilait que trop mon secret.

Le jardinier avait été trouver mon père, et lui avait dit : « J'ai labouré et semé hier » après l'orage une planche de carottes , et » ce matin des pas d'homme et des petits » pieds de femme avaient abîmé tout mon » travail ; et mademoiselle rentrait chez » elle par la croisée lorsque je suis entré » dans le jardin à quatre heures du matin ; » sûrement qu'elle aura fait peur aux vo- » leurs , et qu'elle les aura poursuivis.... » A peine mon père pût-il s'empêcher d'éclater devant ce bonhomme , qui ne voyait en mon action qu'un acte de bravoure.

Sur-le-champ , mon père fit très-solide-
ment resceller le barreau de ma croisée ,
et m'enferma dans ma chambre. Désespé-
rée , je m'abandonnai aux larmes... Amour !
si tes plaisirs sont délicieux , que tes peines
sont cruelles ! Le soir , mon père me fit
coucher avec ma mère , et lui occupa mon
lit , ayant près de lui son fusil chargé à
deux coups pour tirer sur le premier qui
se présenterait. Je ne craignais rien pour
celui que j'aimais jusqu'au samedi suivant ;
et jusques-là j'espérais trouver quelque

moyen de lui faire éviter le danger dont il était menacé.

Comme une treille de vigne environnait ma croisée, les rats y séjournaient, et par conséquent les chats venaient leur y faire la guerre. Un de ces animaux se présenta, le bruit qu'il fit mit la puce à l'oreille de mon père, qui ajusta si juste dans sa colère, que le malheureux chat en fut la victime; puis, rougissant autant de sa méprise qu'en proie à la rage, il vint brusquement m'arracher des côtés de ma mère, et me chassa dans ma chambre.

Déjà trois jours s'étaient écoulés sans que je recouvrisse ma liberté. Oh! combien je desirais et craignais le samedi. Mon frère, qui était mon seul confident, était malade au lit; ainsi, je ne pouvais dépêcher personne pour prévenir M. Q..... de cet accident.

La nuit tant redoutée et désirée en même-tems arriva; je la passai à ma croisée, et je ne vis personne. Était-il venu

au rendez-vous ? lui était-il arrivé quelque fâcheuse aventure ? Mes allarmes ne pouvoient se décrire. J'espérais que le Dimanche, à l'église, il trouverait le moyen de me faire parvenir de ses nouvelles ; mais mon père prononça que je ne sortirais point de ma chambre. Enfin, vers le soir, heureusement il y eut un violent orage qui semblait devoir causer la dissolution de toute la terre ; et mon père extrêmement peureux du tonnère, courut se cacher dans l'endroit le plus hermétiquement fermé de sa maison. Moi, je profitai habilement de sa peur pour m'échapper de ma chambre pour visiter une chèvre que j'aimais beaucoup et que je n'avais pas vu depuis ma captivité. Je trouvai le berger qui lui donnait à manger (1). J'étais aimée de tous les domestiques de mon père, le vieux berger me dit : « Mademoiselle, » il y a bien long-tems que je n'ai eu le » plaisir de vous voir. Comme vous êtes » changée ! Est-ce que vous avez du cha-

(1) Il est bon de savoir que mon père faisait valoir son bien lui-même.

» grin? Mon Dieu, notre jolie demoiselle!
» savez-vous que vous voilà bientôt bonne
» à marier? et M. G.... doit avoir bien des
» coups de chapeaux? »

Née naturellement confiante, ce besoin extrême de m'épancher eut bientôt mis à même le berger de lire dans mon ame naïve. Après quelques aveux tacites, il me parla à peu-près ainsi :

« Je suis au fait; j'ai vu roder cette nuit (son parc était près du mur du jardin), un beau monsieur; j'ai cru qu'il était égaré: j'allais pour lui indiquer son chemin, mais sitôt qu'il me vit venir directement à lui, il s'éloigna à toutes jambes. Hélas! que n'a-t-il su que je pouvais lui être utile et à notre chère demoiselle. — Quoi! Berger, vous pourriez... oh! tout ce que je puis posséder est à vous. — Trop généreuse demoiselle, je ne demande rien: le plaisir de vous obliger me rendrait bien aise; mais il me faudrait découvrir le bien et le mal de tout cela. Sans moi, vous ne serez jamais madame Q.....: vous ne pouvez

cependant être autre..... Tenez, ce soir, mettez cette poudre dans le gobelet de votre papa, cela lui procurera des petites colliques non dangereuses; et au moment où l'on se donnera du mouvement pour lui procurer des secours, vous profiterez des portes ouvertes pour venir me trouver à ma cabanne; par ce petit sentier, vous y arriverez tout droit. Nous prendrons des mesures certaines, et avant un mois, vous serez madame Q..... » Cette idée me transporta de joie, et eût-il fallu me donner à Lucifer pour être à M. Q....., je l'aurais fait. (Il est vrai que c'était la même chose; la suite de ces mémoires ne le prouvera que trop.

Quérlette

Avec combien d'impatience j'attendais la nuit! Je glissai, sans remords, la poudre dans le verre de mon père; et rentrée dans ma chambre, j'en attendais impatiemment les effets. Enfin, ma mère m'appelle pour l'aider à administrer des secours à mon père. J'étais douloureusement pénétrée de cet accident, je n'eus pas recommencé s'il eût été à faire; mais, impudemment, je
l'attribuai

Y'attribuai à une sallade qu'il avait mangé, et allai même jusqu'à feindre de me ressentir aussi des douleurs ; mais naturellement elles devaient être moins vives, puisque j'en avais beaucoup moins mangé. Ces douleurs ne durèrent point long-tems, un profond sommeil leur succéda. Je profitai habilement du tumulte, puis du calme profond, pour m'emparer d'une clef de la porte de derrière du jardin ; je gagnai le sentier et atteignis la cabanne du berger septuagénaire. Ce bonhomme parut joyeux de me voir et me parla ainsi :

« Mademoiselle, je suis un brave vieillard, je ne dois pas vous induire en erreur. Donnez-moi votre main gauche. » L'ayant examinée, il regarda la lune, prononça quelques paroles inintelligibles et me dit :
 « Aurez-vous le courage d'être la femme de M. Q....., votre bonheur sera suprême, mais il sera court, trois ans seulement, et encore accompagnés de mille traverses. Vous lui donnerez un enfant ; après quoi, malgré lui et malgré vous, vous vous séparerez de lui à jamais (notez que ceci est

arrivé à la lettre). Vous passerez dans les bras d'un autre , d'un autre , puis encore d'un autre. Enfin , vous aimerez après votre mari deux autres hommes avec la même passion.

« Victime de ces passions , le torrent vous emportera ; vous ne saurez plus où vous arrêter , et vous serez pendant dix ans extrêmement malheureuse. L'amour encore , cependant , vous donnera quelquefois des consolations ; mais séparée de votre enfant , de votre mari , brouillée avec votre famille , que de fois vous maudirez le jour que vous souhaitez avec tant d'ardeur.... Voulez-vous encore , mademoiselle , que votre amant soit votre époux ? — Oui , oui. Que je sois encore un seul jour heureuse ! — Eh bien ! ne me faites donc jamais de reproches : d'ailleurs , je serai mort il y aura long tems. En conséquence , procurez-vous de l'urine de votre père , et mettez cette jarretière tremper dedans pendant neuf jours ; remettez-en tous les jours de la nouvelle , ensuite rapportez-la moi , et je répons de tout. »

Je quitte le berger, bien satisfaite; je pris des arrangemens pour le voir tous les jours dans la bergerie; je ne pensais qu'au bonheur de posséder mon cher Q..... Tous les malheurs qui devaient suivre cette union disparaissaient de ma mémoire. Le moment seul me séduisait. Vous savez que ma devise est de *jouir du bonheur de l'instant*; celui qui fuit n'est plus en notre pouvoir, et manquer à jouir, c'est abuser de la vie.

C H A P I T R E V I.*Mon mariage.*

ENCORE une lacune de dix jours, pendant lesquels j'ai eu bien des aventures. Est-on l'enfant des circonstances impunément ? Deux hommes honnêtes, et pour lesquels j'éprouve du goût. (Cela ne doit pas vous étonner, mon amie, car sûrement j'étais, au moment où je sortis du néant, destinée pour l'existence que j'ai ; par conséquent je reçus un cœur, une ame exprès pour cela. Oui, mon amie, j'ai tant de propension à l'amour, que je puis aimer plusieurs individus à-la-fois, sans que l'un puisse se ressentir du sentiment que je porte à l'autre ; je classe chacun selon son mérite, et je lui rends amplement la justice qui lui est due, au point, que lors même que ce n'est pas tout-à-fait le tendre amour qui me plonge dans les bras d'un nouvel adorateur, pour peu qu'il soit favorisé de ce Dieu, je suis d'une constitution

assez heureuse pour lui en faire goûter, et en ressentir moi-même le charme).

Deux nouveaux adorateurs donc se trouvent encore en lice. Une tournure aimable, un air sentimental, de la délicatesse, des procédés utiles ; en un mot, le mode, les amis du dernier mieux avec mon cœur, et nous sommes très-contens les uns des autres.

Mais je vous entends, chère amie ; déjà vous dites, parmi ces originalités, que devient donc le très-idolâtré de S.-J...? cet amant par excellence. Je vous réponds : il a eu son tour ; les facultés de mon cœur sont si étendues !.....

Je vais vous conter tout au long l'anecdote qui concerne cet objet chéri de mon cœur. Je fus quinze jours sans le voir ; car il ne se gêne pas plus avec moi, que moi avec lui ; c'est peut-être ce qui fait que, malgré les petites fredaines réciproques, nous nous trouvons toujours nouvellement délicieux lorsque nous nous retrouvons.

Cependant quinze jours étaient le terme le plus long qui nous fût encore arrivé , et déjà j'avais assez de philosophie pour oublier celui que je croyais qui m'avait tracé la route. Et pour cela , me promenant hier soir avec un très-joli jeune homme qui sollicitait la survivance de l'amant par excellence , j'en étais déjà à l'examen des qualités requises pour lui mériter ce délectable poste.

Je me promenois , dis-je , dans une allée charmante et la plus couverte du jardin du P. R... lorsque mon infidèle m'aperçut dans une parure nouvelle et accompagnée d'un galant qui s'efforçait de me persuader de sa tendre flamme. Tout-à-coup son cœur, ému par ce tableau, voulut essayer son empire sur moi : le jour presque éteint lui facilita l'occasion de passer tout près de moi sans que mon enthousiasmé nouveau s'en aperçut ; il me jeta une rose dans le sein , et un serrement de main significatif me rendit bientôt toute ma tendresse pour lui.

Je ne cherchai plus alors à dissimuler

le sentiment que j'éprouvais , au contraire, m'y livrant , je voulus lui donner une nouvelle preuve de mon affection. Me retournant vers le jeune déclamateur : « Monsieur, lui dis-je , j'attendais quelqu'un ici , le voici , trouvez bon que je vous quitte pour me rendre à ma destination. » Je lui fis un profond salut et m'éclipsai. Le jeune homme resta stupéfait, et ne put répondre une parole. Je m'élançai vers mon amant qui , pour ne pas perdre le fruit d'un tel triomphe, voulut me mener chez lui. Je lui reprochai son silence depuis quinze jours : de nouvelles protestations d'amour lui rendirent bientôt son empire sur un cœur qui ne pouvait rien refuser au sien. Je lui demandai seulement un quart-d'heure pour me dégager d'un souper , et je promis d'être jusqu'au lendemain toute à lui.

Je fus porter un billet dans la maison où j'étais attendue à souper ; je prétextai ne pouvoir m'y rendre pour une affaire indispensable , et je rejoignis le très-cher qui m'attendait. Cheminant avec lui , nous

gagnâmes les boulevards que la lune éclairait du jour mystérieux le plus agréable.

La nature était calme ; les lumières des réverbères épars : tout le monde regagnait rapidement ses foyers ; car il était onze heures du soir. Bientôt nous fûmes seuls, et tellement livrés à de délicieuses pensées, que tenant nos bras étroitement unis, nous éprouvions une sensation trop vive pour pouvoir l'exprimer par les paroles : nous gardions le plus profond silence, qu'interrompaient quelquefois des soupirs, seuls interprètes de nos tendres cœurs. Momens délicieux ! divine extase ! vous êtes tout ! la jouissance n'est plus rien.

Minuit qui sonna nous rappella aux pensées matérielles. Il est tems de rentrer, me dit mon amant : puis ajoutant, me pardonneras-tu ma supercherie, ma tendre amie, prenant sur mes lèvres, avec sa charmante bouche, un de ces baisers qui brûlent l'ame?... Mon amie, pardonne, me dit-il, je n'ai point mon appartement : une parente, arrivée hier à Paris, y demeure,
et

doit l'occuper quinze jours. Ma mère exige que je lui cédaſſe pour ce tems , et m'a mis dans ſon anti-chambre un lit de ſangle. Seras-tu aſſez bonne pour partager avec ton amant un lit aſſi peu commode et ſi voiſin des auteurs de mes jours ? Dis , mon ange , me donneras-tu cette preuve de ton amour ?.... Qu'avais-je à répondre ? Il était minuit , on ne m'attendait plus chez moi , j'étais à ſa porte : le plaisir circulait déjà dans toutes mes veines , un commentaire eût été inutile. Un baiser ſur cette bouche par laquelle je venais d'être tellement électriſée , fut toute ma réponse. Il fit reconnaître ſa voix à ſon portier ; puis , me tenant étroitement , nous montâmes d'un pas mal aſſuré juſqu'à ſa demeure : il ouvrit , ſes parens n'étaient pas encore couchés. Je fus obligée de me cacher derrière un paravent , tandis que ſa mère , qui rentra la première , tout en le grondant d'être revenu ſi tard , l'obligeait de manger un pot de crème et une compote. La parente qui occupait ſon appartement qui était ſur le même pallier , après avoir ſouper avec ſes père et mère , paſſa

par l'anti-chambre où j'étais tapis derrière le paravent, qu'elle eût renversé (car elle était jeune et plus étourdie encore), si je ne l'avais pas soutenu. Enfin, elle gagna la porte et sortit à ma grande satisfaction. Mon amant fit assez bonne contenance pendant toute cette pénible scène.

Il rentra dans la chambre de son père, où il fallut encore soutenir un quart-d'heure de questions sur son retard. J'étais témoin auriculaire de toute cette conversation. Enfin, il embrassa ses père et mère, leur souhaita une bonne nuit, et fermant leur porte sur lui, il vint me délivrer de ma prison.

Nous entrâmes deux dans un lit tout au plus assez grand pour un. Que les plaisirs amenés de cette sorte sont charmans ! Que ces petits obstacles à vaincre sont piquans ! Quelle nuit délicieuse nous passâmes !..... Abandonnés tour-à-tour au précieux silence de l'amour, et à ses délicieuses expressions, nous étions alors heureux, contents, et par conséquent gais ; mais lorsque

l'on ne peut pas rire, c'est l'instant où on en a le plus envie. Je souffrais extrêmement de cette contrainte, et peut-être me serais-je trahie, si tout-à-coup le père de mon amant, ouvrant la porte de sa chambre qui donnait dans la pièce où nous étions, ne m'eût fait passer de la joie à la crainte. Je faillis m'étouffer dans les draps et sous le corps de mon amant que j'appé-
santis sur moi pour me masquer : le paravent nous fut encore d'un grand secours.

Enfin, figurez-vous, mon amie, moi presque morte de peur, mon amant étendu sur moi, la tête hors du lit, prêt à faire bonne contenance, et son vieux père une lampe de nuit à la main, en robe de chambre, marchant courbé et traversant à petits pas silencieusement la pièce où était son fils (qu'il craignait d'éveiller), pour se rendre dans l'anti-chambre où étaient des lieux à l'anglaise. Après une demi-heure de séance, il rentre aussi mystérieusement dans sa chambre, et nous en fûmes quittes pour la peur.

Fatigués par les délices de l'amour, Morphée absorba tout notre être. Cependant des songes m'ayant plusieurs fois fait paraître la mère de mon amant qui avait découvert le pot-aux-roses, cela agita mon sommeil, et je m'éveillai la première; il était grand jour. Si la nuit, en pareil cas, diminue toutes les craintes, en récompense, le jour les double. Je me levai et m'habillai en diligence; j'éveillai aussi mon amant, et je le priai de me faire sortir de sa maison: il mit une redingotte, et faisant semblant d'aller lui-même aux lieux à l'anglaise, il ouvrit toutes les portes, et me conduisant au bas de l'escalier, il demanda le cordon au portier: m'ayant mis dans la rue, il rentra bien vite pour que sa disparution ne fût pas sensible.

Je traversai rapidement les boulevards et les rues pour me rendre chez moi; j'habitais un quartier opposé à celui de mon amant; et quoiqu'il fit grand jour, ma porte n'était pas encore ouverte. Enfin, je gagnai mon appartement et me mit au lit. Bientôt Morphée m'enveloppa de ses

pavo
et m
midi
ou n
ma n

Je
blem
porte
Celu
cœur
léans
mais
Elise
le trè
n'en
le ch
d'aill
se ave
Ma co
de la
ne fu
Horte
passio
qui m
femme

pavots et répara mes délicieuses fatigues et mes terreurs paniques. Je m'éveillai à midi bien contente de moi; car, mon amie, on n'est heureux qu'en en faisant! c'est ma morale.

Je viens d'être interrompue bien agréablement; c'est l'ami de M. R..... qui m'apporte une lettre charmante de ce dernier. Celui-ci est encore un ami chéri de mon cœur: une indisposition l'a retenu à Orléans plus long-tems qu'il ne comptait; mais bientôt il doit arriver près de son Elise; et quoique je fusse hier Arsene avec le très-aimable et très-aimé de S. J...., je n'en serai pas moins demain Elise avec le charmant et bon de R.... Vous savez, d'ailleurs, que je redeviens souvent Hortense avec le bon par excellence Mylord P..... Ma conduite avec celui-ci peut se nommer de la constance; car depuis quatre ans, je ne fus pas une semaine sans être sa tendre Hortense; et de son côté, on n'a pas une passion plus vive, et même plus fidèle; ce qui me fait dire que pour le bonheur d'une femme tant soit peu galante, il faut un

Anglais à son char ; car celui-là est toujours *le quotidien*. Si elle pouvait réunir un Allemand au déjeuner, un Anglais pour le dîner, et un Français pour le souper, cela s'appellerait tirer fructueusement et agréablement parti de la vie.

Mais il est bientôt tems de m'appercevoir que si je me laisse ainsi aller à des épisodes, je ne parviendrai jamais à vous faire cotoyer la route qui, sans m'en douter, m'a mené si loin.

Brusquement je retourne où je vous ai laissée, au tems où j'ignorais jusqu'au nom de philosophie, où avec tous les charmes de l'amour et la candeur de l'innocence, j'entrai dans la couche nuptiale.

Ayant suivi bien soigneusement les conseils du pasteur, je lui remis au bout des neuf jours la jarretière en question ; il n'y en avait plus que quinze jusqu'aux six semaines du délai fixé jusqu'à l'époque de mon hymen. Enfin, ce moment tant craint et tant désiré arriva : j'obtins de mon père

la permission d'écrire à M. Q..... de venir légitimer notre constante passion. Il arriva sur les ailes de l'amour. C'est encore ici où les expressions me manquent....

La célébration du mariage se fit à bas bruit : quelques principaux parens , tant du côté de mon époux que du mien y assistèrent. Jamais je ne fus si jolie que ce jour-là , tant il est vrai que le plaisir embellit tout. Quant à mon époux , il était de la beauté la plus majestueuse. La petite fête fut gaie ; mais la gaieté ne fut pas générale. Les deux héros de la fête avaient seuls l'air d'être bien satisfaits. La nuit succéda à ce jour tant souhaité. Cette nuit fut agréablement douce ; mais loin d'être aussi délicieuse que celles que nous avions passées précédemment ensemble , celle-ci se sentait déjà de l'influence du sacrement.

O faiblesse de l'humanité ! légitimer une passion , c'est l'éteindre ! ô mon époux ! que ne restais-tu mon amant ! tu le serais encore ; et ta maîtresse , ta tendre Suzanne aurait encore à tes yeux ces charmes dé-

lectables que tu méconnus sitôt qu'ils t'appartinrent !

Nous passâmes quatre jours dans la maison paternelle, puis, nous arrivâmes à S.... ville capitale de la province qu'habitait mon mari ; il y tenait un état brillant dans la magistrature. Une indisposition empêcha ma mère de nous accompagner. Mon frère était aussi malade, et mon père regrettant déjà son consentement extorqué, on me laissa partir seule : pour moi, j'étais avec le seul être que j'aimais, ainsi je me trouvais heureuse. Seule avec mon époux dans sa voiture, je lui prodiguai des caresses que déjà à peine il daignait me rendre.

Pendant toute la route, il fut dans un noir assoupissement, et je commençais à verser des larmes bien amères au moment où nous touchions aux portes de la ville : Le bruit tirant mon mari de sa léthargie, il me regarde. « Tu pleures, ma Suzanne, » me dit-il en essuyant mes larmes d'un « baiser que je lui rendis avec le plus grand

grand transport ? De la gaieté, mon enfant, te voilà rendue chez toi. Que le plaisir anime ce joli minois pour recevoir les complimens qui t'attendent.

La voiture s'arrête devant une petite maison où régnait le goût et l'élégance. Une vieille gouvernante et un domestique vinrent nous recevoir, et plusieurs voisins, que la curiosité attira près de notre voiture, s'empressèrent de me complimenter. Heureusement il était un peu tard, et au mois de novembre : déjà il ne faisait pas chaud ; nous entrâmes dans un salon où un bon feu nous attendait. Plusieurs amis de mon mari arrivèrent, et chacun s'empressa de me dire de jolies choses. De ce nombre était un jeune abbé d'un assez mauvais ton, mais d'une figure et d'une tournure charmante.

Mon mari prenant l'abbé par la main, me dit : « Madame, voici monsieur le cha-
 « noine, mon meilleur ami, que je vous
 « présente ; ayez des bontés pour lui, il
 « est mon substitut. » Je rougis et répondis



par une inclination à M. l'abbé, qui me baisa la main fort tendrement, et m'en demanda pardon, avec la permission à mon mari, dont, dit-il, il enviait le bonheur de posséder une aussi charmante créature : ajoutant que, comme il était notre voisin et ambitionnait d'être notre meilleur ami, il voulait être le premier à fêter les nouveaux époux ; qu'il avait ordonné chez lui un joli souper auquel il me priait de lui faire l'honneur d'assister.

Je regardai mon mari, qui répondit que si je ne me trouvais pas trop fatiguée, il serait enchanté de commencer tout de suite par me dépayser (à cette époque, je ne sentais pas encore toute la conséquence de cette expression triviale). Je demandai le tems de faire un bout de toilette, après quoi nous nous rendrions chez l'abbé à dix heures pour souper. Les jeunes personnes aiment la toilette, mon mari le savait, et il n'avait rien négligé pour me plaire de ce côté, et aussi sans doute dans la vue que la parure ajoutant quelques charmes à ceux dont j'avais été douée par la nature,

cela lui attirerait quelques félicitations sur son choix.

Ma femme-de-chambre adroite donna à mes cheveux la plus agréable tournure, et un chapeau négligemment posé donna à ma petite figure un air agaçant dont je fus très-satisfaite. Quelle est la femme de quinze ans qui n'est pas un peu coquette ? Le contentement de ma petite personne me rendit bientôt toute ma gaieté, et on me trouva très-aimable au souper de M. l'abbé : au surplus, je ne pouvais point avoir de rivale, car il n'y avait pas une femme : les mets étaient excellens ; les bons vins n'y furent point ménagés ; le plaisir animait les discours, et on se quitta à une heure du matin contents les uns des autres. Mon mari et moi revînmes chez nous. Ma femme-de-chambre me mit au lit : mon époux ne tarda pas à m'y suivre.

Il faut avouer que l'intempérance, lorsqu'elle n'est pas portée à l'excès, donne des moyens physiques : mon époux était ardent, j'étais tendre (il faut qu'ici je

vous prévienne que nonobstant tous les larcins à l'amour, j'avais encore ma fleur virginale). Maintenant, lui dis-je, que je suis ta femme, je veux te rendre père..... Pour tenir un pareil langage, il ne fallait rien moins que le souper bachique que nous venions de faire, et l'imagination allumée par les propos lestes que ces messieurs avaient tenus; que je n'avais, à la vérité, devinés que par leurs éclats de rire; car ils avaient souvent parlé en latin et en anglais (de ces derniers, il y en avait deux à notre souper): ainsi mes oreilles chastes n'avaient pu être offensées. Mon innocence villageoise n'avait point eu à rougir. Il ne fallait peut-être, dis-je, rien moins que toutes ces provocations, pour mettre mon époux dans la possibilité de consommer notre hymen (car ayant vécu plusieurs années à la cour avec la Messaline marquise de M****, il était passablement usé; mais mon ignorance là-dessus m'avait donné une pleine sécurité.

Mon père, dans les motifs qu'il m'alléguait pour s'opposer à mon mariage, m'a-

vait bien dit que mon mari était usé ; mais mon imagination n'avait jamais pu me peindre ce que c'était qu'un homme usé.... Je le voyais jeune , frais , d'une charmante figure ; et lorsque je le possédais clandestinement , la crainte de devenir mère , et ma pudeur , m'empêchaient de m'y livrer entièrement. N'étais-je pas déjà trop heureuse de ce tendre abandon ?.... D'ailleurs , on ne peut juger que par comparaison.

Ce ne fut donc que le huitième jour de notre hymen que , libres chez nous , et à la suite d'un souper , mon époux me rendit totalement sa femme , et que je perdis réellement ce que je croyais , dans mon innocent délire , qu'il m'avait déjà ravi (sans doute que ce souper avait été arrangé de concert avec ses amis). Si ce moment est délectable , aussi est-il bien cruel ! Ses amis qui s'en doutaient , et qui savaient que notre appartement à coucher était sur la rue , se tinrent sous les croisées , et sonnèrent assez fortement à ma porte pour m'apprendre qu'ils étaient les complices

confidens de mon vainqueur. Enfin , cette scène douloureuse fit bientôt place à une plus délicate , et du moment que je cessai d'être vierge , je devins mère. Si mon affection pour mon époux n'avait point été au comble dans cet instant, elle y serait arrivée.

Le matin , à onze heures , ses amis vinrent nous féliciter , et ma belle-sœur vint aussi demander si j'étais visible (sœur aînée de mon mari qui , depuis quelque tems , tenait le premier rang dans la ville). Elle venait nous engager à dîner chez elle ; et ce repas fut une nôce , puisque les principaux habitans de la ville y étaient invités.

Mon époux accepta. De ce moment jusqu'à deux heures que nous fûmes dîner , je n'eus pas trop de tems , avec mon adroite femme-de-chambre , pour réparer les fatigues de la nuit : il fallut user de toute la tactique de la toilette pour paraître au grand jour et en cérémonie : en un mot , en mariée.

Mais quelle différence de ce dîner au

souper de la veille ! Dans celui-ci régnait la plus grande étiquette ; l'assemblée était nombreuse en hommes et en femmes, tous de la dernière élégance : tout était compensé, mais rien de gai. Madame V...., ma belle-sœur et maîtresse de la maison, était une grande et belle femme ; ses traits mâles inspiraient du respect ; elle faisait les honneurs de sa maison avec beaucoup de dignité : son port majestueux en imposait. Son mari était un petit homme taquin, despote. On parla peu, on mangea beaucoup, et l'on but encore mieux. Au dessert, le maître de la maison, âgé d'environ cinquante-cinq ans, fit succéder au sérieux glaçant qu'il avait eu pendant tout le dîner, un ton de polissonnerie assez gasé. Comme j'étais la plus jeune, et en quelque sorte l'objet de la fête, je fus souvent son plastron ; ce qui me déconcerta beaucoup, car je ne savais que rougir.

Ce fatigant dîner finit à six heures du soir ; on passa dans un riche salon, et chacun placé à une table de jeu, on forma six parties de Reversy. Comme je ne jouai

pas, je restai seule auprès du feu. Ciel ! que j'étais ennuyée ! que je regrettais mon village !.... que j'aimais bien mieux la maison de l'abbé que celle-ci.

Mon mari ne jouait pas, mais il était passé dans le cabinet de son beau-frère, où des affaires les retenaient : quand ils revinrent, je dis tout bas à mon mari que je m'ennuyais à mourir ; il me répondit flegmatiquement que je n'avais pas besoin de le dire ; que ma figure l'annonçait assez ; que j'étais un enfant ; qu'il fallait bien que je m'accoutumasse au grand monde. Mon beau-frère vint me dire quelques colibets cruds qui ne firent qu'ajouter à mon ennui.

Une table de jeu finit, une grande dame sèche vint se mettre près de moi, et me dit que mon pouffe (1) était d'un bien joli goût ; que ma robe était charmante ; que mes fleurs étaient infiniment fraîches : elle me demanda aussi qui m'avait habillée, et trouva que ma robe était d'un goût nou-

(1) Bonnet à la mode de ce tems-là.

veau : son cavalier, vieux septuagénaire, me dit que mes cheveux étaient charmans ; que j'avais les plus beaux yeux du monde, etc. etc. etc. : à tout cela, je ne savais que rougir ; je ne fus de ma vie si bête : j'en étais aux vapeurs et aux larmes, lorsque tout le monde se leva. Je rentrai chez moi fort triste ; je pleurai en me déshabillant de mon ineptie.

A mon arrivée, ma femme-de-chambre me dit que M. l'abbé R... était venu deux fois pour savoir de mes nouvelles ; qu'il disait toute sorte de bien de moi ; entr'autres choses, que M. Q..... était bien heureux d'avoir une aussi charmante femme. Hélas ! dis-je en moi-même, s'il eût passé la journée avec moi aujourd'hui, combien il me trouverait sotte. J'étais plongée encore dans ces réflexions, quand mon mari entra brusquement chez moi, suivi de l'abbé en question, à qui il avait conté la scène de la soirée, et rit avec lui de mon embarras et de mon peu d'usage : ils ne cessèrent leur plaisanterie qu'après avoir joui du cruel plaisir de m'en voir pleurer

à chaudes larmes. A onze heures sonnées, l'abbé se retira : je pris un verre d'orgeat, et me couchai fort triste et bien mécontente d'habiter une ville où je me trouvais si bête.

Je fis, dans la nuit, le projet de ne sortir de chez moi que pour aller chez l'abbé, et ma belle-sœur, mais lorsqu'elle serait seule. La nuit fut calme entre mon époux et moi. Le matin, il se leva pour vacquer à ses affaires, et moi je pris connaissance de mon petit ménage que je n'avais pas encore examiné.

A dîner, mon mari me dit qu'il fallait que je me dispose à me parer, et puis à monter en voiture avec sa sœur et son beau-frère pour faire des visites dans toute la ville ; que cela durerait quatre à cinq jours, et qu'ensuite je me parerais pendant autant de tems, et garderais mon salon pour recevoir les visites que j'aurais faites.

Il fallut donc me soumettre à douze

jour
mon
pati
visit
jour
et r
nage
voisi
com
était
d'usa
nous
de jo
étran
liés e
rence
prit,
honn

No
deux
tite fe
mère
contr
Notre
beauc

jours bien ennuyeux , pendant lesquels mon mari et moi nous eûmes bien des impatiences et des altercations. Enfin , ces visites de nôces passées , ou pendant huit jours je fus traînée par-tout , je respirai et restai tranquille dans mon petit ménage. J'avais fait connaissance avec une voisine de haut rang , par son mari ; mais , comme moi , élevée à la campagne , elle était au moins aussi gauche : notre peu d'usage nous rendit chère l'une à l'autre : nous étions du même âge et mariées à peu de jours près l'un de l'autre. Nous étions étrangères toutes deux : nos maris étaient liés et aussi du même âge , à cette différence , que le mien avait infiniment d'esprit , et que celui de mon amie était un homme très-ordinaire.

Nous commençons à devenir toutes deux grosses. Madame C...., excellente petite femme , avec son beau-père et sa belle-mère , desquels elle éprouvait les mêmes contraintes que moi chez ma belle-sœur. Notre voisinage et nos goûts nous lièrent beaucoup ; et nous étions heureuses sitôt

que nous pouvions être ensemble. L'abbé R..... était notre joujou : nous passâmes assez tranquillement le reste de la mauvaise saison. L'abbé nous avait appris le Réversy et le Piquet pour , au moins , n'être pas si sottes lorsque nous serions réciproquement chez nos parens. Quelques bals , quelques spectacles , achevèrent de nous faire passer assez agréablement cet hiver.

Ou
aujo
mon
mon
dem
nièr
men
allé
et c
chez
il fr
rend
petit
mais
affai
ce d
bien
barr
deux
V

C H A P I T R E V I I .

Episode.

OUI, mon aimable amie, c'est encore aujourd'hui un de ces jeudis fortunés pour mon cœur, où celui que vous nommiez mon amant par excellence, est venu me demander à déjeuner. Depuis cette dernière nuit que nous passâmes si agréablement et si incommodément aussi, il était allé à la campagne : il arriva hier au soir, et ce matin, il vint de fort bonne heure chez moi ; j'étais Hortense au moment où il frappa à ma porte, et bientôt il m'a rendue Arsene. Mon excellent ami, le petit Anglais, avait passé la nuit chez moi ; mais sachant que le marquis y venait pour affaires, il y mit beaucoup d'honnêteté : ce dernier y ajouta de la grace. Je fus bientôt remise du premier moment d'embarras que donne toujours la rencontre de deux rivaux qui se connaissent pour tels.

Vous savez que je suis très-étroitement

logée : la toilette de l'Anglais n'était pas encore finie quand le marquis entra. Cependant, comme tous deux ont de l'esprit et qu'ils m'aiment, ils rendirent ce petit incident le moins désagréable possible. La conversation prit, autant que cela était possible en pareil cas, une tournure agréable. L'Anglais était dans son tort ; car il était tard, et il savait que j'attendais le marquis. Si-tôt qu'il eut achevé de s'habiller, il nous salua, et je restai tête-à-tête avec le jeune marquis : obligée de sortir pour faire venir à déjeuner, je lui donnai à lire, pendant mon absence, l'anecdote de notre dernière nuit. Cette naïve peinture lui plut infiniment, et il exigea de moi que j'y misse son nom en toutes lettres, voulant absolument avoir un rôle principal dans mes aventures. Voici donc le nom de mon héros, puisqu'il l'exige.

Je crois, mon amie, vous avoir déjà mis dans la confidence que l'aimable M. de C... n'est autre chose que M. le marquis de Saint-Julien, amant d'Antoinette, ci-devant reine de France. Il m'a aussi promis

ses aventures , que j'ajouterai à la suite des miennes , si cet ouvrage se trouve un jour digne de l'impression. Sûrement les aventures d'un homme de qualité , jeune et beau , qui , dès l'âge de quinze ans , faisait les délices des femmes galantes de la cour , doit ajouter du piquant aux miennes : le plus étonnant encore , est que Saint-Julien et moi jettés dans le torrent , entraînés tous deux bien loin de notre première destination , nous nous soyons retrouvés , reconnus sans nous connaître , et su apprécier notre juste valeur. J'étais déjà dans la circulation , lorsque le jeune marquis me tomba sous la main : nos positions n'étaient pas relatives ; nous étions ruinés tous les deux : je l'observai à Saint-Julien ; mais le plaisir l'emporta , connaît-il quelques considérations?.... Cette liaison qui dure depuis six mois , est assez bien assortie pour plaire à tous les deux.

Me voilà donc encore entraînée loin de mon but , me direz-vous. Non , non , mon amie , je reviens. Je vous ai laissée à la fin du premier hiver de mon hyménée : vous

savez que je devenais grosse. Combien ma grossesse rendait cette position intéressante !.... Mon frère chéri vint me voir ; je lui fis connaître tous les détails de mon petit ménage : je n'y jouissais pas d'un bonheur suprême , mais il était doux et calme. Mon frère venait nous prévenir que M. B...., ami voisin de mon père , et parent de mon mari , voulait nous donner aussi un repas de noces , et que nous prissions nos arrangemens pour y aller passer les fêtes de Pâques : nous touchions déjà au printems (car Pâques était haut cette année-là). J'avais été cloîtrée l'hiver , il m'était donc salutaire d'aller habiter quelque tems la campagne : il m'était doux aussi de revoir ma famille : nous nous disposâmes au départ.

Nous nous rendîmes chez mon père : la réception fut assez froide. Le lendemain , toute la famille se rendit chez M. B.... : la compagnie fut nombreuse. M. B...., naturellement honnête et généreux , n'avait rien épargné pour rendre cette fête charmante. Toute la jeunesse des environs s'y trouvait ,

trouvait , entr'autres mademoiselle le C.....
 personne fort jolie et très-spirituelle. Mon
 mari la fit beaucoup danser , et eut pour
 elle infiniment d'attention ; ce qui ne me
 plut pas extrêmement , car je l'idolâtrai ,
 et j'eusse voulu qu'il n'eût des yeux que
 pour moi. A raison de ma grossesse nais-
 sante , il s'opposa à ce que je dansasse beau-
 coup. A l'âge que j'avais , c'était s'opposer
 à un grand plaisir. Je pris de l'humeur :
 un jeune homme vraiment aimable s'en
 apperçut et vint me consoler , en me di-
 sant , madame , si j'avais le bonheur d'être
 votre époux , je ne pourrais goûter d'autres
 plaisirs que ceux que vous prendriez ; mais
 ces maris !.... voyez , il est tout entier à
 mademoiselle le C..... Oh ! qu'il me laisse ,
 moi , m'occuper de sa charmante épouse ;
 puis , ce jeune homme ne me quitta plus
 de toute la journée ; et quoique j'aimasse
 la danse , je n'avais de plaisir à danser
 qu'avec lui.

Il m'apprit qu'il était un des voisins de
 mon père ; qu'il n'était revenu chez ses
 parens que depuis l'époque de mon ma-

riage : que ses voyages étant finis , il revenait pour penser à un établissement ; mais que la seule personne qui lui aurait convenu n'étant plus libre , il n'y penserait point de si-tôt ; il ajouta à cela un regard expressif , accompagné d'un baiser fort tendre sur ma main qu'il tenait : nous en rougîmes tous deux à l'instant. La contredanse finie , mon mari approcha de moi. Le jeune homme se leva déconcerté , et le reste de la journée , je fus très-mal à mon aise.

La sœur de la maîtresse de la maison , madame du A. M... , qui n'aimait pas beaucoup mon mari , ou peut-être qui l'aimait trop , se trouvant piquée de l'indifférence qu'il lui avait toujours témoignée , s'approcha malicieusement de moi , et me dit :

« Madame Q..... il est trop tard : pourquoi
 « fûtes-vous si pressée ? Voilà celui qu'il
 « vous fallait pour époux : son âge , sa char-
 « mante tournure , sa fortune , un cœur
 « tout neuf : ô combien vous auriez été
 « heureuse !... Voyez-vous déjà votre mari
 « qui en conte aux autres demoiselles ?

« le voilà déjà amoureux de mademoiselle
 « le C.... » Pour me tirer honorablement
 d'un pas aussi périlleux, il eût fallu toute
 l'expérience que j'ai aujourd'hui.

Je répondis que je n'avais pas l'avantage
 de connaître le jeune homme dont on me
 parlait, mais que je n'avais point de regret
 de mon mariage; que j'étais très-heureuse
 avec M. Q..... Le jeune homme en question
 qui vint m'inviter à danser, rompit ce dan-
 géreux entretien: je ne pus m'empêcher
 d'avoir l'air très-embarrassée tout le tems
 que dura la contre-danse. Le jeune homme
 s'en apperçut, et en augura favorablement
 au point, qu'à la suite de cette contre-
 danse, il me conduisit dans l'embrasure
 d'une croisée, où il me renouvela avec la
 plus grande véhémence sa déclaration.

J'écoutais ce jeune homme, toute trem-
 blante, et lui disais, il est trop tard, mon-
 sieur. Je voulais me retirer; il m'arrêta par
 la main, qu'il baisa de nouveau. Le rideau
 de la croisée se retournant, nous exposa
 aux regards de l'assemblée: mon père avait

• tout entendu, le jeune homme n'ayant pris garde qu'à éviter mon mari, qui, occupé à danser, était bien loin de penser à sa femme.

Vous savez que mon père est sévère; qu'il juge toujours les choses au pis: il me lança un regard foudroyant; alors je me hâtai de regagner le groupe de la société. On annonça que le souper était servi: chacun se mit à table pêle-mêle, sans observer le même ordre qu'au dîner; et comme mon mari ne quitta pas mademoiselle le C..., le jeune homme M. F. B.... vint se mettre à côté de moi, chanta très-agréablement et dit de jolies choses.

À une heure du matin, tous ceux qui ne couchaient pas s'en furent. M. F. B.... ayant dit qu'il restait; qu'il n'y avait point de fête sans lendemain, etc. etc. mon père, qui le suivait toujours de l'œil, et qui voulait être l'eunuque noir de mon mari, celui-ci ayant dit que comme il y avait beaucoup de monde, il s'en irait avec son beau-père; que n'étant pas éloigné, il revien-

draît au lever des dames qui resteraient. M. F. B.... applaudit à une aussi sage décision ; intérieurement , je n'en étais pas très-fâchée ; mais mon père , avec humeur , dit qu'il prétendait que je revinsse ; qu'il faisait un clair de lune superbe ; que je prendrais le cheval de maman ; que mon mari , mon frère et lui , m'escorteraient ; qu'il voulait que ce fût ainsi ; qu'il avait ses raisons pour cela. Mon mari , bien éloigné d'avoir la moindre jalousie , se joignait à M. F. B.... pour prouver à mon père qu'il était prudent que je restasse. Mon père prenant la main de mon mari , il lui dit : « M. Q..... je veux que votre femme revienne coucher chez moi avec vous : je le veux. »

Je me disposai donc à partir : je montai le cheval de maman : il y avait six mois que j'en avais perdu l'habitude. Il était ombrageux. Il avait fait une gelée blanche : je cheminais paisiblement à peu de distance de ces trois messieurs ; ma position , les évènements du jour , l'ordre précis de mon père , tout cela me roulait dans la tête

et me tenait presque absorbée, quand tout-à-coup mon cheval capricieux fit un écart et m'envoya à dix pas de lui tomber aux pieds de mon frère, qui fit un cri. Mon père et mon mari accoururent tous effrayés à mon secours. Mon mari rassuré voyant que je n'étais point blessée, ne le fut pas totalement sur ma grossesse. Je ne voulus pas remonter à cheval; j'atteignis à pied, appuyée sur le bras de mon frère, la maison paternelle.

Je ne fus pas plutôt au lit, que des violentes coliques et un long évanouissement me prirent: on envoya chercher un médecin qui dit que mon état ne devait pas inquiéter; mais que je ferais une fausse-couche. Effectivement, elle arriva vingt-quatre heures après beaucoup de douleurs. Mon mari parut très-affecté de cet accident, et moi, j'en fus cruellement affligée et très-courroucée contre mon père.

— Mon mari étant obligé, pour des affaires indispensables, de partir le lendemain pour se rendre à S....., je voulus, à mon

tour

S.....

cour

une

méde

Je

tre u

je vo

tout.

je fis

Après

prude

le sur

nesse

rendi

Nous

l'été,

nouve

de mo

mon

étions

Nou

dix li

venda

tour, partir aussi; d'ailleurs en arrivant à S.... j'étais chez moi, et à portée des secours de la faculté, puisque mon mari avait une sœur dont le mari était un des célèbres médecins de notre ville.

Je commençai par faire en cette rencontre un bon essai de mon tempéramment: je voulus de bonne heure l'accoutumer à tout..... Si-tôt que je fus arrivée chez moi, je fis venir le docteur D..... mon beau-frère. Après les exclamations de la plus folle imprudence, un régime me fut prescrit; je le suivis tant bien que mal; mais ma jeunesse et mon excellente constitution, me rendirent bientôt la plus brillante santé. Nous n'étions pas encore au milieu de l'été, que déjà tout était réparé, et que de nouveau, je portais dans mon sein le gage de mon fidèle et bien tendre amour pour mon époux; et, à la fortune près, nous étions extrêmement heureux.

Nous avions un vignoble près de C...., à dix lieues de notre demeure; le tems des vendanges arriva; nous y fûmes pour veil-

ler à nos intérêts, et aussi pour nous amuser. Mon frère nous accompagna, et aussi le cher abbé R..... qui était l'ami de la maison et le complaisant de madame. A cette époque, c'était la mode d'avoir un abbé à son char; ainsi j'avais l'abbé R..... par ton : cependant j'avais pour lui une amitié bien déterminée; mais point d'amour : mon mari était le seul pour qui j'eusse jamais ressenti ce délicieux sentiment.

L'abbé était jeune (vingt-huit à vingt-neuf ans) : la suite fera voir pourquoi je dénomme ces vingt-huit à vingt-neuf ans. Gourmand comme un chanoine, sa cuisinière était son objet important; du reste, mon attentif, le Mentor de ma toilette, celui qui décidait sur une mode nouvelle : un chapeau n'était point joli, un panache n'avait point de graces sans l'approbation de M. l'abbé : d'ailleurs tout se passait entre nous deux en bons mots : il avait le passe-partout de la maison, un appartement qui lui était toujours destiné; les domestiques recevaient ses ordres : en un mot,

mot , c'était un second nous-même. (Cher abbé ! si tu vivais encore , et que ces Mémoires passassent dans tes mains , pourrais-tu croire que ta vertueuse amie , madame Q..... a été si loin ? cher abbé ! ta cendre repose en paix : en prononçant mon nom , tes yeux se fermèrent pour toujours à la lumière : tu n'étais encore qu'au printemps de ta vie. Hélas ! Hélas ! peut-être ta malheureuse amie est-elle loin du port ! Oh ! si nous nous revoyons jamais dans l'Elisée , où tu habite sans doute , que tu seras étonné d'apprendre.....).

Il n'est donc point surprenant que tout le ménage allant faire les vendanges , le cher abbé fut à la suite.

C..... était un petit bourg où il y avait beaucoup de bourgeoisie et des nobles infortunés , par conséquent , beaucoup de morgue et de hauteur mal placées , de cagotisme , et infiniment de préjugés : voilà le lieu que je devais habiter pendant deux mois. Affligée de dix-sept ans , accoutumée à de grands airs , sur-tout une tournure

indépendante, mon abbé à ma suite, vous jugez bien qu'il n'était question dans ce bourg que de la petite madame Q..... Après les visites d'une étiquette indispensable que doivent les nouveaux habitans d'un lieu à ceux qui y sont plus anciens, chacun resta chez soi.

A cette époque, il passait déjà beaucoup de troupes par cet endroit pour se rendre aux frontières; mais ce n'était encore alors que des troupes de ligne. Le régiment de..... était en séjour dans ce joli pays vignoble : mon mari avait des titres de noblesse, et mon premier enfant mâle étant noble, nous étions exempts de taxe, de taille, de logement de troupes, etc. etc.

Le bourg étant petit, et le régiment nombreux, il fallut que chacun se prêtât à la circonstance. Le colonel et le major se trouvèrent mal logés : on leur parla de ma maison, et peut-être aussi de ma petite personne : ces deux officiers vinrent tout de suite chez moi; le major demanda mon mari, qu'il crut connaître; mais les domes-

tiques dirent que lui et l'abbé étaient alliés à la ville voisine, et que j'étais seule dans le salon : ils prièrent les domestiques de les annoncer ; ce qu'ils firent. Je lisais une brochure nouvelle près du feu : ces deux officiers , jeunes et de la meilleure tournure, se présentèrent à moi avec toute la grace possible en me disant : « nous savons, madame, » que vous n'êtes point obligée de loger ; » mais nous réclamons votre bienveillance : » vous occupez un grand local ; nous sommes plusieurs officiers qui n'avons point » d'asyle pour cette nuit , et nous osons » compter sur vos bontés. »

Cette demande fut accueillie de ma part avec cette bonté de cœur que vous me connaissez. Je leur dis que j'allais faire préparer deux appartemens qui étaient très-convenables , et un troisième moins joli dont ils disposeraient comme bon leur semblerait. Après les remerciemens les plus gracieux , le colonel me dit : « Permettez , madame , que je réponde à votre honnêteté par une autre : puisque nous avons le bonheur d'être bien reçus chez

« une personne aussi aimable, permettez
 « que nous vous donnions un bal : nous
 « allons faire venir notre musique. Voulez-
 « vous bien nous donner la clef du pays,
 « pour envoyer de votre part des cartes
 « d'invitation à toutes les dames qui for-
 « ment la bonne compagnie ». Avec joie
 j'accepte cette proposition : je sonne ; je de-
 mande un domestique et des cartes , et en
 moins d'une heure , toutes les dames et de-
 moiselles furent invitées au bal *im-promptu*
 qui devait commencer à huit heures du
 soir. A l'heure dite , toutes les mères avec
 leurs robes de mariage , et les filles avec
 celles de leur première communion , arri-
 vèrent.

J'ouvris le bal avec l'aimable colonel.
 Cette assemblée fut infiniment bisare : les
 hommes étoient charmans , les femmes
 grotesques. Il y en avoit cependant quel-
 ques-unes de jolies , et qui annonçoient
 déjà vouloir prendre de la tournure , si le
 régiment eût seulement triplé son séjour.
 La musique étoit passablement bonne ;
 mais elle devait paraître délicieuse dans

un pays aussi écarté du grand monde. Le salon était grand et vaste, précédé du vestibule ou salle à manger, dans lequel plusieurs danses s'étendaient : le tout n'étant pas très-bien éclairé, et l'obscurité qui paraissait régner exprès dans plusieurs endroits, fut favorable à plus d'un larcin amoureux ; les jeunes officiers étaient entreprenant, les demoiselles jolies et timides, ayant trop peu d'usage pour se défendre, avaient plutôt fait de céder ; d'ailleurs, dans un pays désert, les occasions sont rares ; le cœur vous dit en secret d'en profiter ; et la raison est bien faible quand c'est le cœur qui commande impérieusement.

C H A P I T R E V I I I .

Suite de l'Episode.

O, mon amie ! je ne puis me reporter tranquillement sur mes aventures passées, lorsque j'en ai de si récentes auxquelles vous ne manquerez pas de prendre part.

L'aimable, le très-cher marquis de Saint-Julien nous quitte ; il est obligé de suivre ses père et mère qui vont se retirer et vivre des débris de leur fortune dans une terre située en Provence : un vieux, un triste château va être l'asyle de notre jeune ami : il vient de me faire ses adieux ; je suis désolée ; qui me consolera d'une telle perte ? Nous étions si gais hier au soir ! nous prenions des glaces à Cythère..... nous étions avec l'amour. Hélas ! il n'est que trop vrai, qu'à la félicité de la veille, succède une journée orageuse.

On a raison de dire qu'un malheur ne

vient jamais seul : non seulement je perds mon amant , mais aussi , je suis menacée de perdre mon ami , le meilleur de mes amis. Mylord P..... veut aller à Bruxelles ; il n'est retenu que parce qu'il n'a pas de moyens suffisans pour emmener une femme avec lui ; et il ne peut se déterminer à me laisser ici sans protecteur.

O , mon amie ! que je suis malheureuse ! M. R.... ne revient pas : ce voyage qui devait ne durer que huit jours , voilà bientôt deux mois de passés sans recevoir de ses nouvelles : je sais qu'il est sujet à des coliques néfrétiques très - fréquentes , et qu'il en a eu de vives attaques. Hélas ! la fatalité se répand donc sur tous ceux qui m'aiment ? Je suis tellement désolée , que je ne puis pas aujourd'hui m'entretenir avec vous. Je remarque aussi que tous les vendredis me sont préjudiciables : vous allez sans doute dire que je suis une folle , une superstitieuse , n'est-il pas vrai ?

Dimanche matin.

Je ne vous ai pas dit un mot de la journée

d'hier , toute aimable amie : cependant j'en ai beaucoup à vous conter. Vous savez que j'étais désespérée du départ du marquis , et de celui prochain de mon cher petit Anglais ; d'ailleurs , vous savez encore que ce n'est jamais que lorsque je crois tout perdu que l'évènement change pour moi.

J'avais dîné hier , comme de coutume , avec Mylord , et nous revînmes ensemble par les tuileries ; j'exigeai qu'il allât à ses affaires ; ensuite , comme la soirée était très - belle , je me promenais en donnant audience à mes pensées dans mon allée d'adoption , lorsqu'un homme honnête et s'y prenant d'une manière aussi délicate que le permettait la circonstance , m'aborda , causa long-tems avec moi , puis , me fit les propositions les plus agréables pour ce moment ; mais je n'ai pas le tems de vous détailler tout cela. J'ai rendez - vous pour passer l'après-dîner avec lui , où nous devons avoir une conférence qui , peut-être , décidera du sort de votre amie : je ne puis encore le juger ; seulement , autant comme
la

la nuit a pu me le permettre, je l'ai trouvé bien, pas trop jeune, c'est-là le mieux; spirituel, très-sentimental, voilà ma passion.... : après cela tout est bien. Vous savez, mon amie, que je ne me prend que par les oreilles : demain, je vous rendrai un compte exact de tout ce qui se sera passé. Ciel ! si dans cet homme je trouvais un ami véritable ; car, mon amie, vous le savez, c'est plutôt un ami dont j'ai besoin que d'un amant : quelquefois le hasard est un dieu lorsqu'il nous sert.

Jeudi à midi.

Depuis cinq jours, je n'ai point repris ces Mémoires : je n'ai point été non plus au rendez-vous que je vous annonçais dans ma dernière ; mais ne me grondez pas, tout est réparé. Une lettre de M. de R..... m'annonçait son prochain retour : le marquis de St.-Julien me sollicitait à venir nous faire des adieux tels que des ames de notre trempe le peuvent et le doivent. Peut-on résister à ce que l'on aime ? Puis, nous ne nous verrons peut-être plus..... Que dis-je ! se pourrait-il ?

Ainsi , samedi dernier nous prîmes un cabriolet , et nous allâmes en tête-à-tête à Versailles : nous fûmes paisiblement heureux , mais nous n'eûmes rien d'extraordinairement remarquable : peut-être l'isolement , l'abandonnement de ce lieu jadis superbe , influa-t-il sur nos êtres ! Le parc est toujours magnifique ; mais d'un beau lugubre.

Nous arrivâmes à Paris mercredi. Un tête-à-tête de cinq jours pourrait suffire pour amener , sinon la satiété , du moins le desir du repos : chacun fut coucher chez soi ; une nuit répare bien des fatigues , sur-tout lorsque le cœur est satisfait ; et j'étais encore plongée ce matin dans les bras de Morphée , lorsque j'entendis vigoureusement assiéger ma porte. Devinez qui ? M. de R.... qui avait profité de la fraîcheur du matin pour quitter sa voiture à une demi-liene de la ville ; et ayant parcouru à pied les rues , il se rendit chez moi avant même de paraître chez lui. Je ne pouvais penser qui frappait si matin à ma porte ; car il n'était pas plus de six

heures. Enfin, j'ouvre à l'aimable voyageur ; flattée sensiblement d'être le premier objet auquel il rendit ses soins après un voyage de deux mois. Nous restâmes ensemble jusqu'à neuf heures, puis il me quitta pour aller rendre compte au directoire d'une mission importante dont il était chargé.

Nous devons passer la journée de demain ou d'après demain ensemble ; alors nous aurons un entretien bien détaillé qui pourra fixer les irrésolutions de votre amie ; car depuis environ quatre mois que je connais M. R....., nous ne nous sommes jamais trouvés ensemble qu'à l'échappé ; mais si nous ne sommes point incertains sur nos sentimens, en récompense nous le sommes totalement sur nos positions respectives. En pareil cas, les apparences sont toujours trompeuses. Il me tarde d'être à demain.

Je reviens, mon amie, à ce joli bal où je vous ai laissée. Disons que,

L'amour, sous les lauriers, n'a point vu de cruelles.

Ce petit vignoble, comme je l'ai déjà

dit, contenait beaucoup de gens honnêtes. Un vieux maréchal-de-camp y était retiré avec sa respectable épouse d'une naissance obscure ; ce vieux militaire, qui connaissait les qualités de son cœur, la beauté de son ame, l'avait épousée, et s'était confiné dans cette campagne ; et quoique madame de F.... ne fût plus jeune, elle lui avait donné une fille unique d'une rare beauté nommée Eugénie ; elle avait à peine quatorze ans, des yeux noirs, des cheveux du plus beau blond, la bouche divine, la taille svelte, le corsage le plus attrayant, des graces naturelles, la rendaient la beauté la plus recherchée.

Le jeune lieutenant-colonel avait distingué cette aimable personne de toutes ses compagnes ; elle, de son côté, avait témoigné une prédilection particulière au jeune chevalier : il avait toujours dansé avec elle, et déjà fait de grands progrès sur son cœur. On n'est point téméraire impunément. Eugénie, qui aimait avant de savoir s'il y avait quelque chose à défendre contre les audacieuses entreprises

de l'amour (c'est un petit inconvénient de l'excellente éducation ; elle défend que l'on dise aux fillettes un seul mot des devoirs que pourtant, dans l'occasion, on trouve fort mauvais qu'elles n'aient point deviné), Eugénie, à cet égard, fut d'une bêtise.... il ne lui vint pas dans l'esprit de disputer le moindre succès à son amant ; et dès ce moment, sans un obstacle que vous me permettrez de ne point définir, la petite eût été tout-à-fait acquise à son séducteur.

Comme j'étais maîtresse de la maison, de tems à autre, je veillais à ce que l'on ne manquât de rien. Traversant un petit cabinet, où une porte dérobée conduisait au salon, je surpris, bien innocemment, l'aimable fou dans le désordre le moins équivoque, aux genoux d'Eugénie toute en larmes ; mais cependant plus attendrie que courroucée. Elle se précipite dans mes bras, me demande silence, et le cavalier ma protection. Je leur promis tout, les rassurai, et rejoignis avec eux la compagnie (pouvais-je être sévère, moi, à qui ce pé-

ché fut si doux !). La mère cherchait déjà sa fille ; mais la voyant reparaitre avec moi , elle n'eut plus aucun soupçon , et nous commençâmes une contredanse , les deux amans , le colonel et moi.

On s'était déjà apperçu que le colonel m'adressait ses vœux ; il était l'oncle du jeune téméraire qui venait de se mettre sous ma protection ; et l'oncle eût bien désiré me rendre aussi coupable qu'Eugénie ; mais déjà je lui avais parlé de mon époux avec trop de passion pour qu'il pût espérer m'engager si-tôt à une infidélité.

Comme cette contredanse finissait , on entendit dans l'avenue une voiture qui arrivait grand train ; je vole au-devant pour recevoir mon époux ; mais déjà il était descendu , et dans les bras du major qui l'embrassait tendrement ; car ils se reconnurent pour anciens camarades de collège ; l'accueil qu'il me fit , le plaisir qu'exprimaient tous mes traits par le retour de celui que j'adorais uniquement , prouva bientôt au colonel que ma conquête n'était

point facile. Le reste de la nuit se passa agréablement ; et au moment où tout le monde se séparait, les uns pour aller chez eux goûter quelque repos, et les autres, pour continuer leur route (ces derniers devaient séjourner à L....), ils m'engagèrent à aller avec eux pour voir cette ville que je ne connaissais pas : pour y parvenir, ils me promirent des fêtes de tous genres, et sur-tout des bals. Je n'acceptai qu'autant que mon mari voudrait venir avec nous ; et comme les chevaux qui l'avaient amené récemment n'étaient pas encore repartis, lorsqu'ils furent rafraichis, ils nous conduisirent à la suite du régiment à L.....

Laon

Mon mari, le major, le père d'Eugénie, qui aussi se trouvait avoir connu anciennement ce dernier, et qui d'ailleurs était un homme joyeux, avait voulu être de la partie. Son adorable fille avait bien aussi manifesté le desir d'être du voyage ; mais sa mère ne pouvait venir : comment confier sa fille à son père, qui était tout entier à ses anciens camarades d'armes : cela ne lui paraissait pas prudent ; mais la petite

lève cet obstacle , en disant : « Maman ,
 « confiez-moi à madame Q..... » La mère
 se rendit aux instantes prières de sa fille :
 ainsi , elle et moi , nous complétions la
 voiture du major et de mon mari : j'aurais
 bien mieux aimé n'être pas chargée d'une
 confiance aussi délicate , sur-tout d'après
 la scène de la veille ; mais comment pou-
 vais-je refuser deux cœurs qui , par leurs
 yeux , me sollicitaient si vivement de leur
 accorder ce bienfait !

Pendant toute la route , un sinistre pré-
 sage m'inquiétait..... Ciel , me disois-je !
 que je paierai cher cette condescendance !
 Nous arrivâmes à L..... sans mésaventure :
 tout le monde était gai. La nuit suivante ,
 nous eûmes un bal charmant. M. de T.....
 avait plus que bien dîné ; et m'ayant tota-
 lement confié sa belle Eugénie , il sablait
 le champagne avec ses vieux confrères d'ar-
 mes. Mon mari s'était mis du nombre de
 ces derniers avec son camarade de collège
 le major. Quant à Eugénie , elle trouva
 bientôt le moyen de m'échapper ; et sa-
 vourant l'amour à longs traits , comme son
 père

père le champagne, elle oubliait dans les bras du trop aimable lieutenant-colonel qu'elle violait la confiance de l'amitié. Tendre Eugénie ! pouvais-je ne pas te pardonner ?

Le bal était nombreux : toutes les jeunes et jolies femmes de la ville le composaient ; j'étais restée seule au milieu d'elles ; car de mes compagnons de voyage, je ne revis, de toute la nuit, que le fidèle colonel : souvent il me demandait ce qu'étaient devenus son neveu et ma belle pupille. Il était quatre heures du matin, j'avais le plus grand besoin de repos. Le colonel me conduisit dans mon appartement à coucher ; puis, se jettant à mes genoux : « Ma belle madame Q....., votre époux et M. de F... notre compagnon de voyage, sont tout entiers à Bacchus... Pour Dieu ! mon bel ange, livrons-nous à Vénus. »

Beau, jeune encore et téméraire, le colonel mit en œuvre tous les moyens de séduction, puis ceux de la force (car les hommes, les militaires sur-tout, sont per-

suadés que bientôt on est le bien-aimé d'une femme lorsqu'on l'a violée, et qu'elle finit par remercier son ravisseur de lui avoir arraché ce qu'elle n'aurait osé lui donner, malgré la meilleure volonté); mais pour cette fois, le colonel se trompait: après une résistance à laquelle il ne s'attendait pas de ma part, vu les égards d'amitié que j'avais eus pour lui, et qui lui avaient fait croire que cette bienveillance venait d'un sentiment plus tendre, il avait dressé ses manœuvres; enfin, fatigué de la résistance qu'opposait une forteresse aussi faible, en apparence, ayant emporté de vive force les faubourgs qu'il pillait en vainqueur, la démente succéda à l'emporment: il proposa pour capitulation de donner tous les honneurs de la guerre au vaincu; mais ce dernier, aussi fier après la défaite qu'avant, ne voulut entendre à aucun moyen de paix; et tout ce qu'il pût faire le reste de la nuit et la matinée suivante, ne pût lui rien faire obtenir de bon gré.

Toutes les personnes qui composaient le

bal s'étaient insensiblement dispersées le matin : comme il était nombreux, notre disparition ne fut pas sensible ; puis, ne pouvais-je pas avoir rejoint mon mari qui était dans une autre pièce ? C'est enfin ce que l'on ignorait ; d'ailleurs, chacun était occupé de son plaisir, et n'avait pas trop le tems de faire des conjectures sur les absens. La tendre Eugénie et moi étions par conséquent échappées à leur censure.

A midi, tout le monde se réunit pour un déjeûné dinatoire et d'adieux ; le major, mon mari, et deux autres qui avaient passé la nuit à boire du punch, avaient, en récompense, passé la matinée à réparer ce désordre par force thé et café ; de manière que nous étions tous passablement bien ; Eugénie et moi, à force de toilette, nous avions effacé les désordres que laisse toujours un bal de nuit.

Enfin, à deux heures, le son des tambours annonça le départ des guerriers : pour Eugénie, ce fut le coup de la mort ; pour moi, je ne souffrais que de la perte que faisait

ma jeune amie. Comme je n'avais rien à me reprocher dans toute mon aventure avec le colonel, mon cœur était tout entier à mon époux, et mon ame intacte; car, supposons, pour un instant, que ma jeunesse, mon tempéramment, mes sens excités par la danse, se furent un peu livrés, j'étais bien sûre que mon ame, toute entière à la vertu, à mon époux, n'avait nullement communiqué avec celle de mon ravisseur; ainsi l'enfant que je portais dans mon sein n'avait été aucunement souillé.

Mais, ô ma chère pupille! que vas-tu devenir? Evanouie dans mes bras au moment d'une si cruelle séparation, je fus fort long-tems à lui prodiguer des secours sans qu'elle recouvrît l'usage de ses sens; et lorsque cela arriva, se trouvant seule avec moi dans l'appartement, elle voulait se donner la mort; elle s'arrachait les cheveux. Enfin, j'eus encore plus de mal à calmer son esprit, que je n'en avais eu à la rendre à la vie. Je parvins à la tranquilliser, en lui disant que j'avais pris des mesures avec son amant pour recevoir de ses

nouvelles et lui en donner des siennes : il avait , dans mes mains , fait le serment de l'épouser en revenant de sa garnison : il alloit à Nancy passer le quartier d'hiver.

Emballés dans notre voiture , Eugénie , son père , mon mari et moi , nous voyageâmes fort tristement et rejoignîmes l'abbé et mon frère qui étaient restés pour veiller aux vendanges.

Un mois s'était déjà écoulé , et nous nous disposions à retourner à la ville , lorsqu'une lettre du cher lieutenant vint rendre la vie à Eugénie , qui n'avait pas encore sourit depuis ce cruel départ. Cette consolation arriva bien à-propos à ma jeune amie pour lui rendre moins douloureuse notre séparation. Je repartis la première avec mon frère , et mon mari et l'abbé restèrent pour remettre toute la maison en ordre , et en donner au jardinier-vigneron pour longtemps ; car nous ne nous proposons pas de revenir de si-tôt , étant à dix lieues de-là.

Mon frère et moi nous arrivâmes à S.....

Je revis ma petite maison avec plaisir ; le lendemain , je fis une visite à ma belle-sœur , madame V... que j'aimais beaucoup , et fus ensuite chez ma petite voisine , la jeune madame C.... Les soins domestiques m'occupèrent pendant plusieurs jours. Je reçus une lettre de l'abbé qui me mandait que mon mari était tombé dangereusement malade. J'ignorais encore qu'à tous les renouvellemens de saisons mon époux , revenus d'anciens égaremens , n'était plus qu'un *mets réchauffé* , un *bâtiment reblanchi* , un *habit retourné* ; qu'à l'approche de l'hiver et du printems , ces saisons faisaient sur son individu un ravage total..... Il avait cette fois senti plus vivement ces attaques que de coutume.

J'adorais mon époux à un point que je serais partie à l'instant , si l'abbé ne m'eût mandé en même-tems qu'il arriverait près de moi aussi-tôt que sa lettre. Mon impatience fut cruelle , chaque voiture qui passait dans la rue semblait annoncer à mon cœur celui qu'il aimait bien uniquement. Enfin , j'en entends une qui se traîne

lentement jusqu'à ma porte. Je vois paraître l'abbé qui vient me prévenir de ne pas m'effrayer, que ce ne sera rien; que mon époux ayant eu une violente fièvre, se trouvait cruellement fatigué; et que, malgré cela, il a voulu se rendre à S. . . . pour me voir, et puis aussi pour avoir plus à sa portée les secours de la faculté. Tout en écoutant cela, je me trouvai à la portière de la voiture où je vis mon mari pâle, défait, mourant: je m'évanouis, et bientôt je donnai autant d'embarras que lui. Ma sensibilité, ma position, allarmèrent beaucoup mon malheureux époux, qui avait déjà trop de ses propres maux.

L'abbé nous prodigua mutuellement ses soins; il eut beaucoup de peine à éviter que le même accident qui m'était arrivé, ne privât aussi mon époux de toutes ses facultés. Le docteur D. . . . notre beau-frère, fut appelé: un régime, une saignée du pied furent ordonnés pour le soir même. Quant à moi, revenue de mon évanouissement, je rappellai toutes mes forces pour servir celui que j'aimais. Je ne fus point

me coucher , et je le veillai toute la nuit. L'abbé ne nous quitta pas non plus. Le lendemain , la fièvre augmenta , et fut suivie de fréquens délires , où le malade déployant toutes ses forces , une garde et moi ne suffisaient pas pour le contenir. Que l'abbé nous fut d'un grand secours ! Lui ou moi , nous ne quittions jamais le cher malade , indomptable dans ses fréquens accès , jusqu'à ce que les remèdes , les saignées , le mal même , eût enfin affaibli totalement ses forces.

Enfin , mon mari me faisant craindre de plus en plus pour ses jours , il fut décidé de lui appliquer les vessicatoires , et on les lui posa aux jambes et au cou ; car le mal était dans la tête. L'abbé et moi , nous étions toujours présents à ses pansemens : je le veillais tous les jours jusqu'à deux heures du matin ; et l'abbé , couché dans une chambre à côté , pour venir en cas de besoin : il allait prendre à cette heure mon poste près du malade , et moi j'allais à mon tour reposer mes forces dans l'appartement que venait de quitter l'abbé.

Cette

Cette cruelle et dispendieuse maladie dura deux mois, pendant lesquels le zèle de l'abbé ne s'est pas rallenti un instant. Mon époux se tira d'affaire, avec les étrières, à la vérité; mais enfin, il vivait. Hélas! il était hideux, et déjà j'éprouvais que j'étais punie par où j'avais péché (car j'avais tout sacrifié pour épouser un bel homme, et le mien était devenu affreux au bout d'un an). Il avait eu un dépôt dans la tête, qui était percé à l'œil gauche; il était grand, et après une maladie aussi douloureuse que longue, il était devenu un cadavre desséché: sa convalescence fut longue, et a exigé de ma part beaucoup de soins.

Ses forces et sa santé furent d'autant plus difficiles à revenir, qu'il avait été obligé de négliger toutes ses affaires. Son état était presque perdu; nous étions ruinés totalement; l'abbé nous avait rendu, outre les soins de l'amitié, des services pécuniaires; mais si-tôt que mon époux pût un peu aller et venir, il fut obligé d'em-

prunter. (Hélas ! je ne connais rien au monde de si affreux que des dettes). Nous n'osions pas nous adresser à mon père, et mon frère chéri était trop jeune pour avoir rien à sa disposition : outre cela, il était à Paris pour prendre un état ; ainsi, j'étais même privée des consolations de son amitié. Il ne me restait donc que l'abbé ; mais qui ne sait pas que le mortel poison de l'amitié sont les intérêts pécuniaires ? Le chagrin s'empara de moi, le mauvais air que j'avais respiré continuellement auprès de mon mari, me rendit bientôt malade à mon tour ; et comme on fut obligé de me médicamenter, autant pour mon état présent que pour les suites contagieuses de ce que je pouvais avoir respiré auprès de lui ; car sa maladie n'était autre chose qu'une ancienne plaie r'ouverte.

Si mon individu fut assez fort pour résister à tous ces maux, celui que je portais dans mon sein en fut la victime ; on ne put clarifier son sang et éteindre le poison qu'il avait pompé de son malheureux père, sans

risque de le tuer ; mais il fallait bien jouer quitte ou double ; et c'est l'arrivée précoce du fils qui sauva la mère. A la suite de cette couche, six semaines suffirent pour me rendre ma primitive santé. La jeunesse sauva aussi mon époux.

La belle saison qui commençait à renaître vint achever le rétablissement de nos santés. Ne trouvez-vous pas, mon amie, que j'ai payé trop cher mon fol amour ? et mon mariage, plus fou encore ? Mais si mes dettes sont acquittées, il me reste à payer toutes celles d'un époux ! Ah ! ne croyez pas que l'être suprême, celui qui veille sur tout, permettra qu'un jeune homme libertin qui a perdu cent femmes, déshonoré cinquante familles, désolé des pères et mères vertueux, donné le trépas à tant d'infortunés avant même de voir le jour, vive long-tems tranquille et heureux dans les bras d'une jeune vestale..... Non, non : une vie courte et toujours souffrante est sa juste récompense. Les charmes de cette adolescente, son esprit naturel qu'il

va cultiver, orné des agrémens du grand monde, la philosophie qu'il veut lui inculquer, toutes les perfections qu'il se plaît à lui donner, sont autant d'armes contre lui....

Déjà son innocente épouse a reçu de la nature une ame aussi fière qu'un cœur tendre enveloppé dans un physique qui ne prêtera que trop à la licencieuse morale de l'insinuant corrupteur.

Quelques agrémens que mon époux rattrapaient tous les jours, lui eurent bientôt rendu toutes les facultés de mon ame. J'avais aussi une amitié bien tendre pour l'abbé, auquel nous devions tant de reconnaissance. L'abbé était jeune, beau, bien fait, et avait sur-tout des yeux charmans: quelquefois leur expression s'était fait sentir aux miens; mais j'étais si pure, j'aimais tant mon mari, et si enorgueillie de cette chimérique vertu, que mon époux fut le seul père de ses enfans. Peut-être qu'une témérité aurait réussi à l'abbé; mais il était

tellement l'ami de mon mari ! il craignait tant de me déplaire ! il était si vertueux ! Une seule fois nous faillimes succomber à l'appas du plaisir ; c'était chez ma bonne aïeule à H. F. dans le même appartement et le même lit où l'année précédente j'avais reçu clandestinement mon époux : cette fois, je m'y trouvais seule avec l'abbé, et nous en étions à dire qu'il serait affreux d'abuser, l'un, d'un époux aussi confiant, et l'autre, de trahir l'amitié ; mais un baiser bien sensuel alors eût peut-être triomphé de nos sens, et nous eût fait violer toutes les lois de l'honneur, lorsqu'une bonne de mon aïeule traversant le corridor, nous fit une peur effroyable (elle était en chemise, et nous ignorions que cette somnambule se promenait ainsi presque toutes les nuits).

L'abbé se sauva vite dans sa chambre, et ce fut l'*Heureusement* de Marmontel. Je me mis au lit, et passai le reste de la nuit assez paisiblement. Le lendemain, mon époux vint me rejoindre. Combien j'étais aise de me retrouver intacte dans ses bras ! que

j'avais d'obligation à la somnambule ! l'abbé lui-même était joyeux de n'avoir pas à rougir aux yeux de son ami.

Après une journée passée au sein de l'amitié maternelle, nous retournâmes tous ensemble à S.... Des lettres m'y attendaient : une d'Eugénie m'apprenait que son père n'étant point fortuné, l'avait toujours destinée à être religieuse ; et que la protection de la duchesse d'AIMONT déterminait son père à lui faire prendre le voile dans l'abbaye de Braisne, où elle aurait l'espoir d'en devenir un jour l'abbesse par cette même protection ; qu'elle allait partir à l'instant pour être remise dans les mains de la vieille abbesse de ce couvent ; qu'ayant appris que le régiment de était émigré, où était celui qu'elle aimait, elle préférerait l'espoir d'être abbesse à une sécularisation obscure.

Si jeune encore, quel calcul ambitieux ! Mais non ; c'est un dépit amoureux : elle a perdu l'espoir d'être au chevalier, eh bien !

elle ne veut être à personne ; d'ailleurs, la rusée friponne, n'ignorait pas, sans doute, qu'une abbesse fait tout ce qu'elle veut ; car elle avait déjà passé plusieurs années de sa plus tendre enfance dans cette même abbaye, que l'abbesse, quoique très despote, avait rendue cependant une maison de véritables plaisirs.

C H A P I T R E I X.

Tour joué au couvent d'Eugénie.

DEUX mois s'écoulèrent pendant lesquels mon époux et moi redoublions d'affection et de tendresse mutuelle : il était mon univers ; je ne sortais jamais qu'avec lui : un plaisir qu'il ne partageait pas , cessait d'en être un pour moi. Toute occupée de mon ménage , livrée toute entière aux soins domestiques , je devins un sujet d'émulation pour toutes les jeunes femmes ; j'étais un exemple de fidélité et de tendresse conjugale.

Mais les mortels ne peuvent jouir longtemps d'un bonheur aussi suprême. Une seconde lettre d'Eugénie vint m'apprendre qu'elle était la plus infortunée des femmes , puisqu'elle portait dans son sein le gage de son trop fol amour ; que sa mère venait de mourir subitement d'apoplexie ; qu'elle n'avait point d'amis auxquels elle pût déposer ce fatal secret ; et que j'étais la seule
à

à qui elle pouvait en donner l'ouverture ; qu'elle me priait de me transporter à l'abbaye de..... où je pourais conférer avec elle sur les moyens de la rendre mère à l'insu de tout le monde , et qu'elle voulait aussi conserver son enfant , sur-tout s'il était de son sexe.

Pour un instant, l'amitié vint me distraire de l'amour. Naturellement bonne , combien je trouvais de charmes à sauver l'honneur de ma trop tendre Eugénie ! de lui servir d'une seconde mère. Le secret d'Eugénie était dans un petit billet non attaché au corps de la lettre qu'elle m'avait adressée , afin que je fusse la maîtresse de le communiquer ou non à mon mari. A ma première ouverture de l'invitation d'aller passer quelques jours à l'abbaye de..... mon mari qui connaissait l'abbaye et la vieille abbesse, parut enchanté de me donner l'occasion de m'amuser , et m'engagea à faire ce petit voyage , qui fut arrêté pour le jour suivant ; sur-le-champ une lettre à ma petite amie lui annonçait que j'allais me jeter incessamment dans ses bras.

J'arrive à l'abbaye vers la fin de l'été : l'abbesse , parente d'Eugénie , me reçut très-bien ; on me dressa un lit dans la cellule de ma bonne amie , et je passai un mois auprès d'elle. J'étais la seule confidente de sa grossesse qu'elle cachait assez adroitement (les bouffans que l'on portait alors facilitaient à envelopper le secret d'Eugénie), bien plus facilement dans son couvent qu'elle n'eût pu le faire dans le monde.

Nous comptions déjà sept mois et demi depuis ce jour délicieux et funeste pour Eugénie : nous étions convenues de lui faire faire ses couches chez une vieille sage-femme de cette petite ville , et que pendant tout ce tems , elle serait supposée être chez moi , où véritablement elle viendrait pour se rétablir si-tôt qu'elle pourrait être transportée sans danger.

Chère amie ! si jamais un nouveau visage se présente à vos yeux , et qu'il vous arrive que sa phisionomie , quels que beaux que puissent être les traits , vous déplaisent ,

vous repoussent , tenez-vous pour avertie que vos atômes crochus ne s'engageront point avec succès dans les bouches de l'être antipatique , la nature qui n'a pas le tems de vous parler en détail , le fait par des signes prompts comme l'éclair , et qui signifient beaucoup , si l'on a la sagesse de les comprendre. Manquons-nous d'attention ou d'adresse , l'instant qu'elle nous donnait est perdu sans retour ; elle nous échappe ; elle est à mille lieues ; elle est chargée de tant de soins !....

Je dois prévenir que Mlle. P..... dont la connaissance me fut si funeste , et dont la bonne Eugénie n'avait pas dit grand bien ; que le je ne sais quoi de repoussant que j'éprouve pour cette personne se fit ressentir à toute ma société , car elle n'en obtint aucun suffrage : cette personne était cependant jolie , parfaitement bien faite , avait de l'esprit , assez d'instruction , et beaucoup d'usage du monde ; mais je ne pouvais l'aimer ; je n'étais pas seule à penser comme cela. Si je demandais à mes amis l'équivalent de..... que pensez-vous de

Mlle. P..... ? Pour moi , je ne l'aime pas : on me répondait à la ronde , comme dans la Fausse Magie , ni moi , ni moi. Recommandée à l'abbesse par son frère , Mlle. P.... se conduisait fort bien avec elle ; mais n'avancerais nullement dans sa confiance ; elle n'échauffait point son amitié. La société de l'abbesse n'avait pu lui refuser une estime stérile ; mais comme elle était riche et généreuse , ou pour mieux dire , pleine d'ostentation , on lui faisait la cour. Si-tôt que cette jeune personne (cependant mon aînée de six ans) sut mon nom , il n'y eut point de sortes d'avances et d'offres de services qu'elle ne me fit : adroite , extrêmement dissimulée , elle m'avait , sur mon époux , fait des questions où mon inexpérience ne put rien appercevoir ; elle m'avait dit souvent qu'elle croyait le connaître ; qu'elle desirait le voir. Mon orgueil flatté de faire connaître à cette personne celui que je croyais alors si supérieur , et que je lui vantais continuellement , lui en fit naître véritablement le desir.

Dans ce couvent , on faisait une toilette

démesurée : j'avais dessein de me donner quelques chiffons et j'étais à court d'argent : M^l. P.... s'en apperçut, et aussitôt sa bourse me fut ouverte. Puisez toujours, me répétait-elle sans cesse. Je n'en avais jamais abusé ; je pouvais facilement lui rembourser ce qu'elle m'avait prêté.

Nous trouvions beaucoup de plaisir à nous balancer sur l'escarpolette, Eugénie, autant par goût que pour mieux déguiser son état, la surveillance que tout était prêt pour son départ et pour le mien, car j'avais obtenu de l'abbesse qu'elle viendrait passer six semaines chez moi à S..... Eugénie, dis-je, se balançait sur l'escarpolette ; mais une étourdie, au moment qu'elle n'y pensait pas, tira la corde en fausse mesure et la fit culbuter ; je fus la seule inquiète d'une chute qui, dans toute autre position, n'aurait rien eu d'alarmant. Enfin, rentrée chez Eugénie avec elle, elle se sentit des douleurs comme pour l'enfantement : moi, pas beaucoup plus éclairée qu'elle sur cet article, nonobstant la fête de l'abbesse que l'on célébrait le lendemain, je dis à Eugé-

nie qu'il n'y avait point de tems à perdre ; qu'il fallait qu'elle se mît en lieu de sûreté. Je prétextai à l'abbesse avoir reçu une lettre de mon mari , qui me mandait de me rendre tout de suite auprès de lui pour des affaires indispensables : je dis à Eugénie que j'étais bien fâchée de ce qu'elle ne pouvait rester pour la fête de madame l'abbesse , ni moi non plus ; mais qu'il m'était impossible de remettre mon voyage.

Une voiture et des chevaux de poste furent mandés à l'instant : un leste portemanteau formait tout notre bagage : comme nous n'étions pas sûres de la dépense qu'il faudrait faire , j'avais emprunté quatre louis à l'obligeante Mlle. P.... et après avoir reçu ses tendres adieux, ceux de l'abbesse et de tout le couvent , nous partîmes à six heures du soir.

Lorsque nous fûmes à un quart de lieue de la ville , nous descendîmes : je pris mon portemanteau sous mon bras , nous payâmes noblement le postillon et regagnâmes à petits pas un des faubourgs de la ville où

était
la tr
reus
ni co
fem
avan
aprè
Euge
fille.
ses c
nous
l'on

Da
sier,
de fa
et il
selle
saien
desco
la ru
assez
vin c
leur
d'im
et de

était la sage-femme. Heureusement nous la trouvâmes ; il était tems ; car la malheureuse Eugénie ne pouvait plus marcher , ni contenir ses douleurs. La vieille bonne femme nous dit qu'elle serait accouchée avant minuit. Effectivement à onze heures, après des douleurs aiguës, mais promptes, Eugénie mit au monde une jolie petite fille. Elle ne voulait pas s'en séparer ; mais ses couches ayant devancé de six semaines, nous n'avions pas encore pu aviser à ce que l'on ferait de cette innocente créature.

Dans cette ville était un fameux pâtis-
sier, fils de la sage-femme ; il était chargé de faire un pâté pour la fête de l'abbesse , et il devait le porter à minuit à ces demoiselles pensionnaires et religieuses qui faisaient une espèce d'orgie ; elles devaient descendre par une fenêtre qui donnait sur la rue , au moyen d'une corde, un panier assez grand pour contenir un pâté et du vin de champagne que ce garçon devait leur faire tenir. L'idée me vint tout-à-coup d'imiter le tour que j'avais lu, je ne sais où, et de faire mettre en place du pâté la jolie

petite fille d'Eugénie. Moyennant deux louis, le garçon de la bonne femme se chargea gaiement de cette espièglerie.

Nous n'avions point de tems à perdre, il fallait arracher la petite des mains de sa mère et la confier au fils de la matrone, que l'on devait regarder comme très-propre pour remplir une semblable commission. Après avoir, le lendemain, administré à l'intéressante Eugénie tous les secours qui lui étaient nécessaires (je passais pour sa sœur et nous étions inconnues à nos hôtes), nous dînâmes gaiement, la sage-femme et son fils, avec le pâté destiné pour l'orgie de l'abbaye, et une voiture de poste me reporta rapidement dans mes foyers.

J'écrivis de suite une lettre de remerciement à l'abbesse et à Mlle. P..... que j'invitais à me venir voir ; et que si-tôt qu'Eugénie serait allée chez son père faire les vendanges, je retournerais avec mon mari à l'abbaye pour ramener avec moi Mlle. P..... passer un quartier d'hiver. Une de ces lettres, que j'avais eu la prudence d'écrire

d'écrire avant d'avoir quitté Eugénie , et à laquelle j'avais fait mettre deux lignes de sa main , le timbre de S..... ne purent laisser l'ombre du soupçon que la petite fille trouvée à la place du pâté fût celle d'Eugénie , que l'on n'avait point de raison de ne pas croire vierge , et pas même encore nubile ; puis , sa jeunesse , sa candeur , pouvaient-elles jamais rien faire soupçonner ?...

Quinze jours après , je volai embrasser mon Eugénie , qui était déjà presque rétablie , mais tellement grandie , que nous aurions été , ne fut-ce que pour cela seul , très-embarrassées de la faire repartir au couvent de si-tôt.

Mlle. P..... n'avait pas manqué de m'apprendre l'événement de l'enfant - trouvé dans le panier à la place du pâté ; l'étonnement et la surprise avaient été si grands , que l'on avait cru nécessaire d'aller éveiller l'abbesse pour lui faire part de cet événement. En femme d'esprit , elle avait bien pris la chose ; et trouvant la petite si jolie , elle voulut l'adopter ; toutes les pension-

naires voulurent se cotiser pour lui faire une layette : on chercha une bonne nourrice que l'abbesse paya généreusement ; et après une légère morale faite à ces demoiselles sur leur inconséquence , tout fut le mieux du monde.

Après avoir embrassé mon aimable Eugénie , je fus droit à l'abbaye : l'abbesse me fit mille caresses , ainsi qu'à Mlle. P..... c'était à qui me conterait l'aventure de la petite Laure ; c'est ainsi que l'abbesse l'avait fait baptiser , dans la crainte qu'elle ne le fût pas. On me conta tout cela sous le secset.

Après être restée un jour à l'abbaye , je pris le prétexte d'avoir affaire chez une de mes sœurs. Eugénie devait revenir de chez son père chez moi , et je devais la ramener au couvent avec moi pour y prendre Mlle. P..... qui me parut ravie de ce plan : les obligations que je lui avais , les peines que je m'étais données pour vaincre la répugnance qu'elle m'avait d'abord inspirée , tout cela finit par me persuader que je

l'aimais ; d'ailleurs , les trop légitimes motifs que j'ai eus pour la hair , m'étaient encore inconnus.

Je fus prendre mon Eugénie et la ramenai chez moi à S.... Mon mari étant allé faire un voyage à la capitale , il n'y eut pas besoin de ruse sur son état de maladie : comme je pris grand soin d'elle , elle revint en peu de tems , et il n'y paraissait plus lorsque mon mari arriva.

L'abbaye de B.... était si aimable qu'Eugénie ne répugnait nullement à y prononcer ses vœux , sur-tout dans l'espoir d'y retrouver sa chère Laure , et ayant perdu celui de jamais revoir son cher chevalier ! que de motifs pour la déterminer ! elle était si aimée , si chérie dans son couvent ! Son père , qui n'avait pu que traîner des jours languissans depuis la mort de sa chère compagne , venait aussi de terminer sa carrière , et il avait laissé tout juste de quoi payer son enterrement. La pension et la dot à l'abbaye étaient payées par la duchesse de L..... , ainsi , qu'avait-elle de

mieux à faire? C'était dans ces dispositions que je la ramenais au couvent. Elle avait pris le deuil, puisqu'elle venait de perdre son père : sa couche l'avait grandie et blanchie; elle était de la plus intéressante beauté. Après les premiers complimens, elle demanda des nouvelles de la petite Laure; heureusement je sus couvrir cette précipitation si naturelle; c'était à qui s'empresserait de nous conter cette jolie aventure; et comme elle était en nourrice à très-peu de distance de la ville, chez une parente de la femme-de-chambre de l'abbesse, on fit la partie d'aller la voir le lendemain.

Nous demandâmes la permission à l'abbesse d'aller manger du lait au petit village voisin, où nous verrions la petite Laure : l'abbesse nous le permit de bon cœur, et me chargea d'un petit bonnet pour sa protégée et de bonbons pour les enfans de la nourrice. La femme-de-chambre de l'abbesse nous accompagna.

Trop sensible Eugénie! tu faillis te trahir

mille fois ! Si je n'avais pas toujours été attentive à distraire l'attention de Rose (la femme-de-chambre), on se serait apperçu de ton agitation.

Que les sentimens de la nature sont vifs, sur-tout quand il faut les dissimuler ! A cette époque, j'étais enceinte, Eugénie ! que tu me faisais envier le bonheur d'être mère ! Mais, ô infortunée créature ! quelle était l'erreur de mes desirs ! La première fois que je devins mère, la plus noire perfidie qui tua mon enfant dans mon sein, faillit encore me donner la mort. Mais le destin avait décidé que je serais mère : oui, bien sensible amie, je suis mère de la plus charmante créature. Ce joli petit ange, fruit de mon trop idolâtré époux, mais séparé à jamais de lui, à peine elle connaît l'être qui lui a donné la vie. Forcée de l'abandonner à une aïeule qui en prend soin, j'ignore si jamais je pourrai presser sur mon sein ce gage de mon plus tendre amour ! Mais où donc m'égarai-je encore ! je vous parle d'un enfant de six ans, et où j'en suis de mon récit, je ne suis pas encore

mère : mais je reprends où j'en suis restée ;
prêtez-moi votre attention.

Après qu'Eugénie eut bien savouré les délices de ce sentiment si doux de la nature , je l'arrachai d'auprès de sa chère Laure : nous retournâmes près de l'abbesse et la félicitâmes sur sa bienveillance pour cet enfant , en l'assurant d'avance que ce petit ange répondrait un jour aux bontés de sa protectrice , de sa seconde mère.

Je restai encore trois semaines au couvent, pendant lesquelles Eugénie prit place près de moi, et par conséquent ne devait plus sortir de son couvent. Je ne pouvais donc plus la voir qu'en me transportant à l'abbaye. Mais hélas ! chère Eugénie ! la dernière fois que je t'embrassai sous le vestibule de l'abbaye, en partant pour chez moi, avec Mlle. P..... pouvais-je, tendre Eugénie, croire que ce serait pour si long-tems ! Hélas ! peut-être notre séparation est-elle éternelle ! car, où es-tu ? ton aimable monastère détruit, où te seras-tu réfugiée ? Errante par le monde, si jamais

je fais imprimer, c'est dans l'espérance que les Mémoires de ton infortunée amie parviendront jusqu'à toi, et que peut-être je pourrai encore te serrer dans mes bras! puisse aussi la petite Laure, reconnaître ici son nom et les circonstances de sa naissance, que tu lui auras apprises. (Depuis que nos bienfaisans législateurs ont décrété que ce n'était plus un crime d'être mère, et que les enfans naturels avaient droit, non-seulement à la bienveillance universelle, mais encore à la fortune des auteurs de leurs jours, quoiqu'ils ne le doivent qu'à l'amour). Sans doute, ma chère Eugénie, tu auras retrouvé, ou du moins tu auras pu rapprocher de toi ce précieux enfant.

Si j'étais assez heureuse pour que ces Mémoires tombassent dans tes mains, et que ta jolie Laure fût à tes côtés, donne-lui pour moi le baiser le plus tendre; dis-lui qu'elle trouvera en ton amie toujours le cœur d'une seconde mère. Que sais-je! tu habites peut-être la capitale! nous sommes peut-être voisines sans nous en douter!

nous nous rencontrons peut-être sans nous reconnaître ! car les malheurs ont bien changée ton amie ! Cependant il me reste encore quelques débris des traits que tu m'as connus jadis : d'ailleurs, tu sais que j'ai la vue courte ; c'est à toi à faire les frais de la reconnaissance, soit à la promenade, soit au spectacle ; mais tout me dit que mon cœur suppléerait à mes yeux : ô mon amie ! sois sûre qu'il n'a rien perdu de sa sensibilité.

Enfin, ma bonne amie, comme je suis sûre que tu m'aimes encore, en supposant même que quelques rapports sur mes aventures, répandus par la malignité, ne soient pas tout-à-fait à mon avantage ; si, dis-je, quelques-uns de ces propos ont été jusqu'à ton oreille, je suis persuadée qu'ils n'auront pu avoir accès sur ton cœur ; que tu m'estimes toujours, et qu'il te serait doux de me serrer dans tes bras, de m'apprendre ce que tu es devenue, et de recevoir de moi même échange de confiance.

Ainsi, chère Eugénie, si tu habites le
sol

sol de la France, fais insérer une petite note dans les feuilles publiques pour moi : comme je les lis souvent (notamment les petites affiches de Paris), elle me parviendra. O qu'il me serait doux d'apprendre que tu es heureuse (1) !

Eh bien, ma bonne Eugénie ! lorsque je te quittai sous le vestibule en question ; et que Mlle. P.... et moi fendions l'air dans un phaéton, conduit par l'abbé R., nous arrivâmes bientôt à S..... ; je rejoignis mon époux avec la tendresse que tu sais que je lui portais : nous touchions au déclin du jour ; Mlle. P.... était dans le négligé le plus galant, et le désordre, plus aimable encore, qu'avait ajouté ce petit voyage, la rendait séduisante. Il faisait chaud ; mon époux était lui-même dans cet abandon de parure si délicieux ! il accourut à moi les bras ouverts. Mais, ciel ! que la scène va bientôt changer !

(1) Soit dit en passant, toutes les personnes qui se reconnaîtront dans ces Mémoires, et que des circonstances orageuses m'auront fait perdre de vue, et qui seront bien aise de me retrouver, pourront se servir de la même voie que j'indique à Eugénie.

L'abbé était le premier descendu de voiture ; il m'avait pris dans ses bras et remis dans ceux de mon bien-aimé époux pour descendre Mlle. P.... à son tour ; mais si-tôt qu'elle apperçut mon époux , elle fit un cri et s'évanouit. Tu sais combien M. Q..... est sensible et galant ; il eut beaucoup de peine à contenir ses sens en prodiguant tous ses soins à la belle évanouie. Que ce tendre spectacle était cruel pour moi ! Que je me reprochais mon imprudence ! mais il était trop tard.

Lorsque la belle eut repris ses sens , nous passâmes dans mon petit salon , que tu sais être le temple de la volupté : je fus obligée de vacquer à quelques soins domestiques , et je laissai mon époux et l'abbé près de la dangereuse sirène. J'ordonnais le souper lorsque l'abbé m'apporta une clef que mon époux lui avait remis en le priant de chercher avec moi une phiole d'essence spiritueuse dans une armoire de son cabinet. Le tems d'ouvrir cette armoire qui était à secret , d'y chercher la phiole , qu'il s'avait bien que je

ne trouverais pas..... les commentaires de l'abbé, tout cela dura bien une demi-heure (perfide abbé ! sans doute tu étais du complot).

Après avoir cherché en vain, je remonte disant que nous n'avions point trouvé la phiole : la contenance de mon époux était tant soit peu déconcertée ; mais le port, l'air de Mlle P.... était insolent, et son rire ironique. Je baissai les yeux : repoussant l'abbé avec mépris, je me retirai dans ma chambre et m'abandonnai à un torrent de larmes. L'abbé voulut m'y suivre ; mais d'un coup-d'œil où était peinte toute mon indignation d'une telle scène (de laquelle il ne put me persuader qu'il était innocent), je sus l'arrêter.

On m'annonça que le souper était servi : je fis dire que j'étais malade, et que je ne souperais pas. Mon époux vint lui-même me conjurer d'assister au souper ; je résistai à ses instances : je me mis au lit, et donnai un libre cours à mes larmes..... Chère Eugénie, voilà un de ces momens

les plus cruels que j'aie éprouvé de ma vie ! Enfin , Mlle. P.... qui avait repris sur mon mari de ses anciens droits (car c'était bien le même M. Q..... qui avait eu ses prémices six ans auparavant).

Elle était trop belle , trop passionnée ; mon malheureux époux trop voluptueux , pour résister au plaisir ; mais sur-tout trop faible , trop crédule pour n'être pas enchaînée par ses artifices. Quoique le souper se fut prolongé assez avant dans la nuit , Mlle. P.... voulut envoyer chercher des chevaux de poste et partir à l'instant. Mon époux ne pouvant la calmer , monta dans ma chambre , se plaignit amèrement de ma sote conduite ; puis , passant tour-à-tour de la colère à la prière , il parvint enfin à m'arracher de mon lit pour aller engager ma rivale à rester chez moi , à y prendre possession d'un appartement , à lui donner le baiser de paix , qui n'était pas plus sincère de son côté que du mien. Mon époux et moi restâmes auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût au lit et retournâmes dans le nôtre.

Une partie de la nuit fut employée par mon mari à se justifier de la réminiscence d'un sentiment qui, disait-il, ne pouvait m'être préjudiciable, puisque j'aurais toujours les droits les plus légitimes à son cœur, etc. etc. Mais, que j'étais loin de goûter cette licentieuse morale !

Insensées mortelles que nous sommes ! que l'on est faible lorsque l'on aime ! J'allai jusqu'à dire à mon époux : oui, Mlle. P.... est charmante ; fais-en ta maîtresse, je me contente d'être ton amie. Au moment de devenir mère, toute occupée d'élever mon enfant, ton estime suffira à mon cœur ; je le promets, j'irai moi-même jusqu'à chérir Mlle. P.... Qu'elle reste ici : jamais elle n'aura à se plaindre de moi ; et je veux en faire mon amie ; d'ailleurs, elle est bonne, obligeante ; et j'allai même jusqu'à avouer à mon époux qu'elle m'avait prêté quatre louis (ce ne sera pas encore là la dernière fois que dans des momens d'épanchemens j'aie été beaucoup plus loin que je ne le desirais ; et l'ennemi qui me fut le plus pré-

judiciable fut ma confiance sans réserve). Mon époux m'embrassa avec transport, et porta jusqu'aux nues mes généreux sentimens : il me donna cependant encore une preuve de plus que de l'amitié, et nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre.

Environ à l'aube du jour je m'éveillai ; et étendant la main pour trouver mon infidèle époux, hélas ! il n'y était plus.... Je m'abandonnai encore aux larmes ; je me fis mille reproches, et tous les serpens de la jalousie vinrent dévorer mon sein.

Je me levai à bas bruit : j'approchai l'oreille près de la porte de ma rivale : mon époux lui parlait de moi ; il se répandait en éloge sur mon compte ; que j'étais bonne et avait toutes les qualités pour le rendre heureux. Enfin, que je lui avais promis de venir moi-même le matin pour la solliciter à rester chez moi comme l'amie de la maison.

Votre femme est un enfant, répondait

Mlle. P.... : elle est trop jeune encore pour avoir cette vertu romanesque ; elle ne sera pas plutôt accouchée , qu'elle voudra ses droits tout entiers ; mais nous saurons la mettre à la raison..... Ceci fut prononcé avec véhémence et scellé du baiser le plus sonore. Ce fut pour mon cœur le trait mortel : je tombe évanouie ; j'ignore le tems que je restai dans cet état d'anéantissement ; mais je me retrouvai , en revenant à la vie , dans les bras de mon époux qui me comblait de caresses , et qui se servait de tout son ascendant sur moi pour me faire encore calmer mes esprits ; et Mlle. P.... , sans doute à la sollicitation de mon époux , vint aussi m'embrasser , m'assurer que j'étais son amie ; mais que je devais être sans jalousie , puisqu'elle avait connu mon mari avant moi : au surplus , qu'il ne m'en adorerait pas moins ; que plus jeune et plus jolie qu'elle , j'aurais toujours la préférence.

Après nous être réciproquement cassé le nez avec l'encensoir , mon époux nous embrassa toutes deux : nous l'embrassâmes

aussi , et on servit le déjeûné : ensuite vint l'abbé , qui tâcha de mettre en tout ceci de la diversion. J'ai déjà observé qu'il était beau , et que quoiqu'il eut l'œil miope , il l'avait très-séduisant. Mlle. P.... en avait déjà senti les éclairs ; mais comme j'observais tout , je vis bien que ce jour , et sur-tout au souper , la coquetterie de ma rivale fut toute pour l'abbé : celui-ci ne fit pas semblant de s'en appercevoir , son goût était prononcé ; j'étais uniquement l'objet de ses vœux ; et peut-être encore aussi était-il d'accord avec mon mari , qui n'a pas été fâché d'avoir cette excuse à ses débordemens (car sa conduite était très-licentieuse) ; mais alors je l'ignorais.

O que la main qui arracha le voile fut criminelle !..... Cher abbé ! ton amitié l'a toujours respecté , et je ne t'ai jamais rendu heureux. Quoique dans toutes ces entrefaites , l'ami de la maison eût pu prendre possession de la maîtresse : confident du mari , amant de la femme , cette double alliance , qui aurait réuni quatre personnes , eût sans doute fait notre bonheur à tous.

Mais

Mais Mlle. de P..... était trop perfide , moi trop jalouse , mon mari trop emporté , et l'abbé trop novice.

O ! si à cette époque j'avais eu quelque parcelle de cette philosophie que je possède aujourd'hui , nous eussions été heureux tous les quatre : nous eussions formé entre nous une petite république , et nous eussions élevé nos enfans en commun : je serais encore madame Q..... Je posséderais mon aimable Clarisse (c'est le nom de ma fille) : je serais encore avec son père à S..... dans notre charmante petite maison. Sans doute l'abbé vivrait aussi , Mlle. de P..... n'aurait pas fait un sot mariage : ce que c'est de ne pas s'entendre (voilà les dangers de l'inexpérience) : un seul qui n'est point d'accord fait le malheur de tous.

Mlle. de P..... fit un garçon avec mon mari ; pourquoi ne fis-je pas , l'année suivante , une fille avec l'abbé ? nous serions encore tous heureux ! L'union , dit-on , fait la force ; la mésintelligence nous a tous

perdus : il en est du sein des amis , des familles , comme des états ; la maison de chaque particulier est en petit ce qu'est en grand une république.

Bo
pei
suis
jou
ne s
que

E
mon
rupt
Eh l
qu'il

V
n'est
enco
que
men
men
douc

C H A P I T R E X.

Episode.

BON JOUR, mon amie, combien j'ai de peine à triompher de ma paresse. Je ne me suis point entretenue avec vous depuis huit jours. Je me laisse toujours entraîner, et je ne suis jamais plus avancée le lendemain que la veille.

Encore deux mots sur l'originalité de mon cœur, et je ne mettrai plus d'interruption au fil de mes anciennes aventures. Eh bien ! ces deux mots sur mon cœur sont : qu'il veut encore me jouer des tours.

Vous savez que le marquis de St.-Julien n'est plus à Paris ; que le M. R.... est aussi encore une fois en voyage ; par conséquent, que je ne suis plus Arsène ni Elise, seulement Hortense ; mais quoique bien tendrement, bien sincèrement Hortense, cette douce habitude qui, de ma part, tient

beaucoup plus à l'amitié qu'à l'amour, ne peut m'être un abri total. Eh bien ! un homme jeune, aimable sous tous les rapports, sentimental sur-tout, s'est avisé de prendre un goût assez sérieux pour moi ; je partage son sentiment, mais il veut l'*exclusive*. Nos positions, je crois, ne sont guères relatives ; d'ailleurs, renoncer entièrement à mylord P....., lui qui, depuis quatre ans, n'a cessé de m'adorer ; lui à qui j'ai tant d'obligations ; lui qui m'aime assez pour me sacrifier les intérêts de son cœur, pour renoncer à la douce habitude qu'il a de vivre avec moi, si ce renoncement n'était mon permanent bonheur !

Mais mon nouveau prétendant n'est pas assez riche ; puis, sous le règne de mylord, je suis devenue despote ; je le domine tellement, je fais si bien toutes mes fantaisies, que je l'ai accoutumé à tout.

M. de F....., mon nouvel amant, sera jaloux : il ne voudra entendre à nul accommodement ; cependant je l'aime aussi ; comment me tirerai-je de cet embarras ? Et

pourtant s'il était assez riche pour m'assurer une existence honorable , il pourrait compter sur mon cœur. Revenue des erreurs de l'amour , ne dois-je pas bien être acquittée avec ce Dieu ? ô ! je trouverais le vrai bonheur à me fixer à un unique ami , à ce qu'il fût mon univers , comme je desirerais être le sien ; et si-tôt que j'aurais rencontré tous ces rapports de convenance dans un objet qui sympatisera avec mon ame , et qui plaira encore à mon cœur , je me fixerai à jamais.

Donnons un coup d'éponge sur le passé , et vous verrez que celui qui aura assez de philosophie pour m'aimer encore , comme s'il avait de moi ce premier sentiment , trouvera encore en mon ame , en toute ma personne enfin , de quoi faire le bonheur d'un galant homme ; car mes qualités morales ne sont point éteintes ; elles ne sont maintenant que voilées.

Oh ! je sens bien que mon ame n'a rien perdu de ses facultés sentimentales. Mais revenons au moment où cette ame si pure

était en bute à toutes les attaques de la corruption, où on employait tous les charmes de la séduction pour lui inculquer cette philosophie qu'aujourd'hui elle s'étonne de ne point trouver dans ceux qui l'entourent.

L'abbé et mon mari, pendant un mois, s'étaient occupés sans relâche à maintenir l'union et la concorde dans notre presque double ménage; mais aux querelles très-fréquentes qu'il y avait toujours entre Mlle. P..... et moi, vinrent encore se mêler des débats domestiques. Nous n'avions, à cette époque, qu'une cuisinière-femme-de-chambre, et un petit jockey, filleul de mon mari, qui se nommait l'*Espérance*.

Victoire, notre domestique femelle, qui était une grande et belle fille, avait sûrement aussi reçu les hommages de mon mari pendant mes absences; et peut-être comptait-elle sur quelques rognures à mon retour; et comme j'étais au moment d'accoucher, ce tems de repos pour moi aurait été tout à son profit. Mais cette nouvelle arri-

vée, qui mettait totalement en déchéance Victoire: car supposant de ma part, jusqu'au moment de mes couches, la plus grande sobriété, Mlle. P.... aux yeux noirs, à la chevelure crépue, fatiguait outre mesure, à elle seule, M. Q.....; par conséquent Victoire, qui eût gardé le silence tant que ce n'aurait été qu'en sa faveur que mon mari me faisait des infidélités, jeta les hauts cris lorsqu'elle vit établie une seconde maîtresse beaucoup plus despote que moi; et Mlle. P.... jalouse à l'excès du peu que l'on m'accordait, avait encore surpris quelques signes d'intelligence de Victoire avec son maître, qui vraisemblablement faisait les derniers efforts pour apaiser celle-ci, et nous maintenir toutes dans nos postes respectifs et en bonne intelligence.

Enfin, une dispute s'élève. Mlle. P.... le prit sur le haut ton, Victoire de même, en disant qu'elle ne la connaissait pas; qu'il n'y avait que madame, qui était trop bonne de la souffrir chez elle; mais qu'elle l'avertirait de ce qui se passait chez elle.

Cette querelle dura plusieurs jours : on parvint à apaiser Victoire à force de cadeaux , et peut-être aussi pour une nuit que lui céda Mlle. P.....

Mon petit ménage si doux , de si bonne intelligence un mois avant l'arrivée de Mlle. P....., devint bientôt un enfer , et mon malheureux époux était encore le plus plus tourmenté de tout cela ; sans cesse l'imagination tendue à nous tenir dans l'équilibre ; ses facultés physiques épuisées avec Mlle. P...., bourré continuellement par Victoire , cette triple besogne le faisait dépérir à vue d'œil.

L'abbé , le conciliateur général , n'avait pas encore pu parvenir à ses fins près de moi ; espérant sans doute un succès plus heureux après mes couches , se donna à Victoire , qu'il vengea de son maître ; mais ce dernier , piqué au vif , la renvoya.

Dans ces éternels débats , où j'étais toujours compromise , je ne pu tenir longtemps : ma santé s'affaiblissait tous les jours ;

ma

ma tristesse mortelle anéantissait mon ame. Je tombai dans le marasme. Oh! oui; de toutes les maladies, la jalousie est bien la plus cruelle!

Mon médecin dit qu'il fallait que je prisse l'air de la campagne: je me déterminai à aller chez ma bonne aïeule; c'était à-peu-près le tems des vendanges: mon mari devait aller les faire tout seul, Mlle. P.... observa bien qu'il eût été de la dernière indécence d'aller seule avec mon mari s'établir à C..... Comme mon état languissant lui inspirait quelquefois de la pitié, et un motif plus puissant encore, que je ne pouvais soupçonner alors, l'engageait à me carresser, à me faire toutes les instances pour que je la menasse avec moi chez mon aïeule; j'eus la faiblesse d'y consentir: je servais aussi ma petite vengeance, en l'éloignant de son amant, que je craignais qu'elle n'eût l'audace d'aller trouver à son vignoble: desirant que mes malheurs fussent ensevelis dans l'enceinte de ma maison, je voulais persuader à tout le monde qu'elle était plus mon amie que celle de

mon mari : mon petit orgueil trouvait son compte à cette idée, celle, au moins, d'en imposer au public.

Coucy ?

Nous nous disposâmes tous au départ : mon mari pour C..... avec son jockey, moi avec Mlle. P..... pour H. F....., mon fidèle chien, ma petite Nina, avec moi; le chat fut porté chez l'abbé. La maison, quoique neuve, ne resta pas seule, beaucoup de rats voisins en avaient pris possession. Nos effets ayant été endommagés par eux mon mari me dit qu'il fallait profiter de ce qu'il ne resterait ni domestiques ni animaux chez nous pour mettre de l'arsenic dans les endroits habités par ces rats; et de suite, il fut lui-même en chercher chez l'apothicaire : il le déposa sur ma cheminée, et me dit de le mettre avec bien de la précaution (c'était heure et jour d'audience, il n'eut que le tems de passer sa robe pour s'y rendre).

Mlle. P..... était dans mon appartement; j'y étais occupée à lire une brochure qui m'intéressait; elle me dit : « Tu es occu-

« pée? veux-tu que j'aïlle mettre l'arsenic
« dans le grenier, j'entendrai mieux cela
« que toi? tu ne pourras ni grimper, ni
« te baisser avec ton gros ventre. — Vas,
« lui répondis-je. » Je lui fis cette réponse
autant pour me soulager un peu par son
absence, que pour ne pas me déranger.

Le lendemain, nous partons pour H. F....
il y avait cinq lieues de traverse; nous
avons été obligées de prendre une voiture
de poste. Quelques jours auparavant, un
orage avait dégradé la route, et nous man-
quâmes vingt fois de verser; néanmoins
nous arrivâmes saines et sauvées; mais ma
compagne de voyage dit que nous avions
éprouvé bien des cahos, et que sûrement
je ferais une fausse-couche; qu'il y avait à
craindre que je ne passasse pas neuf jours.
Ce propos, quoique fréquemment répété,
ne m'ouvrit pas les yeux; j'avais déjà fait
deux fausses-couches, Mlle. P.... le savait,
ainsi je prenais cela comme fort naturel.

J'étais dans mon huitième mois, et je
comptais bien arriver au neuvième à bon

Haute-Fautance

port. Quoique nous ne fussions pas autant en mésintelligence, Mlle. P..... et moi chez mon aieule, quelquefois cependant nous avions des altercations. (Notez que tous les miens u'ont jamais pu goûter Mlle. P...., et que ce n'était qu'à ma sollicitation que mon aieule ne la molestait pas; mais je voulais qu'elle ignorât ce que je voulais ignorer moi-même.

En arrivant chez ma grand'mère, j'avais donné l'appartement d'honneur à Mlle. P....., moi, j'avais gardé le plus petit qui avait tant de précieux souvenirs pour moi, puisque c'était le même où dix-huit mois auparavant j'avais passé ces deux nuits clandestines avec mon mari, qui n'était alors que mon amant; c'était encore le même où je faillis rendre les armes à l'abbé et partager ses transports, sans l'apparition du somnambule. Combien j'avais déjà comparé ces deux situations avec celle où je me trouvais alors !.....

Depuis huit jours que j'étais à H. F...., il avait presque toujours plu; je n'avais pas

encore été visiter cette délicieuse grotte de mousse où j'avais reçu les premiers vœux de mon époux, et où je lui avais juré d'être toute à lui pour la vie. Je n'avais pu, dis-je, me rendre à cette petite cabane; je voulais aussi éviter d'y conduire ma perfide compagne de voyage ce jour-là (1). La soirée était belle : je dis à Mlle. P..... que j'étais bien aise qu'elle ne vînt pas avec moi dans les bosquets; elle me dit que de son côté elle avait aussi à rêver, et elle se retira dans le jardin : moi, seule, je gagnai l'allée de tilleuls, à-peu-près encore à la même heure que deux ans avant j'allai y recevoir mon amant.

En entrant dans la grotte, un saint saisissement me prit; mon enfant tressaillit dans mon sein; mes larmes coulèrent : je baisai le portrait de mon époux, et je m'affligeai long-tems sur sa double infidélité : la nuit me surprit encore dans mes lugubres rêveries : je quittai ce lieu qui n'avait plus d'autres charmes que d'être solitaire,

(1) C'était encore un jeudi.

et plus propice à alimenter la douleur qu'à aiguillonner les plaisirs quand deux amans s'y rencontraient.

Mon aïeule était déjà inquiète de ne me pas voir revenir : j'arrive, le souper était servi : je mangeai peu et fus me coucher ; je craignais toujours de distraire les trop tendres souvenirs que m'avait inspiré le charmant réduit que je quittais ; c'est pourquoi je brusquai un peu Mlle. P..... qui voulait venir causer avec moi ce soir-là.

« Il vous sied bien, me dit-elle, de vous
 « plaindre d'un époux adorable, parce qu'il
 « vous a fait une infidélité ! l'objet de cette
 « infidélité est bien plus malheureuse que
 « vous ! Je porte dans mon sein le fruit de
 « mon fol amour. Hélas ! que ne suis-je res-
 « tée à mon couvent ! Pourquoi vous ai-je
 « connue, aimée, obligée ? ou pourquoi
 « êtes-vous sa femme ? Ce titre m'apparte-
 « nait : vous me l'avez usurpé : ma fortune
 « aurait réparé l'injustice du sort envers
 « lui : il eut été heureux, au lieu qu'au-
 « jourd'hui, lui, vous et moi, nous voilà

« infortunés à jamais. Que vont devenir ces
« malheureuses créatures qui respirent dans
« notre sein ! celle que je porte serait légi-
« time sans vous !..... » Puis, se portant à
tous les excès, elle s'arrachait les cheveux.
J'eus beaucoup de peine à la calmer ; elle
avait totalement la tête perdue. Enfin, je la
conduisis dans sa chambre et revins dans
la mienne.

Tous les matins, je prenais du lait avec
du gruau pour déjeuner à sept heures.
Ce jour-là, Mlle. P..... était descendue
à la cuisine à la même heure : elle dit à la
bonne qui me faisait chauffer mon lait :
« Allez me chercher une poignée d'oseille
« dans le jardin pour me nettoyer mes
« dents ; moi, je vais porter le déjeuner à
« madame Q..... » Jeanne y fut à l'instant,
et Mlle. P..... prend le lait et me l'apporte
chez moi ; j'étais couchée négligemment,
ma Nina dans mes bras.

Mlle. P....., avec un sourire forcé, m'a-
borda le vase à la main. Depuis notre arri-
vée à H. F.... elle avait fréquemment ces

attentions , sur-tout lorsque la veille nous avions eu quelque'aigreur (je dois à l'éloge de ma rivale que c'était toujours elle qui revenait la première après nos querelles) : cela ne me surprit donc pas d'après la scène de la veille. Je pris la tasse de ses mains en la remerciant : j'apperçus bien dans sa physionomie un air hagard et quelque chose de sinistre ; mais je l'attribuai à l'explication de la veille. Je bus, et posant la tasse sur le lit , je me plaignis que le lait était amère , mauvais. « Vous êtes bien difficile , » me dit-elle. « Puis , j'en avale encore une » goutte ; et parlant à ma chienne , je dis : en veux-tu , Nina ? je n'en prendrai pas aujourd'hui

Au moment où Nina allait mettre le nez dans le vase , elle l'arracha précipitamment , le jetta dans le pot-de-chambre et le tout par la fenêtre. La rapidité de son action , son ame atroce qui était peinte sur sa figure , m'eurent bientôt dessillés les yeux. L'idée de l'arsenic qui avait été confié entre ses mains me saisit ; j'étais restée immobile. Elle s'était retirée chez elle. Je descendis :

cendís : je dis que j'avais répandu mon lait ,
et que je priais qu'on m'en fit chauffer
d'autre : j'en pris beaucoup , parce que je
savais que c'était un contre-poison.

Obligée de renfermer ce fatal secret dans
mon sein , l'heure du dîné arrivée , on cher-
cha Mlle. P... , sans pouvoir la trouver : je
ne savais que dire de cette disparition ; je
craignais qu'elle ne se fût précipitée dans
un puits. Enfin , je confiai ce trait à mon
aieule , qui n'eut point de doute qu'elle
n'ait voulu m'empoisonner ; et quoique
j'en eusse très-peu avalé , les coliques fré-
quentes que j'éprouvais ne m'en convain-
quirent que trop.

Je pris une voiture et me rendis chez
moi le plus promptement possible ; le cahos
de la voiture joint aux coliques continuelles
que j'avais : la langueur mortelle qui me
consumait depuis quatre mois , m'eurent
bientôt mis à deux doigts du tombeau. A
mon arrivée , mon premier mouvement fut
d'envoyer chercher l'abbé , avec lequel je
soulageai mon cœur. Il s'était chargé , au

moment de mon départ, de me trouver une bonne femme-de-chambre, une fille à deux fins (1).

L'abbé connaissait assez mes goûts pour faire ce choix; ainsi, ce fut lui qui me donna *Opportune* (cette fille que j'ai tant aimée, et que mon mari a forcée de sortir de chez moi, quoiqu'elle fut un excellent sujet): l'abbé, dis-je, et *Opportune*, s'empressèrent de me donner des soins; mon médecin D...., mon accoucheur et la garde furent appelés: ils me firent administrer de prompts secours, et après avoir été pendant la nuit entre la mort et la vie, je donnai le jour à une jolie petite fille. L'abbé avait dépêché un exprès à ma mère, qui arriva et amena une nourrice avec elle. On avait écrit aussi à mon mari. A son arrivée et à celle de ma tendre mère, qui tous deux entrèrent dans ma chambre, ma faiblesse étant extrême, je m'évanouis; et pendant l'espace de six semaines, je fus toujours si faible, que je ne pus avoir

(1) C'est-à-dire, femme-de-chambre et cuisinière à-la-fois.

une explication avec mon époux ni avec ma mère. L'abbé, mon aieule elle-même, n'avaient eu de moi qu'un aveu très-obscur ; ainsi ce mystère d'iniquité restait toujours enseveli. Mon mari n'avait jamais osé prononcé le nom de Mlle. P.... dont la disparition subite était une énigme pour lui.

Une lettre d'Eugénie m'apprenait qu'elle allait prendre le voile ; qu'elle m'engageait à assister à cette cérémonie ; qu'elle était toujours contente de son état ; et, comme à l'ordinaire, sur un petit billet séparé du corps de la lettre, elle me parlait de sa tendresse pour sa jolie Laure ; puis, elle ajoutait : Mlle. P..... est arrivée ici il y a environ six semaines de grand matin : depuis ce jour, personne n'a eu accès dans son appartement : elle est malade ; elle a de fréquens délires, et la femme-de-chambre de l'abbesse qui, quelquefois est admise chez elle, l'a surprise dans quelques-uns de ces momens te nommant et ton époux avec fureur ; mais cette fureur pour ce dernier est plutôt de la tendresse

que de la haine; elle est grosse et fait tout ce qu'elle peut pour se procurer une fausse-couche, etc. etc.

Quoique cette lettre me fut remise cachetée, j'étais trop faible pour la lire, et encore moins y répondre. Après en avoir soustrait le petit billet en question, je la donnai à mon mari: il répondit à Eugénie que j'étais très-sensible à son souvenir; mais que je venais d'accoucher d'une petite fille que j'avais voulu qu'on nommât Eugénie; et que depuis la naissance précoce de cette petite créature, on n'avait pu que me tenir dans un juste équilibre entre la vie et la mort.

Ce qui concernait Mlle. P.... dans la lettre d'Eugénie, apprenait bien à mon mari qu'elle était retournée à son couvent; mais le motif de ce prompt départ restait toujours pour lui très-obscur; il ne lui laissait pas non plus de doute qu'elle portait dans son sein un gage de leur criminel amour.

Il prit le parti de lui écrire, mais il n'en

reçut point de réponse : enfin , en mon nom et au sien , il adressa ses remerciemens à Eugénie ; puis , il lui parla de Mlle. P..... , lui en demanda des nouvelles : celle-ci nous apprit qu'elle lui avait fait parvenir par la femme-de-chambre de l'abbesse que j'étais accouchée heureusement d'une fille , et que la mère et l'enfant étaient bien portantes.

A cette nouvelle , des convulsions horribles lui prirent ; elle extravagua pendant deux heures , au point qu'elle dit que puisqu'elle n'avait pu m'assassiner avec mon enfant , il fallait que sa vengeance tombât sur elle-même , et elle voulut se percer le sein avec une paire de ciseaux qui se trouvait sur sa table de nuit. On eut beaucoup de peine à remettre quelque ordre dans ses discours , et depuis ce moment , elle avait de fréquentes absences d'esprit.

Quant à moi , les soins de mes amis , les secours de la faculté , ma grande jeunesse , mon excellente constitution , firent qu'en deux mois , je fus tirée d'affaire ; on n'at-

tendait que ce moment pour m'apprendre la perte que j'avais faite : ma jolie Eugénie n'avait vécu que vingt-quatre heures ; et quoique je m'en fusse toujours doutée, et même que j'eusse préparé mon cœur à cette nouvelle, j'en fus frappée horriblement ; la fièvre me reprit, et je fus très-languisante encore pendant cinq semaines.

C H A P I T R E X I.

Mariage de mademoiselle P.....

QU'EST-CE que le tems n'efface pas?.....
La santé, la gaieté, m'eurent bientôt rendu mes charmes. L'œil de mon époux se fixa sur moi de nouveau avec complaisance. Que ce retour fut délicieux pour mon tendre cœur!... Combien je l'idolâtrai!... Nous passâmes l'hiver assez paisiblement. Ma société était bien composée et peu nombreuse. Ma petite voisine, ma belle-sœur, madame V.... étaient les seules femmes que je voyais : l'abbé était de toutes mes parties ; mais il avait renoncé à ses prétentions à être mon amant, trop convaincu que mon époux était l'unique centre de mes plaisirs!

Le printems, encore une fois, me retrouva en bon train de redevenir mère; je fus passer le mois de mai chez mon aïeule à H. F.... Je revis les bosquets..... la grotte de mousse..... Je réhabitai l'appartement,

le lit délicieux et funeste..... Toutes mes sensations furent douces comme ma position.....

J'étais beaucoup grandie dans ma couche ; j'avais été bien médicamentée ; puis , le bon air , la tranquillité de cœur et d'esprit , me firent engraisser considérablement pendant mon séjour à H. F..... de manière que j'étais mieux que jamais en arrivant à S..... (ces petites réminiscences de beauté m'arrivèrent souvent ; et j'ai eu quelquefois aussi des excès de laideur où moi-même je ne pouvais me reconnaître ; et la même influence de variation opérait de même sur mon moral , tant il est vrai que le physique est la boussole de ce dernier ; et le tout ensemble était le thermometre des sentimens de mon mari pour moi). Je reconquis donc le cœur de mon infidèle.

Une lettre d'Eugénie m'apprit que ma rivale venait grosse à pleine ceinture , et qu'elle avait épousé un garde - du - corps noyé de dettes , qui avait été trop heureux de trouver une femme qui voulût bien les
payer ,

payer, et Mlle. P.... à son tour avait pris la balle au bond pour donner un père et un nom à son enfant; que ce mariage s'était fait à bas bruit, et qu'ils étaient allés habiter une maison de campagne appartenante à Mlle. P.... où ils pourraient facilement ensevelir leur déshonneur mutuel, et qu'elle n'était plus à l'abbaye; elle espérait que j'irais la voir, et que j'assisterais à la prononciation de ses vœux qui aurait lieu sous peu de mois; que l'abbesse venait de retirer la petite Laure pour l'avoir auprès d'elle; qu'elle l'avait remise à ses soins. La duchesse de L..... ayant trouvé cette infortunée orpheline si intéressante, elle lui fit cent écus de rente. Ce dernier trait de la duchesse comblait Eugénie de joie; enfin, tout pour elle allait le mieux du monde. Elle attendait avec impatience l'instant de prononcer ses vœux.

Quant à moi, j'étais ravie d'être débarrassée d'une rivale aussi dangereuse que Mlle. P.... et bien aise aussi que son malheureux enfant fût pourvu d'un père; car j'aurais craint par la suite pour mon époux

quelque retour de sentimens paternels. Cependant , plusieurs fois pendant la lecture de l'article qui concernait Mlle. P..... mon mari avait paru inquiet ; mais cette inquiétude ne paraissait point de l'amour. Il parut étonné de ce qu'il n'était pas question du caractère de son mari.

Toutes ces petites observations glissaient rapidement sur mon esprit ; et me croyant sûre du cœur de mon époux , je dormis paisiblement sur le bord du précipice. Ma fidelle Opportune , qui m'était toute dévouée , me dit un jour , que tandis que je dormais le matin , il était venu un garde-du-corps chez monsieur , avec lequel il avait eu une vive querelle , et qu'il était question de payer une dette sous deux mois , ou bien le garde-du-corps ne donnerait pas de quartier ; qu'il avait des billets de mon mari , et qu'il le ferait poursuivre ; il avait même dit cela assez haut en sortant pour qu'elle l'entendît.

Cet avis m'inquiéta. Je questionnai mon époux , mais il me tranquillisa. Le lende-

main, des parens fort riches qu'il avait à trois lieues de S.... vinrent nous voir; moi, toute occupée à les fêter, j'oubliai bien vite l'avis alarmant de ma soubrette. Nos parens venaient ici faire des provisions pour recevoir chez eux M. D. L. M. intendant des finances du duc d'O.... (1), qui passait dans leur ville; et c'était à qui se distinguerait pour le fêter. Ils m'engagèrent à partir avec eux, et mon mari m'y engagea aussi. J'emballai tout ce que je pus de toilette, et je partis.

M. et madame de R....., nos parens, étaient des gens qui aimaient les plaisirs, l'ostentation. Le lendemain, ils donnèrent un dîner splendide à M. D. L. M.... Madame de R.... avait une riche garde-robe : aussi parut-elle de la plus grande élégance : tout ce qu'il y avait d'opulent dans cette ville était du dîner. Toutes les femmes étaient surchargées de parure; moi, j'étais simplement en linon; j'avais de fort beaux cheveux, et l'on n'avait rien négligé pour leur

(1) Philippe Capet d'infâme mémoire.

donner de la grace ; des fleurs naturelles faisaient toute ma coëffure : un aimable désordre répandu dans toute ma parure, ne rendait mon état de grossesse que plus intéressant. J'étais dans un de mes accès de beauté : un fichu posé avec grace laissait appercevoir négligeamment ma gorge que j'avais belle alors : ceci sur-tout fixa tous les regards de M. D. L. M... qui portait son ame dans ses yeux ; et quoiqu'il eut cinquante ans, il était encore très-bel homme, infiniment enjoué et spirituel. Il m'adressa les choses les plus obligeantes, auxquelles je répondis assez bien ; car à cette époque j'avais de l'usage du monde (1).

Le dîner fut suivi d'un bal champêtre, où M. D. L. M... déploya la plus aimable galanterie ; j'étais uniquement l'objet de ses vœux. Oh ! pour cette fois, je me sentais le vif desir d'y répondre ; mais j'étais trop naïve encore : un rien m'effarouchait.

(1) En ce moment, M. D. L. M... était à C. L. Ch. ce qu'est aujourd'hui à Paris l'ambassadeur turc. Madame de R... à l'instar de Madame Tallien, et moi de mademoiselle Lange.

L. M... en grand seigneur, me jettait le mouchoir, je mourais d'envie de le ramasser; mais je voulais qu'il le donnât plus délicatement. Mon orgueil était offensé du peu de soins qu'il semblait y mettre. D. L. M.... s'était bien apperçu qu'il me plaisait; et présument qu'une occasion favorable l'eût fait réussir, il gagna la femme-de-chambre de la maison; un louis lui donnait l'entrée d'un cabinet qui communiquait à mon appartement par une porte secrète. Il faisait chaud; je me déshabillai nue; et prenant le frais à une fenêtre, j'entr'ouvris la jalousie qui donnait sur une terrasse, quand tout-à-coup de L. M.... paroît, et sans dire gare, veut s'emparer de ma personne. Je fis un cris d'effroi: offensée de son action, je le repousse indignée. Il m'offrit sa bourse: plus indignée encore, je redoublai d'efforts pour me débarrasser de son ardeur. Tout ceci fit du bruit; mes parens qui ne couchaient pas loin de moi entendirent et arrivèrent à ma porte comme les feux de mon ravisseur se calmaient. Il entend du bruit, il s'échappe. Je n'y fus donc encore pour rien cette fois!...

Bientôt tout reprit le calme ; je fus barricader la porte du cabinet qui communiquait chez moi : je me mis au lit encore une fois bien contente de moi de rester pure à mon mari. Vous vous rappelez que voici la troisième victoire. Je dormis bien : il était dix heures du matin lorsqu'un laquais de M. D. L. M... demanda à me remettre une lettre lui-même : la femme-de-chambre l'introduisit dans mon appartement.

Voici à-peu-près le contenu de cette épître.

BELLE DAME,

« Au moment où vous lirez ce billet, je vous aurez obéi, je serai loin de vous ; mais cependant si un coupable qui vous aime peut trouver grâce à vos yeux, un mot, et je vole où vous m'indiquerez pour réparer mes torts et me rendre digne de vous.

« Je me suis fait instruire de votre posi-

tion : votre mari a des mauvaises affaires : vous êtes jeune et belle , vous pouvez tout réparer : même je sais encore , et je vous apprend que votre mari y compte. Eh bien ! je suis son homme. Une place d'inspecteur chez M. le duc d'O.... rapporte dix mille livres et un équipage. Réfléchissez , belle dame : tout ce bien-être est à vous ; vous n'avez qu'à vouloir. Je retourne à S.... dans un mois : je vous demande à souper chez vous , mais en tête-à-tête. Adieu , bel ange ; daignez répondre deux mots à celui qui vous adore , D. L. M....

Plus troublée qu'attendrie , mon orgueil aussi offensé que mon cœur touché à la lecture de ce billet autant impératif que tendre , je priai le laquais d'attendre , et je répondis :

MON BEAU MONSIEUR ,

« Vous augmentez mon étonnement sans cesse ; vous êtes si prompt dans vos décisions ! chez vous le geste suit immédiatement la parole : vous ne donnez pas

aux gens le tems de se reconnaître. Cependant j'aime à croire que vous y gagneriez beaucoup!... Sentir est tout pour vous. Vous vous inquiétez peu de ce que vous inspirez!... Il paroît que vous connaissez mieux mes affaires que moi-même; elles sont mauvaises, dites-vous? Eh bien! je veux bien vous donner le plaisir de les améliorer. J'accepte la place en question pour mon mari; il faut penser à sa postérité; nous causerons plus amplement de cela lorsque vous viendrez dans un mois à S.... Je serai bien aise de vous donner à souper en petit comité. " G.... Q....

Le billet cacheté, le laquais fut rejoindre son maître qui galoppait sur la route de Paris. Je contai mon histoire à mes bons amis et parens: on fut pour que j'obtinsse la place d'inspecteur pour mon mari. Quelques jours après, je fus le rejoindre; je le trouvai très-soucieux: je lui contai une partie de mon aventure avec M. D. L. M.... Nous reçumes plusieurs lettres de ce dernier, une entr'autres, où il mande que son voyage se trouvait retardé bien loin; mais

mais que si je voulais me rendre à Paris, il m'offrait un appartement convenable; tous les plaisirs de la capitale, et qu'il me donnerait les provisions pour la place en question. Ceci demandait réflexion : à la vérité, j'ignorais l'embarras effroyable où se trouvait mon mari : il m'aimait; mais il était pressé de si près !.... puis, sa philosophie !....

J'étais déjà trop avancée dans ma grossesse pour risquer un voyage à la capitale : il fut résolu que lorsque je serais rétablie de mes couches, je profiterais provisoirement de l'ordre du généreux L. M.... pour donner un emploi lucratif à mon mari, sans cependant compromettre sa délicatesse et la mienne; qui ne sait pas d'ailleurs qu'avec le ciel il est des accommodemens ?..... Nous attendions patiemment le moment où j'allais être mère; les soucis de mon époux s'accroissaient tous les jours. Était-ce une précoce jalousie ? je me mettais l'esprit à la torture pour le deviner et le rassurer.

Enfin, le terme arriva où je donnai le jour à une seconde fille (1). Cinq jours après ma santé était excellente : la fièvre de lait passée, je promettais être bientôt rétablie ; j'imaginai que tout allait le mieux du monde : cependant mon époux était toujours absorbé. Vers le soir, il me dit : « puisque tu vas mieux, mon ange, je vais passer deux jours à la campagne. » Je l'engageai à le faire, espérant que cela égayerait son esprit..... Il ne fut pas plutôt parti que l'on apporta une lettre qui contenait un billet protesté (qui resta à la cuisine). Deux jours après, mes gens eurent une forte contestation avec un huissier relativement au contenu de cette lettre ; ils s'étaient contentés de répondre que monsieur devait revenir le lendemain, et que madame étant dans son lit, elle devait ignorer tous ces démêlés.

Le lendemain et le surlendemain se passent, et mon mari ne paraît pas : nous

(1) Elle fut baptisée par procuration : mon Oppor-
tune représentait madame de R...., le domestique M. le
vicomte de L.... Je voulus qu'elle fût nommée Clarisse.

étions sans le sou à la maison ; ma bonne Opportune se procurait l'indispensable nécessaire par une de ses amies qui lui prêtait ; c'était encore ce qu'elle avait la délicatesse de me laisser ignorer ; mais bientôt ses petits moyens furent épuisés ; car ils étaient trois à vivre à la cuisine, et moi qui avait toujours besoin de quelque chose ; elle se confia à ma garde (qui était une bonne et excellente femme bien née, et que des malheurs avaient réduite à cet état). Cette dernière, de concert avec Opportune, pourvoyait à tous mes besoins, et sur-tout me cachait ma position ; car déjà elle avait entendu beaucoup jaser.

L'abbé R.... qui avait obtenu de son chapitre un congé de trois mois, était allé à son pays, à deux cens lieues de S.... : ainsi j'étais sans amis.

Il y avait déjà six jours que mon mari était absent, quoiqu'il eut dit qu'il n'en serait que deux ; le septième jour, qui était le onzième de ma couche, comme j'allais à merveille, ma garde me laissa seule pour

aller faire un tour chez elle. J'envoye Opportune faire une commission ; l'Espérance était resté seul à la cuisine. Il arriva des hommes qui demandèrent à parler à mon époux. — Il n'y est point. — Il faut que nous parlions à quelqu'un : on nous berne depuis huit jours ; nous n'entendons plus raillerie , etc.

— Madame est dans son appartement , dit le jockey , voulez-vous lui parler ? — conduisez-nous. Ils entrèrent chez moi en me disant : « Voici un billet de mille écus que votre mari doit ; il est protesté ; et notwithstanding les diverses promesses qu'il a faites , il n'y fait point honneur : nous venons saisir et poser les scellés ici en vertu de ce pouvoir. » Je leur dis que je n'entendais nullement les affaires ; que si mon mari devait , il paierait ; que je l'attendais de jour en jour ; qu'ils se donnent la peine de repasser , que je l'enverrais chercher (je ne savais pas où il était). « Non , madame , il y a huit jours que nous venons ici , et c'est , de la part de vos gens , toujours la même réponse : c'est de l'argent qu'il nous

faut ; le créancier de votre époux n'entend à aucun accommodement : il faut payer aujourd'hui ou demain , au plus tard , à pareille heure ; nous allons , provisoirement , poser les scellés ici : votre mari le sait bien ; c'est pourquoi il ne revient pas. »

J'eus beau prier , supplier , ils ne voulurent entendre aucune de mes raisons , en disant toujours que c'était de l'argent qu'il leur fallait pour le lendemain au plus tard.

Que j'étais loin de m'attendre à une telle scène ! Voici donc , me disais-je , le motif de la tristesse de mon époux ; mais ne m'en avoir rien dit !.... mais me laisser seule !.... que vais-je devenir ? à qui m'adresser ? où peut-il être ? Je m'abandonnai aux larmes... Si je n'étais pas si récemment accouchée , je prendrais la poste ; j'irais trouver M. de L. M.... : il est si généreux !.... Mon père ! oh ! il ne voudra pas m'écouter. Mon cher abbé ! mais il est si loin de moi !... Je retombai sur mon oreiller , et me livrai au désespoir ; une fièvre violente me saisit ; mes suites de couches et mon lait se portèrent

à ma tête au point que j'en fus folle pendant plusieurs jours : je ne recouvrai ma raison que lorsque je revis mon époux.

Il revint enfin : il était parti pour obtenir un arrêt de surséance : il avait été plus long-tems qu'il ne l'avait imaginé : il n'avait osé me parler de cela ; il ne croyait pas que l'on eût pu se porter à une pareille extrémité ; car , il n'y avait que ma chambre à coucher où les scellés n'avaient point été apposés.

Mon époux ne pleurait pas ; mais il était pâle, défait, consterné. Qu'il était intéressant dans cet état ! Que les malheurs font acquérir de droits sur les cœurs sensibles !... Non , mon époux , tu ne me fus jamais si cher qu'au moment où tu fus le plus infortuné ! que ce moment fut consolant pour moi ! puisque tu me donnas toute ta confiance. O ! oui , mon époux ! et même aujourd'hui , crois-le encore ; tu n'auras jamais une amie plus dévouée que ta Suzanne !.....

Après ce doux et douloureux épanche-

ment, mon esprit reprit son assiette; mes forces revinrent peu à peu; mais l'arrêt de surséance expirait: nous nous étions mis l'esprit à la torture pour parer ce coup terrible: nous avions frappé à toutes les portes....; mais tout le monde était sourd.....: nous n'avions plus d'amis....., et nous touchions cependant au terme fatal de l'échéance de l'arrêt, et nos meubles devaient être vendus.

C'est dans les momens de désespoir que l'on connaît ses forces. J'ignorais encore jusqu'où pouvait aller mon courage. Je dis à mon malheureux époux: « envoie chercher un cheval de louage, et je vais chez mon père: ou je me poignarde à ses pieds, ou il me remettra l'argent qu'il faut pour te sauver l'honneur..... C'est alors que mon époux me couvrit de ses larmes en s'exprimant ainsi:

« Non, non, ma digne épouse! comme
 » il n'y a que dix-neuf jours que tu es ac-
 » couchée, les malheurs qui t'ont accablée
 » depuis ce moment ont empêché tes forces

» de revenir , et tu veux , sur un cheval de
 » louage , risquer de faire cinq lieues pour
 » te rendre chez ton père , essuyer ses
 » cruels reproches d'avoir voulu m'appar-
 » tenir. Non , non , ma tendre amie : plu-
 » tôt que je meure mille fois , que d'être
 » ton assassin ».

— Eh , mon ami ! la vie que je mène de-
 puis dix jours n'est-elle pas une mort an-
 ticipée ? Je n'entends plus rien.... je pars...
 Vîte , l'Espérance : allez me chercher un
 cheval et accompagnez-moi. Au bout d'une
 demi-heure , l'Espérance amena un cheval
 qui , quoique presque étique , avait encore
 l'air courageux.

Après m'être bien enveloppée , je pris le
 bras de mon mari ; et par les derrières de
 la ville nous en sortîmes (comme Joseph et
 Marie). Nous atteignons le bout du fau-
 bourg , qui , heureusement , n'était pas
 long ; et mon époux me prenant dans ses
 bras , me posa sur Rocinante : il m'embrassa
 bien tendrement , et nos larmes se confon-
 dirent. Ciel ! qui m'eût dit dans ce moment

ce qui existerait aujourd'hui ? Qui m'aurait dit enfin que je rétrograderaï ainsi ! que ce souvenir me fait couler de larmes.... Je vous abandonne cette pensée , ô mon époux ! si jamais ces Mémoires parviennent jusqu'à vous !.....

Le cheval cheminait lentement. L'Espérance me suivait pas à pas. Lorsque je gagnai la plaine , le grand air faillit me faire perdre la tramontane ; car n'étant pas encore sortie de mon appartement depuis mes couches , j'avais la tête affaiblie : d'ailleurs , avant mon départ , je m'étais très-fatiguée : j'avais exigé de mon mari toutes ses clefs ; j'avais feuilleté tous ses papiers pour m'assurer de la quantité de ses dettes , rejetant avec dédain les billets doux qui me tombaient sous la main ; les papiers d'affaires eurent seuls mon attention ; je pris le relevé de tous ses registres , sa recette , sa dépense (ce dernier absorbait de beaucoup l'autre). Munie de la liste de ses dettes criardes , je volai me présenter à mon père pour implorer son secours en faveur de mon époux.

Lorsque nous fûmes à moitié chemin, je m'arrêtai chez un curé, ami et ancien précepteur de mon mari, celui qui nous avait mariés, et en qui papa avait assez de confiance; je le sollicitai de m'accompagner jusques chez mon père; mais il s'en excusa, sûrement par poltronerie; car moi seule j'avais la hardiesse de me présenter à une aussi mauvaise réception.

Év

JE

père

tom

répa

qui

sort

reco

lui;

con

ver

à m

qui

« M

» p

éta

qu'l

» v

» d

à l'

C H A P I T R E X I I .

Événement qui faillit me donner la mort.

J E quittai le curé et fus seule chez mon père au moment où la nuit commençait à tomber. L'approche de mes dieux pénates répandit une émotion dans tout mon être, qui ranima encore mon courage. Mon père sortait de l'avenue comme j'y entrais ; il reconduisais des amis qui avaient dîné chez lui ; mais il passa à mes côtés sans me reconnaître. Je ne fus point fâchée de trouver ma mère seule pour pouvoir l'intéresser à ma malheureuse position. Un domestique qui ne me reconnut pas non plus, me dit : « Madame, madame G..... est allée voir sa » petite fille chez sa nourrice (ma fille était en nourrice dans le même village qu'habitaient mes père et mère). « Voulez- » vous que je l'aie chercher ? — Oui : » dites-lui de venir tout de suite ». Il part à l'instant , et dit à ma mère qu'une dame

malade la priait de venir aussi-tôt chez elle (1).

J'étais dans une salle basse qui donnait sur le jardin : un chien de la maison , que j'avais élevé , me reconnut , sauta par la fenêtre et vint me carresser ; il suivait ma mère qui se rendait près de moi par la porte. Etonnée de l'empressement de cet animal , elle approche , fait un cri : « quoi ! » c'est vous , ma fille ? et vous êtes mourante ! qu'est-ce donc qui vous amène ? » Elle était suffoquée. Mais moi , j'étais sans parole ; mes larmes me soulageaient.

« Ma fille , je vois que tout est perdu ! — Non , ma mère , il y a encore du remède ; et je lui montrai les papiers que j'avais dans ma poche. — O , mon enfant ! tu sais que

(1) Mon excellente mère , depuis qu'elle habitait la campagne , s'était , par principe d'humanité , presque rendue chirurgienne ; elle était célèbre pour guérir les maux de sein. Toutes les femmes des environs qui en étaient atteintes venaient la consulter ; elle n'eut point de doute que j'étais une de ces malheureuses ; elle vint tout de suite , présument peut-être que j'avais loin pour retourner chez moi.

je ne suis pas la maîtresse !.... ton père !....
 A l'instant mon père entre ; et stupéfait de
 cette scène attendrissante , il reste immo-
 bilé d'étonnement. Il nous porte la parole ;
 ma mère lui répond , le sollicite , il se re-
 fuse à tous moyens d'accommodement. « Je
 garde la petite Chrissy ; je lui tiendrai lieu
 de tout. Vous , madame , je paierai votre
 pension dans un couvent : quant à votre
 débauché de mari , je vous défends de m'en
 parler jamais ». Quoique je m'attendisse à
 cette réception , elle me glaça d'effroi. Ra-
 massant tout ce qui me restait de force :
 « Non , non , monsieur , lui dis-je en le
 retenant par l'habit , car il sortait. Non ,
 vous me donnerez la mort ici , ou vous ga-
 rantirez mon époux du déshonneur !..... »
 Il fit des efforts pour m'échapper ; et le re-
 tenant toujours par ses vêtemens , je tom-
 bai à ses genoux. Au nom de la nature ,
 monsieur , écoutez-moi.

Il me relève enfin , m'assied dans un
 fauteuil , et se place près de moi. « Mon-
 sieur , c'est très-peu de chose de m'avoir
 donné la vie ; je ne la dois qu'à un mo-

ment de plaisir qui était tout pour vous. Les soins que vous avez pris de mon enfance sont des devoirs si naturels et si communs, que si je les comparais à tous les chagrins que vous m'avez causés, nous serions bien quittes; mais maintenant voici le moment d'être noble, généreux, de vous attacher doublement les cœurs de vos enfans : vous êtes riche, mon père ! mille écus ne peuvent vous ruiner, et ils donneront le bien-être à vos enfans. Voici le relevé des registres de mon mari : son état est lucratif; mais il ne peut le continuer, si vous ne venez dissiper l'orage qui va fondre sur sa tête. Mon père, mon père... soyez-le une seconde fois ! Il était ému ; je lui baisai les mains. Ma mère se joignit à moi ; elle le pria en son nom ; elle veut sacrifier ses bijoux : elle ajoute qu'elle le veut, qu'elle le peut... Nos larmes coulaient à tous les trois.

Mon père attendri, me dit que le lendemain avant midi il sera à S...., et qu'il portera à mon mari les mille écus; qu'il veut bien encore faire ce sacrifice par rap-

port à ma mère; mais que c'est le dernier; que désormais je ne revienne plus à lui..... et aussi-tôt il nous quitte.

Restée seule avec ma mère, mes forces épuisées, il ne me restait plus qu'un souffle de vie; elle me fit donner un restaurant et bassiner un lit, quoiqu'il fit très-chaud: je voulus que ce fût le lit de mes noces; elle resta avec moi jusqu'à l'heure du souper, qu'elle se rendit près de mon père; le sommeil me gagna et raffraichit un peu mes sens; il donna du calme à mon ame épuisée par d'aussi douloureux épanchemens.

Je me lève dès six heures du matin que j'entendis partir mon père avec son cheval. Je fus trouver maman; je lui demandai si papa allait à S.... — Pas encore, me dit-elle, il est allé dans les champs donner des ordres à ses gens; mais à son retour, il partira pour S....., tu peux y compter; il me l'a de nouveau promis. — Eh bien! maman, il faut donc que je parte tout de suite; car il serait prudent que je visse mon mari avant

mon père. Je ne suis pas fâchée d'être présente à leur entrevue.

Nous arrêtâmes qu'il fallait que je repartisse à l'instant ; et comme nous étions au mois de juillet , je craignais d'être surprise par quelque orage..... Ma mère voulut que je prisse son cheval , plus doux que celui qui m'avait amené ; l'Espérance monta sur le mien , et un domestique de la maison nous accompagna avec un autre pour les ramener tous les deux le soir.

Cheminant assez paisiblement avec mes deux compagnons , nous n'eûmes par fait deux lieues , qu'un orage terrible , le ciel en feu , de violens coups de tonnerre , nous surprit au milieu d'un champ , sans pouvoir nous mettre à l'abri ; j'étais mouillée jusqu'aux os : heureusement le soleil reparut bientôt ; il me sècha et me réchauffa. J'avais encore beaucoup de lait ; mes suites de couches et la pluie , tout cela m'avait presque nuancée par un triple mélange.....

Je rendis les chevaux au domestique de
mon

père lorsque je fus aux portes de la ville , et regagnai , avec l'Espérance , et par des détours , ma maison : j'entre chez moi , et ne trouvant personne , je me mis au lit. Mon mari ne tarda pas à arriver : si-tôt que je le vis , je le tranquillisai en lui apprenant que mon père devait apporter lui-même les mille écus en question ; mais que c'était la dernière fois qu'il fallait s'adresser à lui.

Mon époux me demanda si j'avais vu notre enfant : oui , lui dis-je en pleurant ; mais j'aurais autant aimé le voir au tombeau ; car une lèpre qui lui couvre tout le visage la rend comme un petit monstre (effectivement , les yeux qu'elle a si beaux aujourd'hui furent totalement cachés pendant six semaines par cette hideuse gourme qui faillit l'arracher mille fois à la vie) ; mais à force de remèdes , qui furent très-dispendieux , on la sauva si bien , qu'elle peut , à-peu-près , avoir aujourd'hui sept ans ; qu'elle est grande et extrêmement jolie ; et c'est encore à son aieule qu'elle doit tout.

Lorsque mon époux eut repris un peu de tranquillité, il fut se coucher, en attendant le lendemain avec impatience : moi, je me levai de bonne heure pour être là à l'arrivée de mon père : je comptais les minutes ; midi sonne, et il ne vient pas.... Mon mari était dans un état de stupéfaction (car qui ne sait pas que les femmes, dans les circonstances malheureuses, ont plus de force et de courage que les hommes ; elles cherchent un remède, tandis qu'ils s'abandonnent à la douleur). Mon époux sur-tout était du nombre de ces derniers. Une heure sonne, toutes mes espérances sont déchues.... mon père ne vient pas : j'étais hier pour lui un objet de pitié ; mais il a réfléchi, et ne me voyant plus, il a retiré sa parole. Nous sommes perdus ! Mon mari, anéanti par sa douleur, était immobile dans son cabinet.

Oh ! pour le coup, plutôt que d'employer mon tems à lui donner de stériles consolations, j'envoyai mon Opportune chercher M. de V...., parent de mon mari. Je lui dis :
 « Je ne vous demande pas d'argent ; mais

vous êtes jeune et fort : avec mon Opportune, il faut cette nuit que vous emportiez chez vous tout ce que j'ai ici de précieux ; et mes créanciers trouveront demain les quatre murs. — Ma cousine, à quoi nous exposez-vous, me répondit-il ? — Point de réflexions, lui dis-je ; sauvons tout ce que nous pourrons ; et avec l'argent que cela nous rapportera, mon mari se réfugierá..... ; mais je ne vivrai pas long-tems.... Tout en disant cela, j'avais la tête perdue ; j'arrachai les scellés. Je profitai du sommeil du gardien que j'avais saoulé ; et ne connaissant plus rien, j'emballai dans des paniers tout ce qui me tomba sous la main.

Quand le jour parut, j'avais démeublé mon salon et ma chambre à coucher, et tout ce qui avait pu se transporter facilement était déjà chez M. V.... La rage et le désespoir me donnaient des forces.... ; et mon projet était de me sauver à sept heures du matin ; de laisser le gardien des scellés seul avec les quatre murs....

Tout paraît possible à une tête de dix-

huit ans ! Vous vous figurez bien que ma porte était fermée à tout le monde.

On sonne avec tant d'importunité, que je me détermine à envoyer ma prudente Opportune voir quel était ce constant carillonneur ; d'ailleurs, préparée à tout, je ne craignais plus rien ; j'étais seule coupable de tout ce désastre..... ; que pouvait-on me faire ? Quand bien même c'eût été nos créanciers réunis.... Cours, cours, Opportune ; et comme une folle, je suivais ses pas ; je m'apprêtais à faire bonne contenance. Ciel ! c'est mon père !... Opportune le fait entrer dans le salon dévasté en criant : « Madame, madame, c'est M. votre père ! » J'étais à ses côtés ; mais elle ne me voyait pas, tant elle avait la tête perdue.

Mon père, en appercevant tout le désordre qui l'environnait, me donne un sac d'argent contenant les mille écus ; puis, sans dire un mot, se retire : j'ouvris la bouche ; mais je ne pus articuler une parole, mon père était déjà loin. Mon mari, Opportune, vite mon mari. Il était enfermé

à double tour dans son cabinet ; il n'avait pas même entendu tout le bruit que nous n'avions pu nous dispenser de faire.

« Monsieur , madame vous demande : montez ». Il la suit. En entrant dans le salon , et appercevant tout le dégât , il s'écria : « Malheureuse ! tu nous a perdu à jamais ! veux-tu donc que nous passions pour des banqueroutiers frauduleux ? — Non , m'écriai-je en m'élançant dans ses bras avec le sac d'argent : mon père , mon père. Je n'en pus dire davantage , mes forces me manquèrent ; je demeurai sans connaissance : on me mit au lit.

A midi , la justice fit une descente chez nous pour la dernière expédition : mon mari paya et tout fut fini. La nuit suivante , on rapporta tout ce que l'on avait transporté chez le petit cousin , qui demeurait près de nous , aussi mystérieusement , mais avec plus d'ordre.

Il était bien tems que je m'occupasse de ma santé. Dans toute cette bagare , une

fièvre lente ne m'avait point quittée; j'étais maigrie; je n'avais que la peau sur les os : un teint livide , des yeux creux ; j'étais hideuse. A force de quinquina , on parvint à me couper la fièvre; mais mes fréquentes transpirations avaient fait tomber mes jolis cheveux , et même ma gorge. Au moment où il ne me restait plus que la charpente , arrive une lettre pressante du tendre de L. M.... qui me sollicitait de tenir ma promesse ; qu'il était prêt à remplir la sienne. Cher de L. M.... ! je n'ai changé ni de cœur , ni d'ame ; mais pour plaire à ton sexe , l'enveloppe fait tout....

Je répondis que j'étais , depuis trois semaines , mère d'une fille , et malade depuis ce tems. Je présumais qu'il me faudrait trois mois pour me rendre telle qu'il m'avait vue ; que je ne pouvais faire le voyage que je lui avais promis avant cette époque ; que je le priais de me conserver ses bonnes intentions pour mon époux , que la qualité de père de famille rendait plus intéressant.

Je m'occupais sans relâche à me rendre

la santé, pour réparer les ravages que ma personne avait éprouvée : mon mari ne manquait pas de soins pour moi : il me paraissait totalement revenu de ses anciennes erreurs : déjà je me croyais tranquille et heureuse : nous fûmes passer les jours gras au château de M. chez madame de P..... L'air de la campagne me fit grand bien : je revins à vue d'œil : on sollicita mon mari pour qu'il me laisse passer tout le carême avec ces dames. Madame de P..... avait deux aimables demoiselles, dont l'aînée, de mon âge, m'avait fort attachée à elle. Je restai six semaines à M..... : mon mari revint me chercher les fêtes de Pâques. La tranquillité, la vie réglée, les alimens sains que l'on avait au château, tout cela me rendit un de ces momens de réminiscence de beauté. Mon époux en parut ravi : il y avait un mois que nous ne nous étions vus ; selon moi, nos desirs devaient être mutuels.

Cependant mon époux, lorsque nous fûmes au lit, plutôt que de se livrer, comme je m'en étais flattée, au plaisir de nous voir réunis, me fit un long commentaire

roulant sur ce qu'il craignait d'avoir des enfans , etc. etc. Nous n'étions pas riches , à la vérité , pour en avoir beaucoup : cependant , j'étais si jeune !.... Puis , il y a des moyens.....

Le lendemain des fêtes , nous revînmes à S..... Je trouve ma maison changée : mon époux avait fait faire une alcove dans son cabinet : il y avait un lit. Il me dit que pour plus de commodité , il coucherait chez lui , et moi chez moi. Il appuyait ce raisonnement de bons motifs , mais que je ne goûtais guères. Je le laissai chez lui , et me retirai fort tristement chez moi.

Le lendemain , à huit heures du matin , il entra chez moi : il me remit une lettre timbrée du Havre ; elle était de M. de L. M.. qui m'apprenait qu'il passait en Angleterre ; qu'il espérait qu'à son retour , il ne me trouverait pas si cruelle : cependant , qu'il ignorait le tems que durerait son voyage , etc. Mon mari parut affecté de ce voyage imprévu ; cela dérangeait ses projets. On vint l'avertir que quelqu'un demandait

mandait à lui parler dans son cabinet , il y courut.

Restée seule , je relus avec la plus vive émotion la lettre de L. M. ; j'allai jusqu'à la baiser. Il est bien loin de moi , me dis-je ! Oh ! si j'avais su..... Que je fus sote !..... Mais il est bien loin de moi !.....

Nous étions , mon époux et moi , comme de bons amis. Ce sentiment trop froid ne pouvait suffire à mon cœur toujours ardent du besoin d'aimer avec passion.

Tout l'été s'était passé assez tranquillement. Je fus voir ma petite fille , que je trouvai alors charmante : je restai un mois partagée entre les caresses maternelles et filiales : ma santé était bien consolidée ; j'étais mieux que jamais. Je revins chez moi à S..... J'aimais toujours passionnément mon époux , et quoique nous n'en fussions ensemble qu'à l'amitié , comme je n'étais plus environnée ni de Victoire , ni de mademoiselle P..... , j'étais sans jalousie.

CHAPITRE XII.

Commencement de brouille avec mon mari.

Nos bons parens de Cl. Ch. nous engagèrent à aller faire les vendanges avec eux (nous n'avions plus notre vignoble à C..... dont je vous ai parlé). Je me rendis seule chez madame de R..... J'ai déjà dit combien cette maison était opulente, et que c'était là que j'avais vu M. de L. M.... : j'y avais aussi entrevu le vicomte, parrain de ma fille, avec madame de R..... (la parente chez qui j'étais). Le vicomte avait sa terre à très-peu de distance de là ; nous fûmes souvent chez lui ; il était déjà en relation avec moi, puisqu'il était le parrain de ma fille. Le vicomte était jeune, bien tourné, de beaux yeux, et aux petits soins avec toutes les belles : enfin, c'était le corriphée du canton : souvent il nous donna des fêtes ; il se prononça mon chevalier et il prit ma devise et mes couleurs. Une femme qui s'en

était apperçue avant moi fit un petit manège pour me ravir ma conquête : cela m'ouvrit les yeux, et je les portai sur le vicomte : l'examinant avec plus d'attention, je m'apperçus qu'il méritait qu'on lui tînt compte de ses soins : à mon tour, je fis quelques frais de coquetterie, et le vicomte fut promptement enchaîné à mon char.

Assurée de mon triomphe, je lui donnai des espérances.... : il se soumit à tout ; et pendant les six semaines que je restai chez madame de R...., il venait nous voir tous les jours : ses yeux n'étaient point un instant distraits de dessus moi : je filais le parfait amour avec lui ; et je puis assurer que je goûtais véritablement un plaisir bien sensible à ces petits riens du cœur : un serrement de main, un baiser qu'il me prenait à la dérobée, et que je défendais toujours, quoiqu'il me fit plaisir ; je le confesse en toute vérité, ce bonheur suffisait à mon cœur ; et jamais je n'avais pensé à faire une entière infidélité à mon époux ; ce genre de sentiment était semblable à celui que j'avais éprouvé pour l'abbé.

Mon mari vint me rechercher ; je ne lui cachai point mon sentiment pour le vicomte, il était si pur ! celui-ci n'en prit point d'ombrage. Après avoir resté ensemble à la terre du vicomte deux jours, nous revînmes à S..... Je trouvai Opportune qui avait beaucoup de choses à me dire : elle me peignit mon époux comme un ingrat, un perfide, un homme sans mœurs, etc. Il avait voulu la séduire ; elle ne pouvait plus rester à mon service. Puis, il avait une si mauvaise réputation ! Il attirait chez lui une certaine demoiselle Fanchon.... ; enfin, qu'elle ne resterait long-tems, etc. Je tâchai d'appaiser cette petite mésintelligence ; je redoublai d'attention pour Opportune à mesure que mon époux en manquait : c'était un si bon sujet à qui j'avais tant d'obligations !.....

Mon époux me reprochait souvent mon faible pour cette fille. Deux mois s'écoulèrent pendant lesquels j'étais toujours sous les mêmes rapports avec mon mari. Il fut deux jours à la campagne. Pendant ce tems, le vicomte passa par S..... pour se

rendre à Paris ; je lui donnai à souper ; et quoique je lui fisse couvrir un lit dans un appartement d'ami , il n'en passa pas moins la nuit dans ma chambre ; mais il m'avait donné sa parole d'honneur que nous la passerions à jouer au piquet et à causer , et il tint parole.

Peu de jours après arriva le régiment d'Arm.... à S.... Mon mari me négligeait beaucoup : je m'étais habituée à cette douce liaison avec le vicomte ; et me trouvant sans lui , j'éprouvai un vuide étonnant.

Une lettre de l'abbé m'annonçait qu'il était très-malade ; qu'il était attaqué de la poitrine , et que , loin de ses habitudes de cœur , il traîne une existence bien monotone ; que l'ennui le mène lentement au tombeau ; qu'il n'est pas encore près de revenir avec ses bons amis ; qu'il se repose toujours sur ce que je lui ai gardé sa petite propriété dans mon cœur , etc.

Une lettre du vicomte m'apprenait son heureuse arrivée à la capitale ; mais que de

sa vie il ne prendrait d'engagement semblable à celui qu'il avait eu la loyale bêtise de tenir vis-à-vis de son aimable Aspasia (c'était ainsi qu'il me nommait); qu'il en était malade et honteux... ; qu'il m'invitait à venir passer le carnaval à Paris, etc.

Je communiquai ces lettres à mon mari : il rit beaucoup de la bonhomie du vicomte ; ces lettres m'occupèrent pendant quelques jours, mais l'ennui me regagna bientôt.

Mon mari eut une scène terrible avec Opportune : celle-ci, en ma présence, lui fit les reproches les plus vifs : mon mari, qui est violent, se porta aux dernières extrémités ; et quoiqu'il fut minuit, elle ne voulut pas coucher à la maison ; il la mit à la porte.

Je rentrai seule chez moi ; j'avais eu aussi quelque éclaboussure de ses emportemens envers ma soubrette. Je fus néanmoins fâchée d'être privée de ce bon domestique. Le lendemain, elle entra femme-de-cham-

bre chez madame Q..... Mon époux me proposa mademoiselle Fanchon : je ne la connaissais pas ; mais sur l'avis que m'avait donné Opportune , je n'en voulus pas : plusieurs sujets se présentèrent , et mon mari les refusa.

Enfin , il présuma que j'étais prévenue contre celle-ci , il me l'envoya : comme je ne l'avais jamais vue , remarquant qu'elle était un petit laidron , assez bonnasse , je l'arrêtai sans lui demander son nom (je la nommai Fanny) ; car elle ne m'avait dit que son nom de famille ; et je n'eusse jamais pu croire que ce fût-là le caprice de mon époux. Je descendis tout de suite chez lui pour lui dire que j'avais arrêté cette fille ; et comme vous savez que j'ai la vue très-basse , cela empêcha que je ne visse le signe d'intelligence que sans doute il lui fit.

Me voilà donc prise au piège ; mais que j'étais loin de voir dans ce souillon ma rivale ! O ! non , elle ne le fut jamais ! mon époux ! je vous estime encore trop pour

croire que vous mîtes aucune importance à cette petite créature ! Cependant, sans y penser, elle n'en fut pas moins l'instrument de tous nos malheurs. O ! combien les querelles domestiques sont les fléaux des familles ! Dès le soir même, Fanny prit domicile chez moi, et comme tous les valets, elle fit pendant quelque tems le balai neuf. Quoique bête, elle était intrigante. Les femmes ont-elles besoin d'esprit pour être méchante ? celle-ci en est une preuve ; je ne me méfiai nullement d'elle ; ainsi elle avait beau jeu.

Le régiment qui passait le quartier d'hiver dans notre ville donna des bals ; j'en fus invitée. A mon âge, on aime la danse. Ma coquetterie se réveilla ; j'y parus avec succès : j'y avais été distinguée par deux officiers, MM. de la C.. et de Ol... Ils nous y conduisirent, ma belle-sœur et moi ; l'un de ces chevaliers avait trente-deux ans, et l'autre vingt-deux. Le jeune s'adressa à ma belle-sœur, qui avait environ quinze ans plus que moi ; l'autre me porta ses vœux. Tant que l'hiver dura, il flatta mes sens ;
mais

mais il ne toucha point mon cœur. Enfin , ce n'était point encore de cet amour - là qu'il me fallait.

Le petit de Ol... et ma sœur étaient animés d'une flamme réciproque ; le mari de celle-ci était jaloux à toute outrance ; mais heureusement que dans ce moment il était en mission avec le mien à la capitale ; car la république était déjà proclamée. Ma belle sœur m'engagea à donner à souper chez moi. A minuit, sortant de table, nous passâmes tous quatre dans mon joli petit salon. Que ce quatuor était charmant ! Un besoin m'ayant fait passer dans ma chambre à coucher, le capitaine m'y suivit, tandis que le jeune lieutenant retenait ma belle-sœur pour qu'elle lui restât. Qui ne sait pas combien les militaires (sur - tout de l'ancien régime), étaient séduisants, entreprenans !.... J'ai déjà dit que le capitaine était le corriphée de toutes nos belles ; il ne me déplaisait pas ; mais je craignais la publicité et ses qualités pour la paternité. De la manière que mon mari en usait avec moi, je devais être circonspecte ; mais il

n'écouta rien. « L'occasion est tout, me dit-il : une femme qui capitule est déjà rendue.... »

« Les objections que vous me faites, dit-il, ne sont que des lieux communs que l'amour brave facilement.... » Tout en parlant, il ne perdait point de terrain ; il m'avait déjà monté la tête et triomphé de mes sens : j'étais sur le point de partager son délire, lorsque l'on arracha ma sonnette avec force : minuit n'est point l'heure de répondre, aussi redoubla-t-on le silence ; mais la sonnette se fit entendre si constamment, que les acteurs qui étaient restés dans le salon (qui, à ce que j'imagine, n'étaient pas restés plus oisifs que nous), entrèrent précipitamment dans ma chambre, et dirent qu'il fallait absolument répondre..... Mademoiselle Fanny avait déjà répondu ; car lorsque nous ouvrîmes la porte pour sortir, elle se présenta avec la femme-de-chambre de ma belle-sœur qui venait la chercher, son mari étant arrivé.

Quel contre-tems, s'écrièrent à-la-fois les deux champions ; mais nous n'avions

point le tems d'en perdre en lamentations. Nous les mîmes à la porte. Ma belle-sœur, toute tremblante, prit le bras de sa femme de chambre et se rendit chez elle; je restai seule, et me dépêchai de faire disparaître toutes les apparences d'un souper mystérieux; car sûrement mon mari ne tarderait pas à rentrer: il était sans doute de retour.

Je me mis au lit encore, une fois bien aise d'avoir échappée, et je me promis aussi de me défier de moi dorénavant, et je m'endormis profondément.

Le lendemain matin, j'entendis mon époux; et regardant par la fenêtre du corridor, je le vis en chenille. Je sonne Fanny: « Mon mari est donc de retour? — Oui, madame; il est arrivé à deux heures du matin: il a soupé chez M. V..... son compagnon de voyage. Quand il est arrivé, vous dormiez si bien, qu'il n'a pas voulu vous réveiller; vous n'avez rien entendu? — Mon époux sait-il que ces MM. ont soupé hier ici? — Oh! non, madame; je me suis bien gardé de le lui dire. » Imprudente

que j'étais ! faire un mystère d'une chose aussi simple ! N'était-ce pas déjà trop avouer que l'on était coupable ? car ce n'est pas l'action qui rend coupable , mais les apparences de l'action. Si j'avais tout simplement conté l'histoire du souper à mon mari , j'aurais évité que la monstrueuse Fanny le lui eût envenimé..... (mais je dois tous mes maux à avoir manqué de présence d'esprit dans le moment).

Je crus voir que mon mari avait de l'humeur ; je me gardai bien de descendre ; il fit sa toilette et sortit : il fit dire qu'il ne dînait pas chez lui ; et quoique ceci fut fort naturel , combien je m'en allarmai ! Oh ! me dis-je ; je lui avouerai tout : il imagine peut-être que je ne l'aime plus !.... que je suis malheureuse ! Tout de suite j'envoye une lettre au capitaine pour lui fermer ma porte ; Fanny en fut chargée ; et sans doute que mon mari l'aura lue.

Le capitaine me répond que cette défense devient inutile ; car le régiment vient de recevoir des ordres qui , pour cette fois ,

sont très-positifs pour le départ. Les assemblées électorales eurent lieu à cinq lieues de notre ville ; mon mari fut obligé de partir sur-le-champ : je ne pus m'expliquer avec lui : il parut me quitter froidement : il fut trois semaines sans revenir et sans m'écrire : j'étais désolée ; le régiment venait de partir et laissait notre ville dans la consternation (les femmes , s'entend).

Je ne pouvais voir ma belle-sœur que très-rarement et à la dérobée : car son mari , qui croyait que ma maison était le lieu de ses rendez-vous , lui avait défendu d'y venir et de me voir. L'ennui me dévorait. Si mon mari m'eût laissé nourrir mon enfant , il eût comblé tous mes vœux ; mais il ne l'a pas voulu ; puis , le pouvais-je ? La position de nos finances !.... L'état effroyable où fut mon enfant pendant trois mois ! N'étais-je pas trop heureuse de l'avoir donné à une bonne paysanne pour lui épurer le sang ? Le résumé de tout cela était un petit mal pour un grand bien ; je passai donc tout ce tems dans la retraite la plus profonde.

Une lettre du vicomte arriva ; que le moment était favorable ! Il m'invitait à venir voir la fédération de 90 qui attirait les quatre parties du monde à Paris. Ciel ! que j'aurais été contente , si j'avais cru que mon mari eût voulu m'y laisser aller ; mais il ne m'aime plus , me disais-je , il ne voudra pas. Et de l'argent ! j'ai bien de quoi payer la diligence ; je me déferai d'un bijou ; d'ailleurs , le vicomte.... Mais , puis-je accepter de l'argent de lui ? Je combattis plusieurs jours avec moi-même ; mais le silence de mon mari durant toujours , je me déterminai à faire une demi-confiance au vicomte ; je pouvais aussi mettre pied à terre chez un oncle qui venait d'arriver à Paris , et qui m'offrait de prendre un lit chez lui pour venir voir cette fête , qui intéressait tout le monde à cette époque ; mais il ajoutait qu'étant pour très-peu de tems à Paris , et y ayant beaucoup d'affaires , il ne pouvait se charger de me promener. Le vicomte se trouvait là fort à propos pour cette affaire ; en conséquence , toutes les difficultés s'applanissaient. Je me décidai donc.

Mon mari arrive ; je lui fais cette ouverture. « Je le veux bien , me dit-il , si
« ce voyage ne me coûte rien ; que l'oncle
« en veuille faire les frais ». Qu'importe ;
je le promis..... Tout se dispose pour ce
voyage. Au milieu de la joie que j'en res-
sentais , un certain pressentiment , malgré
moi , me rembrunissait les couleurs. Je
chassai loin de moi cette faiblesse d'un
petit esprit.

C H A P I T R E X I V.

Voyage à Paris pour voir la fédération.

LE jour arrive et je parts. Fanny avait redoublé de zèle pour me faire trouver tout ce qu'il me fallait pour mon départ : au moment même, elle ne pût dissimuler sa joie, mais il était trop tard ; pouvais-je reculer ? Je renfermai en mon ame tous ces chagrins, et zeste, je m'élançai sur la route de Paris. Je ne fus pas à moitié chemin, que déjà je ne pus résister à la plus noire mélancolie : j'éprouvai une émotion qui, cependant, n'était pas totalement désagréable, en entrant dans les murs de cette grande capitale ; mais me rappelant que j'étais justement née dans une des premières rues par où j'entrai (la rue S. Denis), je ne me mis plus en peine de rien et bannis mes obscurs pressentimens.

Je débarquai chez mon oncle, près
l'Opéra

l'Opéra (porte S. Martin alors). Il voulut me régaler tout de suite : on donnait le Ballet de Télémaque : il y conduisit sa fille qui connaissait aussi peu Paris que moi , et ma cadette de trois ans , belle brune , et deux autres dames. Comme nous étions si voisins , nous ne prîmes point de voiture ; mon oncle donnait le bras aux deux dames , ma cousine et moi nous nous tenions serrées en descendant l'escalier. Dans la rue , les voitures nous eurent bientôt séparées de notre petite compagnie ; et toutes deux errantes , sans reconnaître notre chemin , nous appellions , l'une son père , et l'autre son oncle. Un homme honnête voyant deux femmes bien mises , et qui avaient l'air de province , nous accosta et nous remit fort galamment à notre domicile : il prit notre adresse et nous demanda la permission de nous venir voir. Il vint plusieurs fois nous voir , mais je ne m'y trouvais jamais ; car je sortais dès le matin et ne rentrais que pour me coucher. J'ignore si ma cousine l'a vue long-tems.

Le lendemain , le vicomte vint me faire

sa cour. Il me mena voir cette fédération, où nous fûmes terriblement mouillés. Les voitures étaient défendues ce jour-là. Nous voulûmes voir les illuminations ; ce qui m'avait tant excédé de fatigue, que rentrée chez mon oncle à deux heures du matin, je n'eus pas le courage de me déshabiller ; je me jettai sur mon lit et dormis aussi-tôt. Le vicomte demeurait chez ses parens ; il s'en fut.

Nous étions convenus qu'il viendrait tous les jours à dix heures du matin ; qu'il me ramènerait dîner chez mon oncle, et que le soir, il viendrait encore me reprendre pour me mener au spectacle ; et quoiqu'il habitait le faubourg St.-Germain, pendant le mois que je restai à Paris, il n'y a jamais manqué : il avait de même toujours pourvu à mes petites fantaisies, à mes besoins pécuniers : je pliais déjà sous le poids de la reconnaissance.... Il avait acheté un élégant Wisky. Nous allions tantôt à Versailles, à St.-Cloud, à Trianon : en un mot, dans tous les délicieux environs de Paris.

Le vicomte était aussi respectueux que

tendre : j'aurais désiré le rendre heureux, mais manquer à mon époux ! cependant s'il eût été aussi téméraire que le chevalier, je n'eusse répondu de rien ; mais le vicomte était plutôt l'amant de mon cœur que de mes sens.... Une fois, une seule fois à Versailles, après avoir parcouru le parc et nous être reposés près le bois d'Apollon, sous cet arbre étranger qui est en face, il faillit.... ; mais, oh ! ce ne fut encore qu'une demi-infidélité.... Il était écrit que ce ne serait pas encore celui-ci qui me rendrait coupable.

Une autre fois, c'était chez mon oncle, il eût été heureux ; mais ma cousine entra à tems. Il était trop timide pour faire renaître cette dernière occasion. Je fis faire mon portrait et le lui donnai, en lui disant : « Mon cher vicomte, voici un gage non équivoque de ma tendresse : si je n'avais point aimé autant mon époux, il y a longtemps que j'aurais comblé vos desirs. Mais le premier pas coûte tant.... Vous ne voulez pas avoir à vous reprocher.... » Sa naïve candeur m'avouait que j'avais raison. Bai-

sant le portrait que je venais de lui donner :
 « Vous êtes ma sœur, vous êtes à jamais
 mon amie. O! mon ange! puissiez-vous
 toujours trouver des hommes aussi délicats
 que moi. — Cher vicomte! si jamais ces
 Mémoires vous parviennent, ils vous ap-
 prendront combien j'en ai trouvé de per-
 fides, et combien ils m'ont rendue coupa-
 ble!..... que votre sexe n'est composé que
 d'égoïste; car quoique vous me remîtes
 encore intacte dans la diligence pour re-
 tourner chez moi, je cessai bientôt de
 l'être, et me portai à des excès inouis.....
 de même qu'un étang qui inonde tout ce
 qui l'entoure lorsqu'on a lâché ses digues.

Un mois après que vous m'embrassâtes
 comme une tendre sœur à cinq heures du
 matin; que vous vous donnâtes encore la
 peine de venir de si loin pour me mettre
 dans la voiture qui devait me rendre chez
 moi; que vous me dites : « Aspasia! pensez
 quelquefois à votre meilleur ami. Je me
 consolerais de votre absence, Aspasia, avec
 votre portrait : et puis, nous nous rever-
 rons à la fin de la saison.

Oui, cher vicomte, je ne vous revis que l'année suivante. Mais ciel ! que j'étais différente ! que j'avais à rougir à vos yeux ! et à ce moment, j'étais encore enorgueillie de ma faiblesse. Oui, je me parais de mon amant à vous-même ; je vous fis avouer qu'il méritait tout l'amour que j'avais pour lui.

Mais, où m'égarai-je encore ?

J'arrivai à S... à huit heures du soir. Mon mari, me dit-on, soupa en ville : Je me couche. Il sait mon arrivée, et il ne vient pas me voir..... Après plusieurs douloureuses réflexions, je m'endormis. Le lendemain, il dînait encore en ville ; et de tout le jour, je ne le vis pas. Le soir, il parut : je courus à lui ; il me reçut froidement. Il ne me fit aucune question ; je lui en fis des reproches. Il me dit qu'il avait plus d'une affaire dans la tête ; qu'il était malade, etc. etc. ; que je le laissasse tranquille..... Je pris un ton fier, moi qui ne lui avait jamais manqué ; je me trouvai très-offensée d'une telle réception ; je lui tournai le dos.

Quinze jours s'étaient déjà écoulés, que mon mari était tout aussi bisare. Enfin, un soir je voulus le faire expliquer. — Avez-vous, mon ami, des chagrins que vous ne puissiez me confier ? vous êtes malade, triste : dites-moi si je suis la cause du changement que j'éprouve dans toute votre personne. — Vous me ruinez, madame, je vois des visages nouveaux ici tous les jours : vous arrivez, et depuis ce tems, il y a deux ouvrières ici que je nourris, et qui me coûtent beaucoup de vin, qu'il faudra encore, sans doute, que je paye. Quelques jours avant votre départ pour Paris, vous avez donné à souper à des officiers qui se sont moqués de vous, et qui ont bu le meilleur vin de ma cave (Fanny avait profité de mon absence et de la clef de la cave que lui confiait son maître, pour boire avec ses coteries le meilleur vin ; et mon époux s'appercevant qu'il diminuait beaucoup, lui en porta des plaintes ; elle rejetta cette consommation sur le souper des officiers).

Je suis un homme bien malheureux !....
— Juste ciel ! il y a deux ouvrières qui me

déplaisent plus qu'à vous ; mais Fanny m'a dit que c'était vous qui les avait fait venir pour vous. — Moi, madame ? — Elle me dit que c'est par vos ordres. — C'est une horreur. — Renvoyez Fanny. — La renvoyer ? Non : ce n'est point elle qui a amené des officiers chez moi. — Mais c'est elle qui vous en a instruit : j'aurais dû vous l'apprendre moi-même. Mon seul tort est de vous avoir fait un mystère de cette bagatelle en elle-même, mais qui devient importante quand on y met du mystère. — Tout cela s'expliquera plus tard : allez vous coucher, madame.

Le lendemain, les ouvrières ne revinrent point, et je n'en entendis plus parler : j'ai seulement su que Fanny profitait de la mésintelligence qui régnait entre mon mari et moi, et qu'elle employait ces filles pour son usage ; elle disait à mon mari que je les avais demandées, et à moi que c'était par les ordres de monsieur.

A combien de dangers n'est-on point exposés, lorsque des domestiques peuvent

s'appercevoir des petites mésintelligences que l'on peut avoir ! Ils ne manquent pas de les faire tourner à leur profit.

La mésintelligence régnait aussi chez ma belle-sœur depuis le mémorable souper qui donna naissance à tant de maux. M. V... nous voyait toujours politiquement, et de loin en loin : aussi n'avait-il jamais aimé la famille de sa femme, et sur-tout mon mari. Presque tous les mois, il y avait un grand dîner de cérémonie où nous étions invités. On nous envoya, comme de coutume, un billet d'invitation ; je le communiquai à mon mari, qui me dit : « Eh bien ! nous irons ; c'est pour demain à trois heures. »

Je fis une grande toilette et nous partîmes. Mon époux était toujours froid à mon égard : sans être communicatifs, nous n'étions point en guerre ouverte : cependant, j'étais fort ennuyée de cette position ; et l'occasion d'avoir un ami me manquait absolument. Que j'étais loin de penser que ce jour ne se passerait pas sans que mon cœur, ulcéré par mon époux, reçut une
blessure

blessure de l'amour plus funeste encore que de ce dernier ; il me donna le bras : nous arrivâmes à trois heures et demie (1).

M. V..... pestait déjà de ce qu'on le faisait attendre ; la compagnie était brillante et nombreuse. On s'assied : on n'attend plus que madame Q...^{te} et son fils, qui arrivèrent un instant après. Je vois entrer un jeune homme beau , grand , bienfait. Oh ! pour le coup , un air sentimental ; et quoiqu'il eût l'œil beaucoup plus qu'à la Montmorency , cela ne lui messayait pas : il me regarda beaucoup ; puis , il parla bas à ma belle-sœur , puis , me regarda encore : comme il s'approchait près de moi , on annonça que la table était servie : il m'offrit la main pour passer dans la salle à manger. Madame V.... lui dit de se placer près de moi. Son œil , nonobstant la petite irrégularité que je viens de citer , peignit la plus reconnaissante expression à madame V.....

Le dîner fut gai : quand il y a beaucoup

(1) C'était encore un Dimanche.

de monde, on communique plus facilement avec ses voisins; le mien fut aux petits soins pour moi; il égayait la conversation: il avait beaucoup d'esprit: il était très-aimable. Il s'apperçut qu'il ne me déplaisait pas. Mon mari était à l'autre bout de la table, et lançait de tems en tems des regards inquiets. « Votre mari est jaloux, madame? — Ce serait la première fois, monsieur. — Il y a commencement à tout; mais je parie qu'il sera jaloux de l'hommage que je vous adresse. — Il est sûr de mon cœur!... » Cette fois, mon voisin ne me répondit que par un coup-d'œil bien expressif; et me pressant le genou avec sa main par dessous la table, je rougis: une tendre émotion me circula depuis la pointe des cheveux jusqu'à l'ongle du pied. O! combien il s'apperçut du désordre que sa main électrique portait à ce cœur, dont je venais de lui dire que mon époux était sûr.

On se lève de table; je rencontre les yeux de mon mari; je baisse les miens. M. Q....^{te} venant après moi pour m'offrir

sa main, mon mari passe et donne la sienne à une autre dame.

Nous étions restés les derniers, M. Q...^{te} en profite pour me quitter la main à la porte du salon ; il la baisa passionnément, et me dit : « ma délicieuse amie!.... » Il s'échappe ensuite.... Je m'approche de mon mari qui disait à un de ses amis : « Je suis un homme perdu ; je néglige ma petite femme ; je la connais : elle est sensible : sa tête se monte facilement : son cœur la suit au galop ; le petit (1) Q...^{te} en est amoureux ; elle l'aime ; gard à moi ; car du caractère dont elle est, elle ne connaît plus rien : quand ce sentiment la domine, elle ne respecte plus rien ; et je dois m'attendre à tous les malheurs!.... »

Je l'arrêtai, en lui prenant la main que je serrai tendrement. « Rendez-moi votre cœur, mon ami, et tout est réparé ».

(1) Remarquez que M. Q...^{te} que mon mari se donne les tons de nommer petit, a cinq pieds onze pouces, mince, à la vérité ; mais il n'avait que vingt-huit à vingt-neuf ans.

On apporte des tables pour jouer : madame V.... arrange un réversy où M. Q....^{te} se trouve de moitié avec moi : nous perdîmes trois panniens , toutes les fois que le *quinola* gorgeait dans nos mains. Enfin , notre mutuel désordre ne pût plus se dissimuler : nous perdions avec tant de noblesse , que l'honnêteté de nos adversaires les engagea à finir cette fatigante partie.

Je demandai ma revanche pour le jeudi suivant , qui était jour d'assemblée chez moi ; et me retournant vers celui qui avait si galamment perdu avec moi. « Monsieur , je vous invite à venir : nous affronterons ensemble la fortune ; peut-être nous sera-t-elle plus propice qu'aujourd'hui.

M. Q....^{te} avait été fort riche ; mais sa mère venait de perdre quarante mille écus de rente par des banqueroutes qu'elle avait éprouvées ; ce qui l'avait fait revenir chez son père à S.... qui avait une des premières maisons de la ville. Madame Q....^{te} n'était plus jeune , mais elle avait tous les restes d'une superbe femme , bonne par excel-

lence , idolâtrant son fils (elle n'avait que lui d'enfant). Il lui rendait bien toute sa tendresse.

Soit que cette tendre mère se fût apperçue du sentiment naissant de son fils pour moi , ou bien pure honnêteté , lorsque l'on annonça sa voiture , elle me dit : « madame , il pleut : je passe devant votre porte ; voulez-vous que j'aye le plaisir de vous remettre chez vous ? » et son fils , sans attendre ma réponse , m'offrit la main. Madame V..... me dit : « Ma bonne amie , profitez de l'offre de madame Q....^{te} ; car vous vous abîmerez , et madame passe à votre porte » ; puis , se retournant vers mon mari : « tu as de grandes jambes , tu seras bientôt rendu chez toi ». Avant qu'il eût répondu , nous étions déjà au bout de l'escalier.

Bientôt nous voilà tous quatre dans le carrosse de madame Q....^{te} ; elle et moi dans le fond , le jeune homme et le grand père sur le devant : nous fûmes bientôt à ma porte. Le jeune homme descendit pour

me donner la main , et me la serrant tendrement , il me dit tout bas à l'oreille :

« A jeudi , charmante voisine !.... »

R
dan
che
je
jeu

pas
res
né
neu
déj
qu
ent
pie
sav
bon
tu
du

C H A P I T R E X V.

Commencement de mes erreurs.

RENDUE chez moi, je n'ose descendre dans l'examen de mon pauvre cœur : si j'y cherchais l'image de mon perfide époux, je n'y trouvais que celle de l'empressé jeune homme.

Mon mari rentra fort tard ; je ne le vis pas. Le lendemain, il me battit froid. Je restai toute la matinée à rêver sur la journée de la veille.... à combattre entre l'honneur, le devoir et le tendre sentiment qui, déjà faisait pencher la balance pour celui qui me l'avait inspiré, lorsqu'Opportune entra chez moi (elle n'y avait pas mis le pied depuis qu'elle en était sortie). Vous savez que j'aimais beaucoup cette fille. « Oh ! bon jour, mon Opportune ; comment vas-tu ? — Voici, madame, une petite lettre du fils de ma maîtresse : je me sauve bien

vite ; car si monsieur me voyait ici.... ; mais à la brume , promenez-vous sur le boulevard aux environs du cours. Madame, j'ai bien des choses à vous dire." Elle s'échappe. Malheureuse soubrette ! que de maux tu vas causer !....

Mais la lettre fortunée que je tenais dans mes mains devait occuper toute ma pensée. Je l'ouvre en tremblant ; les caractères les plus joliment peints exprimaient tout ce que le respect uni au tendre amour , peut dire de flateur. Enfin , le trop aimable séducteur m'apprenait que mon ancienne soubrette lui avait donné bien des renseignemens sur mon existence avec mon époux : il s'était fait instruire de cette tendre mélancolie qu'il s'estimerait heureux de dissiper ; qu'il partait le même soir pour conduire sa mère à une campagne qu'il avait à deux lieues de S.... ; par conséquent , qu'elle ne pouroit répondre à mon aimable invitation pour le jeudi suivant ; mais que lui , il n'y manquerait pas ; que rien au monde ne pouroit l'empêcher de passer cette soirée avec moi ; que si
j'avais

j'avais de la confiance en lui, peut-être lui serait-il possible d'améliorer mon sort ; qu'il en avait le desir ; que c'était à l'amour à faire le reste ; que ce Dieu était si puissant ! etc. etc. qu'il osait espérer que je serais assez bonne pour donner un petit mot de réponse à Opportune , qui ne partirait que fort tard pour aller rejoindre sa mère à la campagne ; qu'il osait compter sur ce bienfait.

Je vous laisse à juger du trouble que ce billet porta à mon trop sensible cœur. Il sait tout, me disai-je, Opportune n'avait que trop ma confiance : elle avait connu l'anecdote du de L. M....., et que mon cœur avait été encore à deux doigts de se rendre au vicomte.

Les procédés de mon mari ne m'autorisaient-ils pas à prendre un ami ? Ainsi il pouvait authentiquement se présenter sur ce pied chez moi..... Quel enchaînement ! Il faut que cette soubrette, la seule qui ait eu jamais toute ma confiance , se trouve appartenir à la mère de celui qui veut de-

venir mon amant ; et celui-ci ayant perdu toute sa fortune à Paris , arrive tout exprès à S.... pour faire ma conquête. D'après cela , ne croyez pas au destin..... Je réponds au billet.

« Vous savez , monsieur , que je ne suis point heureuse ; mon ancienne soubrette vous a appris les secrets de ma maison : vous voudriez réparer envers moi l'injustice du sort ; mais , ô monsieur ! qu'un ami de votre âge et de votre tournure est dangereux pour un cœur comme le mien ; je n'ai déjà que trop senti votre pouvoir et ma faiblesse. Si vous êtes bien déterminé à n'être que mon ami , fuyez - moi pour jamais : n'attirez pas sur ma tête des maux inouis..... Pesez bien ce billet , monsieur ; et que jeudi soit la seconde et la dernière fois que je vous voye , si vous n'êtes pas assez sûr de vous pour ne jamais enfreindre avec moi les limites de l'amitié. Je prends votre honneur pour l'égide du mien : à cette condition , j'aurai encore le plaisir de vous voir jeudi.»

S.....

Munie de ce billet, je gagnai le boulevard où Opportune était déjà rendue. — Voici la réponse que tu donneras à M. Q...^{te} — Oui, madame..... O! combien il vous aime! puis, elle ne tarit pas sur son éloge. — Il est si sensible! O! c'est bien autre chose que votre M. de L. M... et le vicomte; tout cela n'est rien à comparer à mon jeune maître!... — Tais-toi, mon Opportune! ne me rendrais-je pas encore plus malheureuse, si j'aimais?... Mon mari serait jaloux de ton jeune maître. — Madame, on peut tout concilier: vous pouvez compter sur ma fidélité. D'ailleurs, votre mari culbutera quelque matin; car le bruit court encore qu'il a fait de nouvelles dettes; et vous savez comme en pareil cas il perd la tête; il vous laisse tout le fardeau: allez, madame, vous êtes jeune, jolie; faites un ami honnête; *c'est une poire pour la soif*. Comme vous étiez jolie hier avec votre petit casque noir (1). Je ne suis point étonnée que M. Q...^{te} raffole de vous: de la fenêtre (car j'étais dans la cuisine chez madame

(1) Bonnet à la mode dans ce tems-là.

V....), je vous ai vue dans sa voiture : comme il vous regardait avec complaisance !... Puis, si-tôt que la voiture fut partie, j'ai vu votre jaloux passer avec un air soucieux. Oh ! s'il est beau, ce n'est pas quand il est de mauvaise humeur : sûrement qu'il n'est plus aimable maintenant qu'avec mademoiselle Fanchon. Mais à propos, je l'ai vue ce matin chez vous ; c'est elle qui m'a ouvert la porte. — Comment ? Mais c'est Fanny qui était à la maison et qui a ouvert la porte ; c'est celle qui a pris ta place. — O mon Dieu ! madame, que vous êtes bonne ! comme on vous trompe ! cette Fanny n'est autre chose que la Fanchon de Monsieur : tous les jours il lui donne chose nouvelle. — Mais cela ne se peut pas ; elle est si laide et si bête.... — Ne vous y fiez pas, madame, je vous le dis, moi ; c'est une bien méchante créature : vous verrez, vous verrez.... Mais il est tard ; il faut que je rejoigne ma maîtresse qui va à R.... ; et puis, mon maître qui compte les heures jusqu'à ce qu'il ait votre réponse. Adieu, madame : dans tous les cas, comptez sur Opportune. Adieu, portez-vous bien. Que je serais bien aise

que mon maître soit votre bon ami ; mais ,
adieu , madame , toutes les fois que vous
aurez besoin de moi , vous me trouverez
toujours à S.... ou à R....

Bientôt mon œil l'eût perdue de vue : je
rentre lentement chez moi ; je demande à
Fanny si elle ne s'appelle point Fanchon :
elle rougit ; je fus convaincue : je rentrai
dans mon appartement , et m'abandonnai à
la douleur.

Grand Dieu ! me disais-je : voici le bijou
par excellence de mon adorable et adoré
époux ! Mais que peut donc avoir de char-
mant cette maussade créature ?..... Mon
époux rentre , le souper est servi : « ma-
dame , voulez-vous descendre ?.... » Nous
soupâmes assez silencieusement : je trouvai
deux fois l'occasion de bourrer la Fanny ,
dite Fanchon , je ne l'échappai pas : mon
mari ouvrit de grands yeux. « Madame ,
vous avez de l'humeur ; vous n'avez pas fait
un dîner aussi aimable qu'hier.... » Je sen-
tis que j'avais tort ; j'y remis plus de dou-
ceur.

Je fus me coucher : toute la nuit, des songes me peignirent celui que je desirais tant pour amant : je sentais déjà décliner mon affection pour mon mari ; et ma vertu n'était plus qu'un faible appui que je desirais que mon vainqueur surmontât ! que j'attendais le jeudi avec impatience ! Mais si d'après ma lettre , il était assez sage pour renoncer à moi !.... O ! non , non ; qu'il se présente , et mille morts ne pourraient m'empêcher d'être à lui... Je passai encore le jour et la nuit suivante dans le même combat et les mêmes desirs.

Le Jeudi paraît enfin.

Nous avions du monde à souper : tout ce que j'avais d'apparent fut mis au jour. Parée du négligé le plus agaçant , je porte dans tout mon être les feux du desir. Cinq heures sonnent : mon amant paraît ; et quoiqu'il eût toutes les formes d'Hercule , il avait les graces d'Adonis. A son aspect , tout le monde put lire son succès !.... Mon époux , qui était heureusement absent , pour le moment , du salon , échappa à sa honte....

M. Q....^{te} me fit un profond salut en rougissant : moi , encore plus troublée que lui. — Soyez le bien venu : on vous attendait pour compléter cette table : nous sommes encore de moitié. Nous entourons la table. Déjà le même désordre , que le dimanche d'avant , s'empare de nous : la fortune et l'amour sont rarement d'accords : nous perdons constamment. Les tables se lèvent : tout le monde qui n'était pas engagé à souper s'éclipse ; je prends la main de M. Q....^{te} et lui dit : Soupez avec nous. — Très-volontiers. On descend pour se mettre à table. Mon mari qui montait , voyant M. Q....^{te} qui me donnait la main , lui dit : « Vous soupez avec nous , monsieur ? — Oui , répondit-il en me pressant la main pour me faire sentir que cette tacite invitation de mon mari , il l'avait faite contre fortune bon cœur.

Il s'agit de placer son monde.

Les yeux de mon jeune ami me disaient : garde moi près de toi. Les miens lui répondaient : je le desire , mais je n'ose. Mettant

M. V.... à ma droite, je dis à M. M.... de s'asseoir à ma gauche ; et de suite, tâchant d'assortir tout le monde suivant son goût, j'avais mis les deux plus jolies femmes près de mon mari. Alors M. M...., qui n'était pas encore assis, dit : « Moi, je me mets près madame V..... : j'ai déjà fait ma profession de foi ; et M. V.... dut-il en être jaloux, peu m'importe. » M. Q....^{te} saisissant la balle au bond, dit : « comme on n'a pas encore pensé à moi, je prends, M. M.... la place que vous laissez vacante. (M. M.... était l'ami de M. Q....^{te}, donc ils s'entendaient) — Comment, dis-je après m'être un peu remise, vous me restez, jeune homme ? — En seriez-vous fâchée, me dit-il à demi-voix ?

On servit ; la conversation devint générale ; mais combien de fois il pût m'assurer de sa tendre flamme, et voir que je la partageais !... Le souper avait été fort gai. J'avais fait des faits d'amabilité qui n'avaient point échappés à mon mari ; lui-même y était fort aimable : tout le monde se sépara content.

Rentrée

Rentrée chez moi pour me mettre au lit,
mon mari m'y suivit ; la confiance se réta-
blit un peu entre nous : en partageant mon
lit , il éteignit les feux que le souper ,
et mon voisin du souper, avaient allumés
dans mon sein !

CHAPITRE XVI.

Nouveau triomphe de mon époux.

LE lendemain matin , profitant du moment que nous étions les meilleurs amis du monde , il me pressa , me sollicita d'aller à la campagne , pour m'éloigner de celui qu'il craignait , à juste titre , pour rival.

« Vas à Ch..... chez madame de R..... Sa femme de chambre vient d'arriver ici : veux-tu retourner avec elle , ma petite femme ? oblige - moi. Je t'aime tant ! — Eh bien ! oui : je pars ; je prendrai l'âne d'Angélique : nous y monterons à tour de rôle. Oui , mon ami , je te jure de ne plus voir M. Q....^{te} : je n'aimerai jamais que toi. Pouvais-je raisonner autrement en ce moment ? mon époux venait de fondre la glace..... Il venait de reprendre tous ses droits sur mon cœur.

Tout se dispose pour le départ : made-

moiselle Angélique avait connue Oppor-
tune chez moi ; elle voulut aller voir son
amie avant de partir. Cette dernière , juste-
ment , était venue à la ville pour quelques
commissions. Angélique la trouva sur le
point de repartir pour la campagne ; deux
minutes plus tard , elle la manquait ; mais
il en était écrit autrement. Angélique dit ,
sans conséquence , à Opportune : « je reparts
avec votre ancienne maîtresse qui vient
chez nous passer quinze jours. » Opportune
n'oublia point cet avis , qui pouvait deve-
nir important pour son jeune maître. Elles
s'embrassèrent.

Angélique et moi , nous voici cheminant
avec l'âne vers Ch.... Mes parens , qui ne
m'attendaient pas , me reçurent avec beau-
coup de plaisir. Déjà dix jours s'étaient
écoulés dans d'innocentes gaietés , quand
nous promenant sur la brume , à un petit
vuide bouteille que mes parens avaient au
pied de la ville qu'ils habitaient , dans une
allée sombre de peupliers , nous rencon-
trâmes (1) un jeune homme avec un fusil

(1) C'était encore un Dimanche.

et un chien , qui avait l'air de chasser (plutôt , cependant , ses rêveries que du gibier). Il me salua.

C'est M. Q....^{te} , m'écriai-je ! — Je viens , madame , de la terre du marquis de.... Je me suis égaré en chassant ; que je suis bien aise de vous rencontrer ! Son habit de chasse et toute sa personne étaient trop distingués pour que , tout de suite , mes parens ne le reconnurent pas pour un homme comme il faut. On l'engage à se rafraichir ; il accepte de grand cœur. Nous nous promenâmes dans les vastes jardins du très-petit vuide bouteille de mes parens. La nuit arriva bien vite : on lui offre un lit à Ch.... ; il accepte , et nous nous en revenons tous ensemble.

Qu'il me tardait d'apprendre comment il avait su mon voyage à Ch.... ; car il n'y avait point de doute que je ne fusse l'objet de sa chasse. C'était toujours , me dit-il , mon ancienne femme-de-chambre qui l'avait mis à même de m'offrir ses vœux. Après un instant d'un tendre entretien ,

dans lequel, cependant, je pus lui apprendre le retour de mon mari, la promesse que je lui avais faite de l'éviter, et que c'était pour cela que j'étais venue me confiner à Ch.....

— Et vous croyez que je n'aurais pu vous y découvrir? Enfant que vous êtes! Peut-on échapper à l'amant que l'on aime? Car, oui, mon ange, vous m'aimez. — Impudent, lui dis-je, et je m'échappai..... Il en était tems; car mes parens faisaient déjà des commentaires sur cette rencontre.... Tout le monde fut se coucher.

Malheureuse! je ne pus fermer l'œil de la nuit! O mon époux! pourquoi, puisque vous avez bien pu me négliger si long-tems, revenir à moi au moment où mon cœur trouvait tant de charmes à aimer celui qui m'adorait. Sans cette dernière nuit, où mon mari avait repris ses droits, je me serais plongée sans remord dans les bras de mon amant..... Après ces délicieuses et amères réflexions, je m'endormis.

Le matin, je me lève pâle, languissante:

mon amant avait la même teinte de sensibilité. Qu'il était intéressant !.... Je passai sous un berceau : il m'y eut bientôt rejoint ; il se précipite à mes pieds : serrant étroitement une de mes mains dans les siennes , il me fit la déclaration la plus tendre. — Non , lui dis-je , je ne veux plus prêter l'oreille à votre séduisant langage..... Oui , je vous aime ; c'est pour cela que je vous crains et que je vous fuis. Si-tôt le dîner , je retournerai chez moi à S.... Je m'étayerai de mon époux ; je vous fuis pour jamais.....

Si-tôt le dîner , je voulus repartir pour S..... : mes parens ne surent à quoi attribuer , me dirent-ils , ce caprice. M. Q....^{te} , après le déjeûné , avait repris son fusil , son chien et son chemin.

Me voici de nouveau chez moi à S..... M. Q....^{te} était à sa campagne , à peu de distance de cette ville ; ses missives étaient fréquentes : son adroit messenger savait toujours , à peu près , ce qui se passait chez moi. Des amis de Rh.... vinrent voir mon

mari ; ils m'engagèrent à retourner avec eux pour connaître leur ville. Je ne cherchais qu'à distraire la tendre impression que le trop aimable Q....^{te} avait fait dans mon ame. Je saisis avec empressement cette occasion de me dissiper.

Il y avait déjà plusieurs jours que je traînais mon ennui à Rh.... lorsque l'on fit une partie d'aller tous au spectacle (1) le prochain jeudi, dans l'espérance, disait-on, de m'égayer un peu. La première scène finie, entre dans ma loge M. Q....^{te}. Tous mes traits se décomposèrent ; je faillis m'évanouir. Après m'être un peu remise : C'en est trop, lui dis-je, vous profitez de ma faiblesse. Je vous ai avoué que je vous aimais ; mais je saurai triompher de vous. Je veux fuir le lieu que vous habitez ; l'air que l'on y respire est trop pestilentiel pour mon cœur : ne me cherchez plus ici ; demain je regagnerai mes foyers, et je vous défends de souiller mon asyle.

(1) Tous les jours de comédie à Rh.... étaient les Dimanches et Jendis.

Je lui tenais ce discours dans un des entre-actes où les deux dames qui m'accompagnaient étaient passées au foyer ; j'étais et j'avais voulu rester seule. En prononçant ce discours, je lui pressais les mains ; j'étais émue jusqu'aux larmes. La porte de la loge s'ouvre, et lui-même, pour cacher son émotion, se sauve. Mes amies me demandèrent quel était ce beau jeune homme. Je leur dis que c'était quelqu'un de ma connaissance. Le spectacle les occupa de nouveau : il finit, et nous sortons.

Le lendemain, profitant de ce que j'étais dans cette ville, je me fis tirer une dent qui me faisait mal. Je repartis immédiatement après pour me rendre chez moi à S.... J'attrapai une fluxion qui me rendit hideuse : quoique tout le monde sache que ces maux ne sont que momentanés, j'avais un mari qui ne pouvait point souffrir que l'on fût malade : il me bourrait quelquefois et avait des humeurs inexplicables.

Pendant quinze jours que je fus défigurée, j'eus toujours une fièvre lente qui
me

me minait. Pendant tout ce tems, M. Q....^{te} revenu à S..... n'avait pas été un jour sans venir passer des heures entières à me faire la lecture : ses soins m'avaient pénétrée ; j'éprouvais pour lui ce délectable sentiment d'attachement qui est beaucoup plus de l'amitié que de l'amour ; je me croyais en sûreté contre ce dernier : j'espérais l'accoutumer à penser comme moi ; et je m'étais tellement habituée à le voir, à m'entretenir avec lui, qu'il m'était devenu un besoin nécessaire.

Mais je vous devine, mon amie, vous allez dire quelle inconséquence !.... Cette femme si sévère à Cl...., à Rh.... reçoit à S...., chez elle, un amant qu'elle adore. Elle prend la douce, la dangereuse habitude de le voir tous les jours !..... Eh bien ! je veux bien vous répondre.

Tout aussi-tôt que moi, M. Q....^{te} revient à S.... Je refusai ses lettres ; je lui fis fermer ma porte ; mais j'étais tombée malade ; j'étais dans un état qui me mettait à l'abri des atteintes de l'amour. Je pouvais profi-

ter de ce moment pour tourner tous les sentimens de M. Q....^{te} pour moi au profit de la douce amitié.

Il s'adressa à madame V.... pour le présenter chez moi ; elle ne pût résister à ses instances ; elle se charge de l'introduire de nouveau..... Enfin , je le vois ; il prévient toutes mes objections : il ne veut être que mon ami ! Pour résister à un charme aussi doux , il eût fallu être un ange. Je lui permis de venir me voir ; bientôt je l'en priai : quelquefois même j'exigeai qu'il doublât ses visites ; mon époux était toujours en course , ou enfermé dans son cabinet. M. Q....^{te} , madame V.... , madame C.... étaient les seules personnes que je voyais. Je fus un mois à me rétablir ; il ne me restait plus qu'une langueur plus intéressante que dangereuse.

Un dimanche , vers le soir , ces deux dames avaient fait la partie de me déboucher pour aller promener au cours (1). Elles

(1) Promenade du bon ton dans cette ville.

envoyèrent M. Q...^{te} me chercher. Madame V... lui donna un joli bouquet de roses pour moi; j'étais seule dans mon salon, M. Q...^{te} entre avec empressement, dérange mon fichu pour y placer son bouquet. J'étais plus languissante que de coutume.

« O! me dit-il: oui, madame Q...^{te}, vous m'aimez! vous m'aimez! Je vous l'apprend. Délicieuse nouvelle! Laissez-m'en bien pénétrer » Tout en disant cela, il ne perdait point de terrain. Me débarrassant de ses transports, je lui dis: ce n'est pas une nouvelle pour moi: j'ai même porté la faiblesse jusqu'à vous l'avouer il y a long-tems. — Eh bien! donnez-m'en donc une preuve. Le tems, le lieu, la circonstance, tout est propice, ô mon amie! ma tendre amante!...

La porte du salon fermée, il m'accablait de son délire, que, sans mon état de faiblesse, j'eus déjà, peut-être même partagé. Puis, l'arrêtant: où vous emportez-vous, mon ami? ô mon ami bien cher! Respectez ma faiblesse! Il revient à lui, me demande pardon.... Tout en étant fâché de ne m'avoir pas rendue plus coupable, il obtient sa grace.

Quillet

Nous entendons mon mari rentrer dans la maison; je rajuste mon désordre; je pris son bras, et nous rejoignîmes ces dames à la promenade.

J'étais en linon; madame V.... me regardant, me dit : « rentrez bien vite chez vous, mon amie : vous êtes dans un état horrible. Prenez-garde de rencontrer votre mari ». Elle me reconduisit chez moi. Un coup-d'œil ordonna au jeune téméraire de ne point nous suivre; il resta avec madame C.... Rentrée chez moi, j'apperçus toute la plus complete insulte.... Je me hâtai d'ôter ma jupe de linon; je promis à ma belle-sœur que jamais l'impertinent ne rentrerait chez moi.

Restée seule, j'écrivis à l'impertinent.

« D'après l'audacieuse insulte que vous avez commise sur ma personne, ne soyez point étonné, monsieur, que je ne veuille plus vous recevoir. Je vais m'éloigner de cette ville pour quelque tems; l'air de la campagne est nécessaire à ma santé; puis,

vosre souvenir ne sera plus aussi récent à mon cœur, lorsque je réhabiterai ces lieux que vous avez souillés.....

« Il m'eût été doux de vous conserver comme ami ; mais vous êtes trop matériel pour goûter ce pur sentiment. Il m'en coûtera peut-être la vie de renoncer à la douce habitude de vous voir tous les jours ; mais au moins j'emporterai vosre estime au tombeau..... »

Le lendemain je partis ; je fus cacher ma honte et mon amour au château de M..... Je n'y eus pas plutôt passé trois jours , que l'ennui me dévorait. Pouvais-je m'accoutumer à ne plus voir celui avec qui j'avais contracté l'habitude de passer des heures entières ? Tous les jours l'heure qui l'amenait chez moi , sonnant à mon oreille , portait la mort à mon cœur. Une nuit que je passai blanche , je raisonnai avec mes hauts principes de vertu. Eh bien ! le grand malheur de rendre heureux celui que j'adore ! de me rendre heureuse moi-même. Si je ne le fais pas , j'en mourrai de douleur ; ne

vaut-il pas mieux mourir après ? Mon parti pris, je reviens à S.... Le lendemain matin, je vole chez madame V..... : Ou est-il ? l'avez-vous vu ? — Oui, ma chère. Votre lettre le désole ; mais il est redevenu raisonnable ; il vous a répondu : voici sa lettre.... — Donnez, donnez....

A M A D A M E Q.....

« Mon outrage a été trop grand pour oser implorer votre pardon. Cependant, non, jamais je ne me porterai à un tel excès. Il faut bien s'en tenir avec vous à l'amitié, puisque vous l'exigez. Laissez-moi votre Saint-Preux : soyez une nouvelle Julie ; jamais Wolmar n'aura à se plaindre. Je travaille sérieusement à me guérir d'une passion que, quoique vous avouez la ressentir, vous ne voulez pas partager. Je n'irai plus vous troubler dans votre retraite ; il est tems, à mon tour, que j'opère ma guérison. Puissé-je trouver un objet aussi tendre que vous, qui m'aime autant, mais qui soit plus bienfaisant ? Je reste votre ami, et jamais ne vous importunerai d'un senti-

ment qui vous offense. Adieu, Julie! Adieu, ma bonne et tendre Julie. Je vous avais cru un cœur et des sens ; vous n'avez donc qu'une ame? Pourquoi vos yeux appellent-ils le plaisir, lorsque votre cœur ne veut point en donner. Adieu, ma sensible amie, puisqu'il m'est défendu de vous nommer mon amante Recevez, ma Julie, le baiser de l'amitié ; mais revenez , au moins que je vous voye, Julie. Ma toute bonne.... Julie!.... A jamais , votre ST.-PREUX.

Mille transports agitaient mon ame , la jalousie la fermentait déjà.... Il en aimera une autre! Une autre que Julie partagera ses transports ! quelle sera heureuse , ma rivale ! Si je la connaissais , j'en mourrais de dépit.... Mais que je suis injuste ! à son âge , constitué comme il est , peut - il se passer d'une femme ? Viens , viens , mon ange ! mes bras sont ouverts pour te recevoir. Véritablement j'extravagais.... Heureusement j'étais seule.....

Madame V.... rentre. — Eh bien ! vous êtes folle ? Mais , tenez : voici une lettre

d'invitation de sa mère pour aller dîner aujourd'hui, avec mon mari, à leur maison de campagne; voulez vous venir avec nous? Votre mari est absent: sans conséquence, un ami mène un ami dîner à la campagne: on aura du plaisir à vous y recevoir.... Allez faire une petite toilette chez vous, nous vous y prendrons, puisque nous passons devant votre porte. Je me laissai entraîner. Il fallut être moi, ou plutôt le violent amour qui me dominait.

Car, quelle inconséquence! je vais dîner dans la maison de celui de qui je me tiens offensée, de celui à qui j'ai fermé ma porte, refusé les lettres; de celui, en un mot, que j'adore et que je devais fuir...

Nous arrivons. A peu de distance d'un joli petit bois est située une maison de campagne, petite, mais jolie avec un jardin qui borde la rivière, cette agréable solitude est la retraite de mon amant.

Madame V.... descend la première de la voiture, ensuite madame C.... et puis moi.
Madame

Madame Q...^{te} et son fils étaient arrivés pour nous recevoir. Figurez-vous la surprise de M. Q...^{te} : ses yeux me peignaient sa reconnaissance. On fit un tour dans le jardin ; de-là on passa à la salle à manger , où un dîner succulent était servi ; il fut assez gai ; puis , on retourna dans le jardin : nous atteignîmes , le fils de la maison et moi , une allée de pruniers , où je pus prendre avec lui un rendez-vous pour le lendemain chez moi , de cinq à six heures du soir , nous rejoignîmes le groupe de la société.

L'heure du départ arrivé , le jeune homme , sa mère et le grand père , nous reconduirent jusqu'au petit bois ; puis , nous montâmes dans notre voiture. Que je dormis bien cette nuit ! j'étais rassurée sur le cœur de mon amant ; je devais le voir le lendemain. Mon époux arrive le soir fort tard , il se mit au lit sans monter chez moi ; je commençais à ne me plus piquer de son indifférence : j'avais de quoi m'en venger.

L'heure du rendez - vous arrivée , mon

amant ne se fit point attendre : cette fois, il était venu à coup sûr ; il croyait n'avoir qu'à triompher ; mais trouvant encore de la résistance, il l'attribua à des circonstances locales (ces bourgeoises ont des têtes si drôles). Il me demanda un rendez-vous pour passer quelques jours ensemble à la campagne, chez mon aieule, à H. F.... par exemple. — Oui, oui, bravo ; c'est arrêté : je m'y rendrai samedi le soir : arrivez-y, mon ami, dimanche matin.....

C'est bon : nous pourrons encore aller au bal qui se donne vendredi à l'arquebuse : vous y serez, n'est-ce pas ? Nous nous séparâmes bons amis. Le vendredi, je fus au bal ; il y était aussi ; mais il porta tous ses soins à une jeune et jolie femme nouvellement mariée, qu'il fit beaucoup danser : elle avait l'air d'y prendre du plaisir. Combien j'étais jalouse ! Cependant, ce fut moi qu'il reconduisit ; et en nous quittant, il me dit : à dimanche, j'arriverai à H. F..... à neuf heures du matin : vous, vous irez y coucher le samedi ; alors je saurai si vous voulez enfin mon bonheur, ou bien je se-

rai obligé de chercher fortune ailleurs....; mais la petite madame G.... est bien aimable (celle qu'il avait fait beaucoup danser). Combien la jalousie me poignardait !...

Le soir, je dis à mon mari que j'avais envie d'aller chez mon aïeule et ma fille; que j'irais le samedi coucher à H. F.... — Si tu veux attendre à après demain, je t'y conduirai dans un cabriolet ? Pauvre mari ! ce n'est point là mon affaire ! ta présence est de trop : tu n'est déjà plus le bien-aimé de mon cœur ; c'est toi que j'évite : bientôt je serai plus coupable que tu ne le fus jamais !.... Je laissai couler la proposition de mon époux, sans la rejeter ni l'accepter.

Le samedi arrive : je profite d'un moment où mon mari était sorti de chez lui. J'envoyai Fanny (qu'à bien juste titre je considérai comme mon espionne), je l'envoyai, dis-je, en commission; et lorsqu'elle revint, je supposai qu'un domestique de mon père était venu, et qu'il avait des chevaux qui m'attendaient aux portes de la ville.

Jeudi à midi.

Oh ! pour aujourd'hui , mon amie , j'ai beaucoup de peine à reprendre le fil de ma narration ; car depuis trois semaines je ne m'en suis nullement occupée , et j'ai confié mon manuscrit à M. de R.... Il est toujours infiniment aimable à mon gré. Ce M. de R.... m'a adoptée pour sa pupile : ainsi désormais je ne le nommerai plus que mon tuteur. Nous devons ce soir , ou après demain , souper ensemble. Je dois lui donner tous les secrets de ma famille : nous devons nous occuper à me faire rentrer dans mes droits.... O ! combien j'avais besoin du conseil d'un ami , d'un tuteur qui fût mon tout !.... J'attends qu'il m'ait remis mon manuscrit pour le continuer ; car depuis qu'il est sorti de mes mains , j'ai eu tant d'autre besogne , que je ne sais plus au juste où j'en suis restée.

Si je ne vous avais pas promis de ne plus interrompre le cours de mes anciennes aventures , je pourrais vous rapporter ici une anecdote intéressante passée dans le

boudoir de mon tuteur ; mais j'ai promis
de ne plus vous amalgamer le présent avec
le passé ; ainsi je me tais. J'attends que mon
tuteur m'ait rapporté mes cahiers pour me
remettre au courant.

CHAPITRE XVII.

*Imprudente démarche qui aura les suites
les plus funestes.*

J'EN suis à ce samedi, lendemain de ce joli bal donné à l'arquebuse, ou mon trop aimable séducteur m'avait donné de la jalousie; connaissant, avec juste raison, ce moyen propre à avancer ses affaires. Cependant, encore avait-il trouvé l'occasion de me faire lui renouveler la promesse que je lui avais faite la veille, de me rendre le dimanche suivant chez mon aïeule à H. F.... (lieu qu'il connaissait de réputation pour être le plus propice à couronner les vœux d'un amant).

Le lendemain du bal, pour tenir ma parole (car j'en suis esclave; c'est une vertu que je tiens de mon père: rien ne serait capable de me faire manquer à une promesse que j'aurais faite, telle déraisonnable

qu'elle puisse être), profitant du moment où mon mari était à l'audience, j'envoyai mes gens en commission pour rester seule et faire le conte qu'il m'eût plu à leur retour; cela me réussit beaucoup trop bien. A peine Fanny tournait-elle le bout de la rue, qu'Opportune sonna chez moi; je fus lui ouvrir; elle me remit un petit billet conçu en ces termes :

« Puis-je toujours espérer, madame, que dimanche je vous trouverai chez madame votre aieule. Il vous est facile d'imaginer quel serait mon embarras, si j'arrivais chez cette dame sans vous y trouver, et que vous ne l'eussiez pas préparée à la visite d'un inconnu. O! toute bonne Julie! je suis plein de craintes et d'espérances.

« Mon unique amie, tout ce que j'ai pu faire hier au bal pour distraire mes sentimens de vous, en portant mon hommage à la jolie madame G..... n'a servi qu'à vous faire gagner à la comparaison. Si elle est plus belle, que ma Julie est bien plus aimable; mais aussi, on trouverait chez elle

le plaisir si doux auquel tout mortel aspire ! ce plaisir après lequel je soupire , et que vous me refusez toujours ! Si vous m'aimez , délicieuse Julie ! le plaisir d'unir votre belle ame à celle de votre ami pourrait-il vous paraître un crime ? Non , Julie : on n'a point d'amour , lorsqu'on le sait raisonner. Si vous aviez un tout autre époux , vos objections seraient peut-être valables ; mais , mon ange , vous savez.... vous savez.... je me tais , je crains de vous déplaire. A demain , mon bel ange ; vous saurez si je suis votre véritable ami. J'arriverai sans fracas , tout bonnement en me promenant à H. F..... *de dix à onze heures du matin.* Adieu : qu'il y a loin d'ici demain. Deux mots de réponse , mon amie , pour lire le long de la route , afin de la trouver plus courte. Adieu , adorable Julie ; que ne pouvez-vous lire dans le cœur de votre ami sa joie.... ses transports !....

Votre ami N. Q....^{te}.

Je répondis.

« Vous ne me connaissez pas encore assez , monsieur , pour savoir que , dut-il m'en

m'en coûter la vie , je tiens une parole que j'ai donnée , telle qu'elle puisse être ; mais je ne vous ai promis que de me rendre chez mon excellente aïeule ; que votre imagination ne s'écarte pas plus loin. Le tems me presse ; je veux profiter du moment que mon mari est à l'audience , pour prétexter un voyage inattendu et qui ne peut souffrir de retard. Si tous ces petits embarras , que je veux bien me donner , ne sont pas une preuve de mon affection pour vous , que voulez-vous donc ? Je parts ; je coucherai ce soir à H. F.... de dix à onze heures : arrivez pédestement ; les chemins sont agréables..... (Ici , je lui indiquai la route qu'il devait tenir pour y arriver ; j'ajoutai ensuite) : « Lorsque vous aurez marché un bon quart d'heure dans l'allée de tilleuls , une petite grotte de mousse vous offrira son ombrage , et des bancs de gazon pour vous reposer. Julie sera dans cette petite grotte à dix heures précises ; elle se charge du reste. Adieu , mon ami ; à demain..... Adieu.... »

COURS bien vite , dis-je à Opportune ; car

sa présence me fait trembler ici ! Vas vite.... vas vite.... A peine était-elle sortie , que Fanny revient , puis l'Espérance. Je grondai de ce qu'ils avaient été long-tems ; que pendant leur absence , un domestique de mon père venait d'arriver pour chercher des provisions à la ville ; que ma mère lui avait dit de me donner son cheval pour y aller tout de suite ; qu'elle était bien aise de me voir ; et que le domestique m'avait ajouté que ma fille était malade ; qu'il fallait que je partisse à l'instant ; que le cheval et le conducteur étaient allés m'attendre aux portes de la ville ; que je ne pouvais pas même attendre que mon mari fût revenu de l'audience.

Je passai une amazone couleur de pensée , qui avait un collet queue de serain , un chapeau à la Henri-Quatre , une petite canne à ma main , et ma fidelle Nina. Je pars ; je m'achemine. — Vous n'écrivez pas à monsieur , me crie ma soubrette ? — Non : je n'en ai point le tems , vous lui direz ; et je cours encore ; j'atteignis bientôt les faubourgs. La réflexion me vint. J'aurais dû

écrire deux mots à mon mari ; mais que lui aurais-je dit ? Je ne saurais pas lui mentir ! Il vaut mieux laisser parler les valets. Mais que diront-ils ? que savent-ils ? Je suis partie. Eh bien ! je mettrai tout sur leur dos , suivant comme cela tournera. Le pis aller sera : ce sont des bêtes qui ne savent pas s'expliquer.

J'avançais toujours mon chemin. Ma jolie petite chienne était bienheureuse ; elle courait ; j'avais beau lui dire de ne se pas fatiguer , que nous avions bien du chemin à faire , elle courait toujours. Ravie de se trouver en pleine campagne, elle imaginait faire tout bonnement une promenade , comme cela nous arrivait quelquefois. Il faisait chaud ; je m'assieds dans un fossé sur l'herbe pour me reposer ; puis , je mesurai de l'œil et de la pensée l'immense chemin que j'avais encore à faire ; et j'étais déjà horriblement fatiguée. Le château de *Coeuvres* (1) que j'avais en perspective m'in-

(1) Celui où Henri IV fut voir la belle Gabrielle avec un sac de charbon sur ses épaules , crainte d'être reconnu des ennemis qui environnaient S. Si un si grand homme eût des faiblesses , comment n'en aurais-je pas , me disais-je ?

diquait que j'étais à moitié chemin ; mes forces étant épuisées , je me détermine à aller demander l'âne du curé que je connaissais au village voisin ; mais c'étaient les semailles , il l'avait prêté au fermier ; ainsi il ne pût me le donner : il nous fit goûter avec d'excellent laitage , Nina et moi ; ce qui restaura nos forces. Ce bon pasteur nous fit mille instances pour rester. Hélas ! il ignorait les motifs qui me faisaient faire une si grande route. J'eus beaucoup de peine à me débarrasser de ses importunités ; il me conduisit un quart de lieue ; puis , je m'acheminai seule le reste du chemin.

Dieu que j'étais lasse ! Non , il n'y a que l'amour qui puisse faire faire de telles extravagances. O ! que le plaisir coûte de peines ! J'ai payé si cher tous ceux que j'ai eus , que je pourrais donner pour titre à ces Mémoires : *que le plaisir coûte de peines !*

Mes pieds étaient tout en sang ; je ne pouvais plus me soutenir ; Nina était aussi fatiguée que moi ; la nuit approchait grand

train ; que devenir seule en plein champ ? Je réunis le reste de mes forces pour vaincre ou périr. Enfin , j'appréçois l'allée de tilleuls ; l'espérance d'arriver ranima mon courage. Je me traîne jusqu'à la porte de mon aieule ; la nuit était close. Qu'elle fut aise de me voir , cette bonne et vertueuse femme ! Je demande un lit , et que je compterais mon aventure après ; elle me fit donner un souper restaurant dont j'avais grand besoin : elle fit bassiner mon lit avec du sucre , la plante de mes pieds avec de l'eau-de-vie , et les pattes de la pauvre Nina ; puis elle s'assied près de mon lit. Elle attend que je lui raconte l'événement qui m'amenait si fatiguée ; le conte ne fut pas difficile à faire ; car elle était disposée à croire tout ce que j'aurais voulu lui raconter.

Vous savez , ma bonne maman , que j'ai toujours tant de plaisir à être avec vous , que je ne puis en laisser échapper l'occasion. M. Q...^{te} , ami intime de mon mari , et de qui vous lui avez sans doute entendu parler. — Je ne m'en rappelle pas ; mais

j'ai si peu de mémoire à mon grand âge!
 — Eh bien ! M. Q....^{te} dîna avec mon mari
 avant hier ; il lui dit : « je vais aller dans le
 pays de votre femme : si cela lui convient ,
 je vais coucher à Attichy , je la prendrai
 dans ma voiture ; je la déposerai près de
 H. F..... , et le lendemain , j'irai la chercher
 pour vous la ramener. » M. Q....^{te} est admi-
 nistrateur du département ; il en vient po-
 ser les limites , et demain , il arrivera ici
 de dix à onze heures du matin : c'est un
 jeune homme fort doux , fort aimable ; nous
 l'engagerons à passer la journée avec nous ,
 n'est-ce pas , ma bonne maman ? car ce se-
 rait vous avoir vue trop peu , arrivée au-
 jourd'hui et partir demain.

Cette bonne femme trouva bon tout ce
 que je lui dis. Cependant , comment est-tu
 si fatiguée , puisque l'ami de ton mari t'a
 descendue aux avenues de H. F..... ? Ma-
 man ! le chapitre des événemens. A une
 lieue de S..... l'essieux de la voiture de
 M. Q....^{te} a cassé ; il fut obligé d'aller cher-
 cher des paysans pour la traîner dans le
 petit village voisin , sur le bord de la grande

route ; et nous ne voulûmes pas retourner sur nos pas : nous cheminâmes ensemble jusqu'ici ; lui, il continua sa route jusqu'à Attichy, pour venir demain matin ici vous voir.

— Ma fille ! le chapitre des événemens est sans fin. Depuis que tu demeure à la ville, tu oublie les petites fêtes de nos bons campagnards. Demain, c'est la fête de M. B..... de l'Épine : toute la maison de ton père y va comme de coutume, et on a voulu que moi j'y aille aussi avec mes soixante-douze ans. J'enverrai demain de bon matin Louise chercher l'âne de ta maman, et dire que tu es arrivée : elle t'enverra son cheval ; mais bon soir, ma fille, tu as besoin de repos : à demain.

Comme j'étais très-fatiguée, je dormis peu : puis, mille pensées m'agitaient. Que faire le lendemain de mon amant ? Pouvais-je le traîner dans toute ma famille ? Que dire à mon père ? Il n'était pas aussi crédule que ma grand'mère. Si jamais il soupçonnait la vérité, j'étais une femme

perdue. Ciel ! malheureuse créature ! où me suis-je embarquée ? Après vingt expédiens aussi-tôt détruits que conçus , le sommeil s'empara de mes sens.

C H A P I T R E X V I I I .

Petit voyage qui procure d'innocens plaisirs.

J E me levai à huit heures du matin ; je fus souhaiter le bon jour à maman ; puis, je fis ma toilette et m'acheminai vers la grotte de mousse pour aviser , avec mon amant , à ce que nous ferions. Comme j'entre dans l'allée de tilleuls , j'apperçois un grand et superbe jeune homme qui , cependant , n'avait pas la tournure de M. Q....^{te}. Mon chien courut à lui : aussi-tôt le jeune homme , qui le reconnut , me cherche de l'œil ; une charmille l'empêchait de me distinguer ; mais Nina sut bien me trouver , et arriva à moi comme pour m'apprendre une bonne nouvelle. Effectivement , le jeune homme , que je ne reconnus que lorsqu'il fut tout près de moi , était mon frère , mon frère bien-aimé. Deux années qu'il avait passées à Paris l'avaient tellement grandi et formé , qu'il était méconnaissable : c'était véritablement le plus beau jeune hom-

me que l'on puisse voir. Avec quel plaisir nous nous embrassâmes ! Nous entrâmes dans la grotte de mousse ; que de choses nous avons à dire depuis deux ans que nous ne nous étions vus !

Je lui conte tous mes petits chagrins domestiques ; je lui donne ma confiance entière relativement à M. Q....^{te}. Nous avisâmes aux moyens de le présenter à papa chez M. B.... : ensuite, mon frère me dit : « J'étais encore dans mon lit lorsque j'entendis Louise dire que tu étais à H. F..... : je me levai tout de suite ; j'accourus à toute bride avec le cheval de mon père, et j'ai pour toi celui de maman. Lorsque M. Q....^{te} sera arrivé, nous prendrons nos mesures. Il me raconte ses petites aventures. Il faisait chaud ; il était décolté, couché négligemment sur un banc de gazon moins exhaussé que celui où moi-même j'étais penchée ; il tenait une de mes mains qu'il baisait affectueusement, lorsque M. Q....^{te} entra dans le cabinet : il demeura à la porte immobile d'étonnement à un tel tableau ; il rougit, pâlit : il était muet.

Cependant, certaine ressemblance entre le jeune homme et moi, mon air peu décontenancé, le jeune homme qui se leva avec grace pour le saluer et lui faire place près de moi, l'eurent bientôt remis; et j'ajoute : soyez le bien venu, monsieur, mon frère et moi nous avisions ensemble aux moyens de vous présenter à mon père; car nous sommes obligés d'aller dîner chez M. B..... Je lui racontai l'histoire de sa voiture cassée, etc. Nous descendîmes chez mon aïeule : je lui montre toute sa jolie petite maison : nous dîmes que nous reviendrions y coucher le soir; et le fripon avait déjà fixé de l'œil le lieu de ma défaite et de son triomphe.

Nous remontâmes prendre nos chevaux qui étaient chez le fermier. Comme mon frère était tout frais, et que M. Q.....^{te} avait fait quatre lieues, mon frère, outre les débats d'honnêteté de lui offrir son cheval, exigea, et moi aussi, qu'il le montât; celui-ci était lestement et élégamment vêtu. On commençait à porter des culottes étroites; la sienne l'était de manière qu'en

enjambant le cheval, elle s'ouvrit de la ceinture au genou. Quel surcroît d'embarras! Comme il était sur le cheval, nous continuâmes notre route; n'avais-je pas déjà trop de besogne de présenter cet aimable inconnu? Mais sans culotte, que devenir, et pour lui et pour moi? Cependant nous atteignîmes l'habitation de mon père, par laquelle il fallait passer pour se rendre à celle de M. B....., qui était à une demi-lieue plus loin; puis, par honnêteté, nous voulions faire une visite avant à mon père.

Tous mes parens étaient déjà partis, et avaient laissé l'ordre de nous dire, si on nous voyait, que nous hâtions notre marche. Ne trouvant que des domestiques chez mon père, nous respirâmes un peu. J'appelle une fille de basse-cour pour raccommoder le désordre de mon pauvre amant. Aux termes où nous en étions, je ne voulais pas profaner mes mains: cette fille timide, en rougissant, lui raccommoda assez mal l'énorme acroc. Nous ne remontâmes plus à cheval, crainte de mésaventure: tous trois nous nous rendîmes chez M. B.....

On était déjà à table ; et mon père , qui fait le despote par-tout , criait déjà de ce qu'on voulait nous attendre.

Nous parûmes enfin. Si-tôt que la voix des chiens nous annonça , le maître de la maison se leva pour venir au-devant de nous ; comme il m'embrassait , je lui présente , en balbutiant , M. Q....^{te} comme un ami de mon mari. Vous savez que M. B.... a de l'esprit , de l'usage du monde : en un mot , qu'il est aimable et tolérant : il me répondit d'un air gracieux : « Ami de madame ou de monsieur , il ne faut que vous voir , monsieur (s'adressant à lui) , pour vous accueillir favorablement. M. Q....^{te} avait de l'esprit ; il répondit convenablement tout de suite : voilà ces messieurs bien ensemble. Nous passâmes dans la salle à manger. M. B..... présenta M. Q....^{te} à la société comme mon compagnon de voyage et l'ami de mon mari : ma mère rougit , et mon père rit jaune ; mais nous nous assyons : on plaça M. Q....^{te} près de moi et de la maîtresse de la maison. La conversation devint générale ; le dîner était excel-

lent, le vin exquis : il donna de la belle humeur aux convives ; petit-à-petit mon père s'accoutuma à voir M. Q....^{te}. Il oublia qu'il était amené par moi : celui-ci était assez près de moi pour me faire observer toutes les nuances qui avaient parues sur le visage de mon père pendant le dîner.

Enfin, on sortit de table : nous passâmes dans un joli jardin. Madame Duh...., sœur de la maîtresse de la maison, me dit à l'oreille : « Madame, vous les choisissez bien... Je rougis. Comme il venait directement à nous, cela rompit les chiens. Les pères et mères se mirent à jouer aux cartes ; les jeunes gens restèrent à la promenade. Combien mon amant eut l'occasion de paraître aimable et galant près de moi ! Combien il ne laissait pas échapper celle de me monter la tête, et sur-tout de me tenir dans la volonté d'aller coucher à H. F.... ; que cette journée fut charmante ! que d'aimables petits riens nous procurèrent de jouissances ! un serrement de main était un innocent plaisir qui suffisait à mon cœur ! hélas ! pourquoi mon amant ne pût-il s'en con-

tenter aussi ? Je serais encore heureuse ; je serais épouse et mère : je serais au sein de ma famille , aimée et chérie !...

Mais non : les hommes peuvent-ils borner leurs desirs ? Mon amant ne crut point à mon cœur qu'il ne lui en eût donné la dernière faveur : bientôt elle ne suffit plus pour lui prouver mon amour. Il exigea que je fisse le rôle d'amante ; que toute la province fût imbue des extravagances que je faisais pour lui ; et lorsque je n'eus plus rien à perdre par rapport à ma réputation, il exigea que je quittasse mon époux, ma maison, pour le suivre ; et lorsque je n'eus plus rien à lui immoler, il cessa de me chérir. Il me préféra des êtres subalternes ; mon cœur ne pût s'accoutumer à l'indifférence d'un homme qui m'avait aimée aussi passionément.

Les circonstances, enfin, nous séparèrent : je demeurai suspendue sur les bords du précipice immense où il m'avait conduite par des routes si agréables ! quelques fleurs pendant quelque tems m'en

cacha encore la profondeur. Enfin , j'y glisse : à force d'efforts , je rattrape les bords ; puis , j'y retombai de nouveau.

Mais aussi ne suis-je pas injuste ! Pendant trois ans , il m'a rendue la plus heureuse des femmes. Le bonheur peut-il être toujours permanent ? Peut-on se plaindre après trois ans de constance ? Non , certes. S'il ne m'avait pas fait tout sacrifier , ou bien s'il se fût occupé un peu de mon bien-être , il aurait pu même améliorer ma fortune sans qu'il lui en coûte rien ; mais il était trop égoïste et pusillanime pour oser défendre mes droits contre un époux qui a profité de mes écarts pour envahir ma dot. Puis , lui et tous les miens crient *tolle* contre moi , lorsqu'ils me laissent sans fortune , jeune et seule au milieu de cette ville immense. Quant à mon amant , comme Pilate , il s'en lave les mains.

La nuit commençait à approcher : nous rentrons au salon où était toute la société : les tables de jeu finissaient : mon père n'est pas bon joueur ; il avait perdu , par conséquent

séquent il avait de l'humeur ; il me toisa en entrant ; puis , lâcha plusieurs épigrammes sur mon costume ; mon chapeau , qu'il haïssait autant que je l'aimais ; mon habit qu'il ridiculisa ; mon collet jaune et les paremens qui , quoiqu'ils fissent un joli effet sur la couleur de pensée , lui déplurent. Peut-être envisageait-il la livrée de mon époux que je portais ; car les gens à préjugés ont tant de petitesesses ! celle-là ne se réalisa que trop bien.

Enfin , après avoir lassé ma patience , il s'adressa à mon amant pour le faire convenir que mon costume était ridicule ; celui-ci était bien embarrassé ; il n'était pas encore du dernier mieux avec moi ; il craignait de me déplaire en me donnant tort ; et il pouvait encore moins le donner à mon père : enfin , il garda la négative assez adroitement ; il voyait son bonheur dans les présages sinistres qu'apercevait mon père pour mon époux.

Nous nous mêmes en route : mon père eut le soin de s'éloigner de nous ; et

comme il n'avait pas engagé M. Q....^{te} à coucher chez lui, il était naturel que nous allussions chez ma grand'mère (quant à elle, une indisposition qu'elle avait eue le matin, l'empêcha de monter sur l'âne qu'elle avait envoyé chercher chez sa fille). Ma mère fit beaucoup d'instances pour engager M. Q....^{te} à rester. — Je ferai ce que madame votre fille voudra, madame; mais il est de l'honnêteté de retourner à H. F.... nous l'avons promis à madame votre mère. Il avait le dos tourné à la glace, et ma mère la figure; il me faisait des signes; mais s'apercevant que ma mère l'avait vu dans la glace, il fut décontenancé: elle et moi, nous rougîmes: heureusement, pour faire diversion, mon frère entre hors d'haleine....

« J'accours vous dire que mon père est de trop mauvaise humeur pour que vous restiez ici; il faut que vous preniez des chevaux, et qu'en diligence vous alliez coucher à H. F.... Il fait un clair de lune superbe; je vais vous conduire, et je ramènerai les chevaux, et on ordonna de les seller. Combien, pendant le discours de

mon frère, la figure de mon amant s'embellissait !.....

Les chevaux arrivent : mon frère me prend sur la croupe du sien, et nous partons. Nous sortions, à peine, par une porte de la cour, que mon père entrait par l'autre. Ce petit voyage fut très-agréable. Combien M. Q....^{te} témoigna de reconnaissance à mon frère ! Il nous quitta à l'entrée des bosquets, où nous mîmes pied à terre pour prendre le chemin le plus court : il remena les chevaux chez mon père, et dit qu'il reviendrait le lendemain dîner avec nous chez notre aïeule.

C H A P I T R E X I X.

*Ici l'amour triomphe du devoir et de toutes
considérations.*

Nous voilà donc seuls, mon amant et moi, dans le plus beau lieu du monde, guidés par un clair de lune qui, filtrant entre les charmilles, inspirait encore un nouveau charme à la nature. Nous étions dans ce délicieux silence, si bien connu des âmes sensibles !.... Nous passâmes près d'une fontaine qui murmurait tendrement. Un tapis de fleurs les plus odoriférantes la bordait: mon amant voulait que nous nous reposions sur un banc de gazon tout proche; mais je lui observai que ma bonne maman se couchait de bonne heure; il se rendit à mes instances, en lui promettant d'y revenir le lendemain.

Nous arrivâmes chez maman. Cette respectable femme nous reçut avec joie; nous lui contâmes les petits désagrémens que

mon père nous avait fait éprouver ; elle voulut nous faire souper, mais nous n'en avions nul besoin. Elle nous avait fait disposer deux appartemens ; pour moi, le même où trois ans auparavant j'avais reçu clandestinement mon mari ; puis, encore celui où j'avais reçu le poison des mains de ma rivale ; c'est donc encore ce même lit qui va être.....

En ce moment, mille pensées, mille souvenirs délicieux et amères vinrent m'assaillir et changer tour-à-tour l'expression de ma physionomie : mon amant s'en aperçut : avec quel tendre intérêt s'empressa-t-il de venir me consoler ! car mes larmes s'étaient enfin ouvert un passage. Je voyais ma défaite ; je la desirais, mais je la craignais encore davantage. Je lui fis part des souvenirs que cet appartement, ce lit, me retraçaient. « O ! ma Julie ! le destin m'y a conduit pour vous indemniser de la dernière scène de douleur que vous y éprouvâtes ! »

Mon amant était romanesque : comme

moi, il croyait au destin. Il n'eut point de peine à me convaincre que tels étaient les décrets; que l'amour !!!!. Il me pressa de me mettre au lit: je ne le voulus pas devant lui, quoique cependant il m'eût presque déjà déshabillée; j'exigeai qu'il sortît de mon appartement.

« Votre usage est de lire, Julie, avant de vous endormir: permettez que lorsque vous serez au lit, je vienne vous lire quelques lettres d'Ovide à Julie: j'ai pris un de ces petits volumes pour me désennuyer le long de la route; c'est si conforme à notre situation! — Vous vous en irez après, lui dis-je. — Je farei tout ce que tu voudras, bel ange; il me donna un baiser, duquel je restai long-tems émue. Il sortit en prenant ma clef, de crainte que je ne la retirasse en dedans: il y avait un verrouil; mais je n'eus ni la force, ni la volonté de le mettre; au contraire, plaçant un bonnet de nuit de la manière la plus agaçante. Sûre de ma petite personne, je me mis au lit. Saus doute mon amant avait entendu tous mes mouvemens; car je n'y

fus pas plutôt, qu'il entra : lui-même, il avait l'air d'un conquérant ; et comme il faisait chaud, il était sans habit ; il avait le plus beau col ! aussi, il n'avait rien négligé pour le faire remarquer. Il s'assied, me lit quelques lettres de Julie à Ovide ; puis, amenant quelques réflexions : « que cette Julie est plus tendre que la mienne.... Il trouva le moyen de glisser sa main jusqu'au temple du bonheur ! Peut-on toujours résister ? Bientôt il apperçut dans mes yeux le signal du plaisir ! Voulant porter sa bouche où sa main s'était introduite : Arrête, lui dis-je avec l'accent de la vertu expirante.... Arrête.... la pudeur est à l'amour ce que les graces sont à la beauté : il me comprit : éteignant à l'instant la lumière, il ne resta plus dans l'appartement qu'un jour mystérieux que donnaient les rayons de la lune qui filtraient au travers des jalousies. — Ce clair obscur, ô ma Julie ! sert l'amour sans offenser la pudeur ; puis, il osa tout..... et bientôt je partageai ses transports.....

Momens délectables ! tous les pinceaux

seraient trop faibles pour vous retracer !... Je crus n'avoir jamais qu'effleuré le plaisir avec mon époux. Effectivement , ceux du mariage sont toujours monotones ; mais ici, tout se réunissait pour le rendre complet, les circonstances, le lieu, la journée qui avait précédé cette nuit ! Depuis trois mois je faisais une superbe résistance à l'homme le plus épris, le plus propre au plaisir ; il avait vingt-huit à vingt-neuf ans ; j'en avais dix-sept à dix-huit, nous nous aimions ; et une plus parfaite liaison nous prouva que sous tous les rapports, nous étions faits l'un pour l'autre.....

Que cette nuit fut délicieuse ! non seulement pour l'amour, mais aussi pour l'amitié. Nous entrâmes dans la plus intime confiance ; rien ne pouvait plus nous séparer. Le jour parut : « vas, lui dis-je, au moins fouler ton lit, et repose-toi, ainsi que moi ; car nous aurions trop l'air d'un lendemain de noces. » Il passa dans son appartement ; je dormis peu : que de réflexions assiégeaient mon cœur ! Cependant, non, je ne pouvois me repentir..... Seulement,

lement, je cherchais à le concilier avec mes devoirs; mais je sentais bien que je ne pouvais plus renoncer à mon amante.

Il était fort tard; maman envoya savoir si je voulais venir déjeuner, que M. Q....^{te} m'attendait; je passe un déshabillé à la hâte, et je me rends. Je ne pus soutenir la vue de mon amant au grand jour, sans que ma physionomie se nuancât de diverses couleurs; il était aussi timide que moi: nous n'étions plus dans la nuit; mon embarras fit naître le sien. Ma mère me dit: « Qu'as-tu, ma fille? elle a l'air de vous bouder, monsieur; que lui avez-vous fait? A la candeur de cette excellente femme, je ne pus m'empêcher de partir d'un éclat de rire, et lui aussi; puis, il s'approcha de moi, et m'embrassant: — Pardonnez-moi, madame, un petit moment de contrariété. — Allons, dit ma mère, pardonnez-lui, il a l'air si bon enfant! monsieur, ma fille est très-fière; mais cependant je crois que vous aurez de l'empire sur elle; car elle m'a dit qu'elle avait de la confiance en vous. — Maman! maman! répéta-t-il avec moi; puis,

me prenant encore un baiser, ma mère dit : — Voici la paix faite; n'est-ce pas, ma fille? ô le fripon! Il avait aussi ensorcellé ma bonne grand'mère. Nous déjeûnâmes copieusement; aussi maman observa-t-elle que nous n'avions pas soupé la veille.

Après nous être bien restaurés, nous fûmes nous promener dans les bosquets : nous visitâmes la grotte de mousse, et y répétâmes une des scènes de la nuit... Nous étions dans ce doux repos qui suit la jouissance, lorsqu'une flûte nous annonça l'approche de mon frère; et comme il présu- mait nous trouver à la promenade, ou au cabinet de mousse, il parcourait tous les lieux propres à plaire à deux amans, sûr de nous y rencontrer. Mon amant était dans la même situation que lui la veille, lorsqu'il se présenta à l'entrée de la grotte : nous nous embrassâmes tous avec un mu- tuel plaisir. Nous nous promenâmes encore long-tems; puis, nous fûmes dîner avec cette si bonne aïeule.

Le dîner fut gai, aimable; nous recon-

duisîmes mon frère après le dîner , avec notre bonne mère. Lorsque nous arrivâmes à la grotte de mousse, elle nous dit : « vous êtes jeunes , promenez-vous ; moi , je reste ici pour lire un chapitre de *l'Imitation de Jésus-Christ* : allez , mes enfans ; conduisez votre frère : ma fille , faites bien connaître à monsieur toutes les beautés de ce parc. Avez-vous déjà été au berceau de jasmin à l'autre bout ? C'est encore là un de mes lieux de méditation ; mais c'est si loin pour mes jambes , que je n'y vas pas souvent. Adieu , mes amis , revenez à neuf heures pour souper ; j'aime à me coucher de bonne heure : adieu. Elle ferme la porte en dedans. Nous eûmes la curiosité de regarder par un petit trou ; elle était à genoux , les mains jointes et appuyées , avec son livre , sur le même banc de joncs qui , le matin , nous avait servi de trône à l'amour. Sa figure angélique brillait d'un rayon céleste : on eût dit un ange ! Eh bien , malheureuse , dis-je ! oseras-tu prophaner ce saint temple ? ô Julie ! peux-tu nommer prophanation.... chacun a ses dieux.... A l'âge de ta bonne maman , que peux-t-on faire de mieux ?

Nous nous éloignâmes, et bientôt nous fûmes distraits par mille objets différens : mon frère se promena encore une heure avec nous dans le bois ; le jour déclinait : nous le reconduisîmes sur sa route : il convint de venir le lendemain à dix heures du matin amener un cheval à M. Q....^{te} pour le reconduire à S.... Nous nous quittâmes et revînmes par le berceau de jasmin et chevrefeuille. Mon amant ne le connaissait pas encore ; je n'avais voulu l'y mener que quand je n'aurais plus eu d'objection à lui faire sur la demande que ce lieu inspirait.

En face de ce berceau était un tapis de verdure parsemé de simples petites fleurettes, et qui était bordé par de grands vases de porcelaine qui contenaient les plus rares et les plus belles fleurs, des arbustes de toute espèce ; le tout couronné d'orangers : un saule pleureur, au pied duquel était une source limpide, achevait de rendre ce lieu enchanteur ! C'est là que mon amant se prosternant... — O ! ma divinité, je t'implore ! — Relève-toi, pro-

phane ! mais bientôt il me fait partager ses desirs. Tout inspirait si bien en ce charmant séjour ! De nouveau nous fûmes heureux. Nous revînmes par un autre berceau de simples noisetiers et de seringua : ici tout était simple ; l'art était si bien uni à la nature , qu'il l'embellissait sans la masquer ! Des rochers immenses avaient l'air inaccessibles et prêts à s'écrouler : c'était une belle horreur. Il fallut encore rendre hommage à ce lieu ; j'eus beau vouloir remettre au lendemain. — Et qui t'a dit , ma Julie , que demain nous le pourrons ? Profitons du moment ; souvent à la félicité de la veille succède une journée orageuse. Que sais-je ? quelque chose me dit-là (mettant sa main sur son cœur), que demain. — Ciel ! tu m'effrayes ! Demain tu ne m'aimeras plus ? — Ce n'es pas cela , je répons de mon cœur ; tu l'as fixé : si ce n'est pas éternellement , du moins je peux répondre que c'est pour long tems ; mais quelque pressentiment m'indique (et jamais il ne m'a trompé), que je ne reverrai plus ces lieux ! Ainsi , jouissons dans tous les endroits faits pour le plaisir ; et si Julie

y vient un jour sans son ami, qu'elle ait encore une douce sensation à parcourir ces petits sentiers mystérieux, à reconnaître ces arbres qui nous auront prêté leur ombre ! Viens, viens, ma Julie ! encore une fois, nous sommes dans le néant du bonheur !!! Continuant notre promenade : — Julie ! n'y a-t-il plus rien que je ne connaisse ? j'en aurais un chagrin mortel, si mes pressentimens se réalisaient ! — Non, mon ami, tu as tout vu. — Que ce non est faible ! tu m'as parlé d'un bosquet de myrthe ! oh ! c'était par lui qu'il fallait commencer ! — Eh bien ! c'est notre route pour nous rendre chez maman ; viens-y vite. Nous étions au moment d'entrer dans le bosquet, que me pressant fortement contre son sein. — O mon amie ! mon pressentiment ne sera que trop vrai ! Il regarde à sa montre. Il est huit heures, bonne Julie ! Je m'attriste ; s'en appercevant, il employa tout son art pour dissiper la terreur panique qu'il m'avait fait naître. Nous passâmes une heure dans le bosquet de myrthe, qui fut bien employée à l'honneur de ce dieu dont cet arbuste est le symbole.

Nous descendîmes chez maman à neuf heures et quelque chose; le souper était servi; nous mangeâmes comme des ogres. Cette brave femme nous dit, en nous donnant un petit soufflet sur la joue : « vous avez bon appétit, mes enfans; j'en suis bien aise : l'air de ce pays vous est favorable; puis, vous avez sans doute bien courus; bien pris de l'exercice, n'est-ce pas? » Nous nous regardâmes en souriant. Oui, bonne maman, dîmes-nous ensemble en l'embrassant; car, quoique septuagénaire, elle avait encore une figure agréable; elle avait été extrêmement belle; et nonobstant ses rides, il lui restait des traits, le front de l'innocence, un grand œil coupé en amande, dans lequel tout le feu n'était pas encore éteint; un nez aquilain; la bouche petite; mais le menton qui avançait en avant; extrêmement blanche, petite, mais ayant des grâces dans sa tournure, et très-propre; enfin, si elle avait eu quelques lustres de moins, je l'aurais craint pour rivale.

Comme elle avait l'usage de se coucher de bonne heure, si-tôt le souper fini, elle

nous dit : « Allez , mes enfans , vous causerez dans votre appartement ; car j'ai besoin de repos. Nous lui souhaitâmes le bon soir , et nous montâmes à notre appartement ; celui de mon amant était en face du mien ; mais le tems des cérémonies était passé. Il me demanda la permission de dormir avec moi : nous nous mîmes au lit , et après une journée aussi active , dormir était bien tout ce qu'il nous restait la faculté de faire : ceux qui connaissent la véritable tendresse savent bien que tout est charme avec l'objet aimé. Nous fûmes un peu tracassés tous les deux par des songes ; mais nous nous retrouvions ; et ces noirs présages étaient bientôt dissipés.

L'aurore paraît , mon amant voulut lui rendre hommage ; puis il ignorait quand nous pourrions passer une nuit ensemble. Des amans ne sont pas comme des époux : ce qui fait la monotonie de ceux-ci , c'est qu'ils sont toujours sûrs de se retrouver : un amant est toujours dans l'inquiétude que le moment duquel il jouit ne soit le dernier ; aussi ne perd-t-il jamais de tems.

C H A P I T R E X X.

*Mes sens , d'accord avec mon coeur , ne
laissent rien à desirer à mon amant.*

Nous nous faisons de tendres adieux ,
et protestations de nous aimer toujours ,
lorsque l'on frappa fortement à la porte.
Voici mes pressentimens réalisés. — N'ou-
vrez pas , me dit-il , sans savoir à qui. Oh !
qu'un homme nud , pris clandestinement
dans le lit d'une femme est peu brave ! Qui
est là , dis-je ? — C'est moi , ma bonne amie ,
ouvrez. C'est mon frère. Il entre. — Je viens
à toute bride pour te dire que ton mari est
arrivé hier à huit heures du soir chez papa ;
il voulait venir coucher avec toi ; il avait
l'air horriblement soucieux. Ma mère a eu
toutes les peines du monde à l'obliger à
rester ; puis , elle m'a fait signe d'écartier
la fille qui avait raccommodé la culotte de
M. Q...^e , de crainte qu'elle ne bavarde ;
ma mère était tremblante ; elle ne l'a pas
quitté qu'elle ne l'eût conduit dans son

appartement à coucher : cette bonne femme m'a dit : « Mon ami , charge-toi du reste ; ta sœur est bien imprudente , bien mauvaise tête ! prends des chevaux de main de grand matin , vas à H. F..... , et fais-en sortir M. Q....^{te} : reconduis-le à moitié chemin , mais pas par la grande route , crainte que Q....^{er} ne l'apprenne et ne le rencontre ; vas , mon fils , sauvons une esclandre publique ; et s'il en est tems encore , sauvons ta sœur du déshonneur ! Me voilà , nous n'avons pas de tems à perdre. Hâtez-vous , monsieur Q....^{te} , que je vous enlève de ces lieux ; que ma sœur échappe au péril qui la menace ! Nous étions muets : cependant mon amant s'habillait ; je fus trouver maman à son lit ; je lui peignis notre embarras.... — Malheureuse enfant ! se peut-il que vous ayez ainsi abusé ?.... — Maman ! ce n'est point ici le tems des reproches ; garantissons-nous du danger ; après , vous moraliserez : il va partir : mon mari va sûrement arriver ; il faut s'assurer du silence de vos gens. Mon amant entre ; il fit assez bonne contenance ; elle voulut le faire déjeûner. Vous êtes bien bonne , madame ; je n'en ai pas besoin , et

encore moins le tems , monsieur (montrant mon frère) est très-pressé. Ma mère lui fit prendre un verre de cerise à l'eau-de-vie ; il nous embrassa, ferma la bouche aux valets avec ce métal irrésistible , et bientôt ils sont disparus.

Je rentre avec maman ; je me mets à pleurer : cette bonne femme n'eût pas la force de me rien dire ; elle connaissait mieux que personne tous les torts que mon mari avait envers moi. — Tu fus trop pressée : il fallait attendre, sûrement M. Q...^{re} eût mieux valu pour ton mari ; mais , ma fille , où la chèvre est liée , il faut qu'elle broute.

Nous entendîmes frapper à la porte de derrière du jardin. C'est mon mari ; comment vais-je soutenir sa présence ? — Vas te coucher , et je me charge de tout. J'entre dans l'appartement de M. Q...^{re} qui n'était , comme de juste , nullement dérangé , la couverture seulement faite , prêt à se coucher : je la relève ; rien ne paraissait plus. Je rentre dans mon appartement ; je

rajuste mon lit et me couche. Peu de tems après, on ouvrit ma porte : j'étais tremblante, tournée du côté du mur : je fis semblant de dormir. Mon mari s'approche du lit. — Elle dort, la perfide ! et il se retire. Le son de sa voix me perça le cœur : je versai un torrent de larmes ! Il ne parla pas aux domestiques : maman voulut le faire déjeûner, il ne le voulut pas. — Je vais appeller votre femme pour déjeûner avec vous. — Non, maman ; elle a sûrement besoin de repos. J'ai respecté son sommeil. Les larmes roulaient dans ses yeux : il partit.

Maman vint à mon lit me conter cette scène. Combien j'étais désespérée. Le calme, le sang-froid, la prudence de mon mari ajoutaient encore à ma douleur : loin de penser à me faire des reproches, ma mère avait assez de besogne à me consoler : de toute la matinée, je ne pus tarir mes larmes. O ! que j'éprouve encore combien le plaisir coûte de peines ! Ma bonne maman m'obligea de prendre une tasse de chocolat bien chaud : ce restaurant remit un peu mes esprits.

Je remontai à mon appartement, je me mis au lit : je me fis la promesse à moi-même de renoncer à mon amant, d'oublier l'erreur d'un jour, d'être tout à mon époux : je l'avois adoré, et en pareil cas, un mari a toujours des droits à notre cœur. Que n'eût-il paru, il lui eût été rendu pour la vie ! Puis, il était le père de ma fille ! L'amour m'avoit tellement occupée, que je n'y avais pas encore pensé ; je l'envoyai chercher, et voulus me servir de sa vue pour fortifier mes sentimens renaissans pour son père.

Mon frère revint dîner avec nous : il me dit qu'il avait remis mon ami sain et sauf à une demi-lieue de sa maison de campagne ; mais que leur route avait été très-silencieuse ; qu'il n'avait pu ouvrir la bouche du moment où, en sortant d'un côté du parc, il avait apperçu mon mari qui y entrait : il avait craint pour moi le premier moment d'un homme irrité.

Après le dîner, nous fûmes, mon frère et moi, nous promener dans le parc : tous

ces lieux me rappelaient tellement le souvenir de mon amant , que l'on ne pouvait se dispenser d'en parler , et mon frère avait été si pénétré de son air d'onction , qu'il m'en fit le plus magnifique éloge. C'est pour lors que mes sentimens se trouvèrent horriblement combattus : voilà la plus cruelle position que puisse éprouver une femme partagée entre un époux aimé et un amant adoré : je n'avais pas le courage de renoncer à l'un , quoique je sentisse la nécessité qui m'enchaînait à l'autre. Je revins seule par ces lieux si délicieux de la veille : j'étais tentée de les maudire ; puis , tantôt je me rétractais. Je passai une nuit cruelle , je ne pus fermer l'œil : je me figurais les fureurs jalouses de mon époux , et les inquiétudes de mon amant : j'avais compromis tous les miens , je n'osais plus reparaitre aux yeux de personne.

J'écrivis à mon époux , il ne me répondit pas : le courier avait cependant une lettre pour moi , mais c'était de mon amant. Comme cette lettre charmante eut bientôt détruit tous les projets que j'avais faits de

ne plus le voir ! De ne plus l'aimer. Il me démontrait si bien la nécessité de ne pouvoir oublier mes chagrins que dans ses bras ! Son art de séduction s'épurait tous les jours : il me faisait une peinture si vive de nos plaisirs , qu'on ne pouvait le lire sans les ressentir de nouveau : il m'invitait avec tant de candeur à visiter les lieux qui leur avaient servi d'asyle. C'était dans le cabinet de mousse , c'était dans le bosquet de myrthe qu'il me priaît d'aller relire sa lettre.

Mais je préviens qu'ayant encore presque toutes mes correspondances depuis ce moment , le reste de cet ouvrage sera presque tout en lettres.

Fin du premier volume.

... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...



Mais je prévois en ... encore presque
toutes mes correspondances d'être en
part, le reste de cet ouvrage sera presque
tout en lettres.

Fin du premier volume.

T A B L E
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

	Page v
AVANT-PROPOS.	v
CHAPITRE I ^{er} . <i>Mon origine.</i>	4
II. <i>Mon entrée dans le monde.</i>	18
III. <i>Premier Faux-Pas.</i>	32
IV. <i>Découverte de mon intrigue , et fuite de la maison paternelle.</i>	45
V. <i>Ma rentrée au Couvent.</i>	54
VI. <i>Mon mariage.</i>	84
VII. <i>Episode.</i>	109
VIII. <i>Suite de l'Episode.</i>	126
IX. <i>Tour joué au couvent d'Eugénie.</i>	152
X. <i>Episode.</i>	179
XI. <i>Mariage de mademoiselle P.....</i>	199
XII. <i>Evènement qui faillit me donner la mort.</i>	219
XIII. <i>Commencement de brouille avec mon mari.</i>	234
XIV. <i>Voyage à Paris pour voir la fédéra- tion.</i>	248

- XV. *Premier combat du devoir avec l'a-*
mour. 263
- XVI. *Nouveau triomphe de mon époux.* 274
- XVIII. *Imprudente démarche qui aura les*
suites les plus funestes. 294
- XVIII. *Petit voyage qui procure d'innocens*
plaisirs. 305
- XIX. *Ici l'amour triomphe du devoir et de*
toutes considérations. 316
- XX. *Mes sens, d'accord avec mon coeur, ne*
laissent rien à desirer à mon amant,
329



Fin de la Table.

E R R A T A.

- Page 3, ligne 1, je soie : lisez je sois.
- 47 2, toujours été : ajoutez suivie.
- 49 6, reprit : lisez remit.
- 50 4, contrasiété : lisez contrariété.
- 54 1, mon rentrée : lisez ma rentrée.
- 63 24, ainsi : supprimez le reste et mettez après ainsi, de moi en légitimant ma folle passion.
- 86 20, entousiasmé : lisez entousiasme.
- 107 21, après petite femme, mettez vivait.
- 118 18, vingt-quatre heures après : ajoutez avec.
- 133 17, je supris : lisez surpris.
- 127 8, j'étais resté : lisez j'étais restée.
- 148 8, rattrapaient : lisez rattrapait.
- 150 6, d'Aimont : lisez d'Egmout.
- 183 1, qui mettait : supprimez qui.
- 191 16, mes dents : lisez les dents.
- 200 21, venait grosse : lisez devenait grosse.
- 212 21, qu'ils se donnent : lisez donnassent.
- 224 16, nous surprit : lisez surprirent.
- 231 10, qu'il me laisse ; lisez laissât.
- 236 14, resterait long-tems : lisez resterait pas.
- 250 2, supprimez où nous fâmes terriblement mouillés, et mettez innondante et innondée.
- 251 8, bois d'Appollon : lisez bains d'Apollon.
- 255 2, qui les avait : lisez qui les aviez.
- 256 22, supprimez absolument : mettez seule.
- 258 10, commencemet : lisez commencement.
- 259 13, gard à moi : lisez gare à moi.
- 260 4, toutes les fois que : supprimez que.
- 271 8, d'accords : effacez l's.
- 272 22, des faits d'amabilité : lisez des frais.

